HISTOIRE
D'EUGÉNIE BEDFORD.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE
D'EUGÉNIE BEDFORD,
OU
LE MARIAGE
CRU IMPOSSIBLE.

Par Madame DE MALARME.

SECONDE PARTIE.

A LONDRES;
Chez THOMAS HOOKHAM, Libraire;
N°. 147, New-Bonde-Street.
Et se trouve à PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire;
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.



LE MARIAGE

CRU IMPOSSIBLE.

HISTOIRE

De M. DANGERVILLE, *& de* ROSALIE, *sa Fille.*

« MON Pere eſt de cette Ville. Sa
» Famille eſt une des plus anciennes
» du Pays. Mon grand Pere étoit aſſez
» riche, & n'avoit que deux Enfants,
» mon Pere & un autre Fils, ſon aîné.
» Jamais deux Freres n'ont eu un ca-
» ractere ſi différent. Mon Pere, doux,
» humain, complaiſant, & honnête avec
» ſes égaux, affable & bienfaiſant avec

» ses inférieurs, étoit généralement ai-
» mé. Mon Oncle, dès l'âge le plus
» tendre, annonça de la hauteur, de
» la rudesse, & sur-tout une extrê-
» me inflexiblité. Son entêtement ne
» lui permettoit jamais de céder, même
» sur les choses les plus raisonnables.
» M. *Dangerville* mon grand Pere, ai-
» moit beaucoup ses deux Enfants : ce-
» pendant il préféroit l'aîné, quoique
» l'humeur du cadet eut bien plus de
» rapport avec la sienne ; mais on ai-
» me & l'on hait souvent sans savoir
» pourquoi.

» Les deux Freres furent élevés en-
» semble, & paroissoient fort unis. Ils
» se marièrent presqu'en même temps ;
» mon Oncle épousa une Demoiselle
» riche, Pensionnaire au Couvent de ***.
» Elle étoit de *Paris*, & avoit été
» mise dans cette maison d'éducation,
» parce que sa Mere s'étoit trouvée
» forcée de faire un long séjour à
» *Lyon*, pour des affaires d'intérêt.
» Mon Oncle avoit fait sa connoissan-
» ce en allant voir une de ses Paren-
» tes, Pensionnaire dans le même Cou-
» vent. Mademoiselle de *Virieux*, liée
» intimement avec cette Parente, l'ac-

» compagnoit presque toujours au Par-
» loir ; c'étoit-là que mon Oncle en
» étoit devenu amoureux. Age, for-
» tune, naissance, tout étoit convena-
» ble ; il l'épousa.

» Dans le même temps mon Pere
» faisoit la cour à Mademoiselle de
» *Cheronne*, Fille d'un riche Négo-
» ciant de cette Ville, belle, douce &
» pleine de talents. La hauteur de mon
» Oncle souffrit d'une pareille alliance ;
» mais comme mon grand Pere y donna
» son aveu, le mariage se fit.

» Je fus le seul fruit de cette union.
» Chérie de mes respectables Parents
» que j'adorois, je passai l'enfance la
» plus heureuse. Je voyois rarement
» mon Oncle ; sa présence me causoit
» une frayeur que je ne pouvois vain-
» cre ; jamais il ne me parloit avec la
» douceur à laquelle j'étois accoutu-
» mée. Ma tante étoit à-peu-près du
» même caractere ; & comme elle n'a-
» voit point d'Enfant, elle sembloit me
» voir avec jalousie ; j'en étois dédom-
» magée par les caresses de mon grand
» Pere. Ce bon vieillard me nommoit
» son Enfant chéri ; il disoit que je
» ferois les plaisirs de ses dernières an-

» nées ; auſſi, avois-je pour lui la plus » vive tendreſſe.

» Notre maiſon touchoit à celle d'un » Négociant, dont la Femme étoit » l'Amie intime de ma Mere. Elevées » preſqu'enſemble, leur liaiſon avoit » commencé au berceau. Il s'étoit for- » mé un même attachement entre les ma- » ris ; de ſorte que nous étions toujours » chez Monſieur & Madame de *Saint-* » *Ange*, ou ils étoient chez nous. Ils » n'avoient qu'un fils plus âgé que moi » de quatre ans ; l'habitude de nous » voir & plus encore l'amabilité du jeune » *Saint-Ange*, m'inſpira un ſentiment de » préférence pour lui ; de ſon côté il » prit du goût pour moi. Notre pen- » chant mutuel fut approuvé de nos » Parents ; ce n'étoit donc pas un cri- » me de nous y livrer. Mon grand » Pere deſiroit cette union ; mais mon » Oncle la déſapprouvoit hautement, » & ſe brouilla à cette occaſion avec » mon Pere & ma Mere.

» Peu de temps après mon grand » Pere tomba malade ; nous nous tranſ- » portâmes chez lui pour lui donner » nos ſoins. Mon Oncle n'y parut pas ; » M. *Dangerville* vouloit abſolument le

» déshériter : mon Pere s'y opposa, di-
» sant qu'il ne pourroit pas jouir d'un
» bien qui dépouilleroit son Frere.
» Nous eûmes la douleur de perdre
» mon grand Pere. Avant de mourir,
» il me fit promettre en présence de
» mon Pere & de ma Mere, que je
» ne serois jamais qu'au Fils de Mon-
» sieur de *Saint-Ange*. Ma bouche d'ac-
» cord avec mon cœur, fit ce serment
» sans peine.

» Dès que mon Oncle sçut la mort
» de M. *Dangerville*, il jetta feu &
» flâme contre son Frere. Il a, disoit-
» il, abusé des derniers moments de
» mon Pere pour s'approprier mon bien.
» Personne ne pouvoit le croire. Le
» désintéressement de mon Pere étoit
» connu, ainsi que la noblesse de ses
» sentiments. Mon Oncle qui sentoit
» avoir mérité par sa conduite un ex-
» hérédation, fut fort étonné quand
» son Frere lui écrivit de venir assister
» au partage. Tout le monde le blâma
» d'avoir jugé si légerement un homme
» dont la réputation étoit intacte.

» Cependant la brouillerie entre les
» deux Freres subsista toujours.

» Il y a environ deux ans qu'il vint

» s'établir à *Lyon* un homme qui pa-
» roiſſoit fort riche, à en juger par le
» nombre de ſes gens, & ſa dépenſe
» journaliere. On le nommoit le Comte
» de *Terſſnot*. Il avoit avec lui ſa Fem-
» me & un Enfant fort jeune.

» Il vint un jour chez M. de *Saint-*
» *Ange*, lorſque nous y étions, pour
» ſe faire eſcompter un billet de peu
» de valeur. Pendant qu'on lui comp-
» toit ſon argent, il s'approcha de la
» compagnie, & ſe mêla de la con-
» verſation. Il avoit beaucoup d'eſprit;
» ce qu'on remarquoit aiſément, quoi-
» qu'il bégayât conſidérablement. Mon
» Pere prit plaiſir à l'écouter. Il par-
» loit de tout en homme inſtruit. Il
» avoit voyagé, & paroiſſoit l'avoir fait
» en obſervateur.

» En ſortant il demanda la permiſſion
» de revenir, ajoutant qu'il lui feroit
» bien doux d'être admis dans une auſſi
» agréable ſociété. Mon Pere qui l'a-
» voit le plus gouté, lui dit qu'il ſe
» feroit honneur & plaiſir de lier con-
» noiſſance avec lui.

» Quand il fut ſorti, on en fit l'élo-
» ge ; il avoit plû à tout le monde,
» excepté au jeune *Saint-Ange* & à

» moi. Sa figure me parut avoir quel» que chose de ſiniſtre : ſon regard ſe» lon moi étoit faux, & ſes démonſ» trations peu ſincères.

» Dès le lendemain il nous fit une » viſite ; il nous parla de ſa Femme, » qui, diſoit-il, deſiroit beaucoup con» noître Madame *Dangerville*. Ma Mere » crut devoir prévenir une Femme » d'auſſi haute qualité, & fut la voir » deux jours après. J'étois avec elle ; » Madame la Comteſſe nous reçut avec » une grande politeſſe ; mais il étoit » aiſé de voir, & ſon mari avoit eu » ſoin de nous en prévenir, qu'elle » avoit peu d'uſage du monde. Ses ex» preſſions étoient triviales, ſa conte» nance gauche & embarraſſée, enfin, » ſans ſes habits riches, on l'auroit pri» ſe pour une Femme de baſſe extrac» tion. Sa taille étoit médiocre, mais » aſſez bien proportionnée ; le viſage » noir, & mal coupé, le regard dur, » & auſſi peu ſincere que celui du Com» te de *Terſſnot* ſon Mari. Le petit En» fant paroiſſoit volontaire & peu ſoi» gné. Ces remarques furent de moi ; » car mon Pere & ma Mere n'apper-

» çurent que des qualités dans leurs » nouvelles* connoissances. Madame » *Dangerville*, naturellement indulgen- » te, rejetoit sur la timidité le peu » d'esprit qu'avoit montré la Com- » tesse.

» Bientôt nos trois maisons n'en fi- » rent plus qu'une, c'étoit tous les » jours des fêtes nouvelles que nous » donnoit Monsieur de *Terssnot*.

» Un jour qu'il se trouvoit à la mai- » son avec mon Pere, il lui dit avec » un air de confiance : —— Je parie, » mon cher *Dangerville*, que vous me » croyez bien riche : je le suis, en » effet ; mais je n'ai pas une terre, pas » un contrat, enfin, pas un écu placé ? » —— Vous m'étonnez ! Et comment » pouvez-vous vivre avec tant de splen- » deur ? —— Avec un secret que je » possede seul dans l'Univers ; je le » tiens de mon Pere, qui m'a fait pro- » mettre en mourant de ne le confier » à personne ; mais l'amitié que j'ai pour » vous, m'engage à vous le révéler. » —— Arrêtez, puisque vous avez » promis, vous n'êtes plus le maître » de parler. —— Mon Pere étoit expiré

» avant que j'eusse eu le temps de pro-
» noncer le serment. Mon Ami, écou-
» tez-moi bien.

» Vous avez sûrement entendu par-
» ler de la *Pierre Philosophale*, que
» les plus habiles Chymistes ont cher-
» ché vainement ? —— Oui ; c'est une
» chimere. —— Détrompez-vous ; les
» sots l'ont jugé ainsi. Mon cher *Dan-*
» *gerville*, je possede ce précieux se-
» cret. —— Seroit-il possible ? ——
» C'est une vérité dont je veux vous
» convaincre par vos propres yeux. Ve-
» nez demain chez moi à dix heures
» du matin, la Comtesse reposera en-
» core, je vous introduirai dans mon
» laboratoire, & je vous certifie que
» vous cesserez d'être incrédule.

» Mon Pere, curieux d'approfon-
» dir une opération dont il doutoit,
» n'eut garde de manquer au rendez-
» vous du Comte, qui le conduisit
» avec beaucoup de mystere dans un
» cabinet retiré. Ce lieu enfumé, lui
» parut l'antre des *Cyclopes* ; plusieurs
» fourneaux épars en formoient l'uni-
» que ameublement. Dès que mon Pere
» fut entré, Monsieur de *Terssnot* fer-
» ma la porte, & mit deux gros ver-

» roux. Enſuite il alluma un des four-
» neaux. Une chaudiere de cuivre dans
» laquelle il mit un morceau de métal
» blanc, fut poſée ſur le brâſier ; alors
» le Comte fit conſidérer à mon Pere
» une poudre jaunâtre, contenue dans
» une grande caſſette : il n'en prit
» qu'une légere pincée qu'il jetta dans
» la chaudiere. —— Il faut, dit-il,
» laiſſer quelque temps bouillir cette
» poudre ; elle a la vertu de changer
» en or tous les métaux.

» Au bout d'un quart-d'heure il
» s'approcha du fourneau, ſouleva la
» chaudière, la ſecoua avec force, &
» ſe tournant du côté de mon Pere
» avec un air joyeux, voici l'inſtant,
» lui dit-il, mon cher *Dangerville*,
» de vous convaincre de mon ſavoir,
» avancez, & venez admirer.

» Mon Pere va à lui dans l'inſtant
» où il retiroit un morceau ſemblable
» pour la groſſeur, à celui qu'il avoit
» vu d'abord ; mais il avoit totalement
» changé de couleur : il étoit d'un jau-
» ne pâle. Il le poſa ſur un petit mar-
» bre, & quand il fut refroidi, il le
» donna à mon Pere. —— Allez vous
» même, mon Ami, chez le premier

» Orfevre, il vous dira ſi cet or eſt bon.
» Mon Pere ſortit ſans dire un mot, » étonné & doutant encore. On lui » aſſura que ce lingot étoit de l'or le plus » pur, & que s'il en avoit beaucoup » de pareil, il n'auroit pas de peine à » s'en défaire. Il revint chez le Comte » tranſporté d'admiration, & comme il » étoit encore ſeul, mon Pere lui ſauta » au cou. —— Prenez, lui dit-il, toute » ma fortune, mon cher *Terſſnot*, vo- » tre ſecret vaut mille fois mieux. Que » ne vous devrai-je pas? Ma Femme! » Ma Fille! Votre ſort déſormais ſera » digne d'envie. Je ſuis aiſé; mais je » deviendrai riche. Mon Ami *Saint-* » *Ange* pourra ſe retirer du commerce. » Permettez, mon cher Comte, qu'il » ſoit dans notre confidence. —— Ce » que vous me demandez eſt bien dé- » licat. —— C'eſt un ſecond moi-mê- » me; je vous réponds de lui. —— En » ce cas, je conſens que vous ne lui » cachiez rien; qu'il partage même nos » tréſors; j'exige ſeulement qu'il ne » ſoit jamais témoin de nos opéra- » tions, la connoiſſance de cette » grande œuvre ne doit pas être pro- » diguée. Il faut auſſi, mon bon

» Ami, me promettre que vos Femmes & vos Enfans ignoreront la source où vous puiserez vos richesses.

» Mon Pere approuva la prudence de M. *Terssnot*, & ils se séparerent fort contents l'un de l'autre.

» Jamais M. *Dangerville* ne nous avoit paru si gai. Bientôt M. de *Saint-Ange* partagea sa bonne humeur; chaque jour les plaisirs se renouvelloient dans notre société; notre dépense étoit considérablement augmentée. Un carrosse, des chevaux, des domestiques de plus, des diamants à ma Mere, & des robes; même changement chez notre voisin. Madame de *Saint-Ange* & Madame *Dangerville* ne concevoient rien à la conduite de leurs Maris; & lorsqu'elles se permettoient des réflexions, on leur répondoit : soyez tranquilles, notre fortune est assurée; jouissez du présent, sans vous inquietter de de l'avenir.

» Monsieur & Madame de *Terssnot* ne nous quittoient pas. Les opérations chymiques alloient leur train. Il est vrai que les lingots n'étoient pas de grande valeur. Le Comte dit

» à mon Pere qu'il lui manquoit les » ustensiles les plus nécessaires pour » travailler à des objets plus considé- » rables. —— Les petits *objets* étoient » suffisants pour défrayer ma maison ; » mais il faut à présent changer les » fourneaux, les vaisseaux, les alam- » bics, les creusets, &c.... C'est un » objet cher, & je ne trésorise pas pour » éviter les soupçons. —— Que ne par- » lez-vous, mon cher Comte, combien » vous faut-il ? —— Trois cents louis » ou environ. —— Vous les aurez dans » une heure. La promesse fut ponctuel- » lement remplie.

» Quelques jours après M. le Comte » de *Terssnot* arriva à la maison de fort » bon matin. J'étois levée ; mais mon » Pere & ma Mere reposoient encore. » Il demande à voir sur le champ Mon- » sieur *Dangerville* ; on va l'annoncer » à mon Pere qui le fait promptement » entrer dans sa chambre à coucher. » —— Ah ! mon Ami, s'écrie le » Comte, nous sommes perdus. Une » personne que j'ai vu plusieurs fois » chez un homme de considération, » est venu m'avertir hier au soir, que » les Magistrats viendroient sous peu

» de jours visiter ma maison. Mon se-
» cret est éventé. Votre Ami n'a sûre-
» ment pu se taire. On me forcera
» à avouer au Gouvernement, mes
» moyens de fortune ; peut-être même
» ma liberté me sera-t-elle ravie. Je
» ne me repens pas de ma confiance
» en vous ; mais falloit-il qu'un tiers...
» —— *Saint-Ange* est incapable......
» —— Nul autre que lui.... —— Voilà
» qui est affreux : ne pouvez-vous ca-
» cher les instruments ? —— Impossi-
» ble ! Depuis mes nouvelles emplettes
» ils sont en si grand nombre ; d'ail-
» leurs, il n'est pas un seul coin dans
» ma maison qui puisse être à l'abri des
» recherches. —— Quoi ! il n'existe
» aucun remede ? —— Je venois vous
» consulter. Avez-vous une campagne
» peu éloignée ? —— Non, mais *Saint-
» Ange* a une petite maison aux portes
» de la Ville. —— C'est trop près ;
» d'ailleurs, une petite maison ne suffit
» pas. Attendez, je connois une terre
» qu'on me proposoit d'acheter il y a
» un mois ; peut-être n'est-elle pas en-
» core vendue : elle est précisement à
» une distance convenable. Nous y
» pourrions passer les Etés avec votre

» Ami & vos Familles. J'ai remarqué
» dans le château, un ſouterrein tout-
» à-fait propre à nos projets : la porte
» en eſt cachée ; à moins de la con-
» noître on ne peut la deviner ; il ſe-
» roit abſolument impoſſible de nous
» y ſurprendre. —— Eh bien ! mon
» cher Comte, nous voilà ſauvés. ——
» Il faut d'abord ſavoir ſi elle n'eſt pas
» vendue ; d'ailleurs, elle eſt fort chere.
» —— Qu'importe. —— Je n'ai pas
» d'argent comptant. —— Vous êtes
» fou ; n'avez-vous pas la bourſe de
» *Saint-Ange* & la mienne ; cette diffi-
» culté n'en eſt point une. Voyez au-
» jourd'hui cette terre ; & s'il eſt poſſi-
» ble, terminez tout de ſuite ; la ſom-
» me, quelle qu'elle ſoit, eſt toute
» prête.

» Le Comte revint à dix heures du
» ſoir. —— Tout nous réuſſit, mon
» Ami, la terre n'eſt pas vendue ; elle
» me ſera cédée dans quatre jours. Je
» puis faire porter la nuit nos plus pré-
» cieux effets. Son prix m'a pourtant
» paru exorbitant ; il eſt vrai que les
» dépendances en ſont conſidérables,
» & la bâtiſſe ſuperbe. Trois corps-de-
» logis, abſolument ſéparés, peuvent

» contenir ſans gêne ni embarras nos
» trois Familles. On l'a fait 275000 l.
» —— C'eſt une grande partie de mon
» bien ; mais au moyen de vos opéra-
» tions, ce *deficit* ſera bientôt réparé.
» ——Je ne demande qu'une heure pour
» doubler cette ſomme ; quant aux
» meubles, j'ai mené avec moi un Ta-
» piſſier qui meublera le Château en
» totalité, pour 1000 louis. Dois-je
» conſommer cette affaire ? Cela vous
» regarde comme moi ; nos intérêts
» ſont communs ; conſultez-vous. Si je
» ne me mets pas en ſûreté, je partirai
» avant huit jours, car j'aimerois mieux
» mourir que d'être forcé de dire mon
» ſecret. —— O Dieu ! il n'y a pas à
» héſiter. Demain avant midi vous au-
» rez cent mille écus. Voyez le ven-
» deur, menez un Notaire, & que
» nos craintes ceſſent. Après ce léger
» orage, nous jouirons d'un calme char-
» mant.

» Mon Pere fut trouver M. *Saint-*
» *Ange*, qui approuva ſa conduite. Il
» ne put diſtraire que 100000 livres
» de ſa caiſſe ; mon Pere aſſez embar-
» raſſé pour le reſte, porta chez un
» Notaire de ſa connoiſſance, un con-

» trat de 7000 livres de rente, dont il
» dit vouloir se défaire au plutôt. Le
» Notaire avança sans difficulté le prin-
» cipal à M. *Dangerville*. Il manquoit
» encore 25000 livres ; M. le Comte
» de *Terffnot* dit à mon Pere qu'il n'a-
» voit qu'à lui faire un billet de cette
» somme, qu'il le feroit prendre au Ta-
» pissier. Mon Pere trouva ce moyen
» excellent ; il laissa un billet au Com-
» te, & s'en revint chez lui très-satis-
» fait.

» Nous ne vîmes pas le Comte de
» la journée ; mais il écrivit le lende-
» main matin que tout alloit au mieux ;
» & que sous vingt-quatre heures il
» n'auroit plus rien à craindre, & qu'il
» viendroit souper avec nous. On l'at-
» tendit vainement. Mon Pere crut que
» ses affaires l'avoient retenu plus long-
» temps qu'il ne l'avoit présumé. Il se
» rendit le lendemain matin chez lui.
» Jugez, Madame, quel dut être son
» désespoir, quand il appris des voisins
» que le Comte, la Comtesse, l'Enfant
» & les Domestiques avoient disparus
» depuis vingt-quatre heures. Il fit ve-
» nir des gens de Justice ; les portes

» furent jettées en dedans. Les meubles
» qui ne leur appartenoient pas, puiſ-
» qu'ils tenoient l'Hôtel tout garni,
» étoient auſſi emportés. Mon Pere
» courut au laboratoire où rien n'étoit
» dérangé ; il ouvrit la caſſette, la
» poudre n'en étoit point ôtée ; mais
» il vit une lettre poſée légerement
» deſſus ; elle étoit à ſon adreſſe ; il la
» décacheta, & lut ces mots.

LETTRE de Monſieur le Comte de TERFFNOT, au trop crédule Monſieur DANGERVILLE.

« QUAND vous lirez cette Lettre,
» je ſerai à l'abri de toutes pourſuites.
» J'eſpere que la leçon que vous rece-
» vez eſt aſſez forte pour vous corri-
» ger de la confiance ridicule que vous
» avez eue dans un Aventurier qui ne
» voyage que dans l'eſpoir de rencon-
» trer des dupes. Je ne vous ai pour-
» tant pas trompé en vous aſſurant que
» j'avois le ſecret de faire de l'or ; mes
» moyens, il eſt vrai, ne ſont pas tels

» que vous les avez crus. Ma Pierre
» Philosophale n'est autre chose que
» l'instinct qui me conduit vers les gens
» dont l'extréme bonne-foi ne peut
» pas suspecter mon honnêteté suppo-
» sée. Quant à ma poudre de projec-
» tion, je vous la laisse sans vous en
» désigner l'emploi ; il faut bien vous
» laisser quelque chose à deviner. Quel-
» ques lingots d'or substitués à des mor-
» ceaux de métal, ont aisément fasciné
» vos yeux. Il n'étoit pas difficile d'en
» imposer à une imagination prévenue,
» & à un cœur aussi droit que le vô-
» tre ; mais une qualité outrée dégé-
» nere quelquefois en défaut. Soyez dé-
» formais sur vos gardes contre des
» promesses appuyées sur des chimeres.
» Défiez-vous avec soin des avances
» d'un inconnu. Il me falloit une victi-
» me à *Lyon*, je suis fâché que le sort
» vous ait choisi, ainsi que votre res-
» pectable Ami ; car je vous estime tous
» les deux. Chacun a son état, le vô-
» tre est d'être honnête-homme, le
» mien est d'être un fripon. J'avoue que
» mon lot est moins honorable que le
» vôtre, quoique plus lucratif ; mais

» auſſi je riſque davantage. Je ſuis avec » reconnoiſſance, Monſieur, votre très-» humble & très-obéiſſant Serviteur, » pour la dernière fois,

Le Comte de TERFFNOT.

» La lecture de cette Lettre fut un » coup de foudre pour mon Pere. On » nous le ramena dans un état affreux. » Son air d'abattement nous cauſa les » plus vives alarmes. A toutes nos » queſtions, il ne répondoit que ces » mots : *Je ſuis ruiné.* Comme nous » ignorions les menées du Comte, » nous ne comprenions pas ce que ſi-» gnifioit ce déſeſpoir. M. *Saint-Ange* » arriva : dès que mon Pere l'apperçut, » il joignit les mains. —— O mon Ami, » je ſuis un malheureux ; mais pardon-» nez-moi, je voulois votre bonheur. » —— Calmez-vous, mon cher *Dan-» gerville*, & expliquez-moi la raiſon » de ce violent chagrin. —— Le mi-» ſérable Comte eſt un voleur ; il a » abuſé de notre bonne-foi ; il nous a » ruinés ; enfin, il eſt parti. —— Juſte » Ciel ! s'écria M. *Saint-Ange.* —— Je

» mérite votre haine; c'eſt moi qui ai » conduit la main qui vous a égorgé. » Je ne regrette pas mon bien ; mais » avoir rendu mon Ami victime de ma » confiance dans un ſcélérat ! — Le » mal n'eſt pas ſans remede, dit Monſieur *Saint-Ange*, en faiſant retirer les » Domeſtiques.

» Quand il fut ſeul avec mon Pere, » ma Mere & moi, il continua : — » Ce malheur eſt d'autant plus affreux, » que les 100000 livres que j'ai pris » dans ma caiſſe, ne m'appartiennent » pas. Je puis remplir cet objet ſous » huit jours ; mais, ſi d'ici à ce temps » l'on viſite ma caiſſe, je ſuis un homme » perdu, déshonoré. Cachons avec ſoin » ce funeſte accident, ſur-tout que ma » Femme n'en ſoit point inſtruite ; je » connois ſa ſenſibilité, elle en mourroit. Mon Pere convint avec ſon Ami » de réaliſer le reſte de ſon bien, afin » de completter les 100000 liv. promptement.

» Le calme eut l'air de renaître ; » on dit aux Domeſtiques & aux gens » de Juſtice qu'on avoit employés dans » la recherche de la maiſon du Comte,

» que le vol étoit peu conféquent. Cependant le jeune *Saint-Ange* ne reparut que trois jours après ; fon premier foin avoit été de fuivre les traces du Comte ; mais il n'en avoit point eu de nouvelles fur les routes qu'il avoit parcourues. On ne voulut faire aucune démarche avant que le Négociant eut remplacé les 100000 livres.

» Mon Pere avoit trouvé à fe défaire d'un contrat de 1800 livres de rente, dont on devoit lui compter le lendemain 36000 livres. Lorfqu'il fut pour les toucher, on lui préfenta un billet de cinquante mille écus, payable le jour même. M. *Dangerville* reconnut le billet qu'il avoit fait au Comte. On avoit ajouté un zéro & fait un 1 du 2 ; quant à la date, on n'avoit changé que l'année ; il étoit dans l'origine pour la fuivante. Mon Pere fe récria fur le faux ; mais il étoit fi parfaitement caché, que les Experts nommés pour examiner le billet, atteflerent qu'il étoit fans furcharge. On accufa mon Pere de mauvaife foi, & on lui fignifia

» une Sentence de condamnation, à
» l'effet de payer ſous vingt-quatre
» heures.

» En entrant chez M. *Saint-Ange*
» pour lui annoncer cette affreuſe nou-
» velle, il trouva toute la maiſon dans
» la douleur. Les mauvais bruits vo-
» lent ſur les aîles de la Renommée ;
» toute la Ville étoit inſtruite du vol du
» Comte. La perſonne qui avoit con-
» fié des fonds à M. *Saint-Ange*, ac-
» courut chez lui pour voir ſes comp-
» tes. Le vuide de ſa caiſſe ne pouvant
» plus ſe cacher, le Négociant avoua
» l'accident qui venoit de lui arriver,
» & demanda peu de jours pour répa-
» rer le mal. L'Homme à qui il avoit
» à faire, étoit dur & avare ; il ne
» voulut accéder à aucun accommode-
» ment ; & malgré les pleurs de la
» Femme, & les inſtances du Fils, il
» le fit conduire en priſon. Ce fut dans
» cet inſtant que mon Pere arriva. Il
» ſe jetta au cou de ſon Ami qui le re-
» çut dans ſes bras. On ne put pas les
» ſéparer, & on fut contraint de les
» entraîner enſemble. Un pareil ſpecta-
» cle faiſoit couler les larmes de tout
» le monde. Le ſeul Créancier de Mon-

» ſieur *Saint-Ange*, n'étoit point ému.
» Un pareil cœur n'eſt pas digne d'ha-
» biter parmi des Français. (1)

» Sitôt le départ de ſon mari, Ma-
» dame *Saint-Ange* tomba évanouie ;
» nous accourûmes, ma Mere & moi,
» pour la ſecourir. Son Fils la ſoute-
» noit, & paroiſſoit dans les angoiſſes
» de la plus vive douleur. Nous mîmes
» la malade au lit ; cette révolution
» lui devint funeſte ; l'infortunée ne ſur-
» vécut que huit jours au malheur ar-
» rivé à ſa Famille. Pendant cet intervalle
» on vint ſaiſir chez nous pour le billet
» de 150000 livres ; on ne laiſſa à ma
» Mere & à moi, que nos ſeuls vête-
» ments. Mon Pere n'étant pas Négo-
» ciant, ſon billet ne portoit point le
» par corps ; mais tous nos biens furent
» arrêtés.

» Le jeune *Saint-Ange* partageoit
» ſon temps & ſes ſoins entre ſa Mere
» & ſon Pere. Toutes les fois qu'il arri-
» voit de la priſon, il me paroiſſoit plus

(1) La jeune Roſalie fait rendre juſtice à ſa Patrie.

» triſte,

» trifte, je n'ofois le queftionner fur
» fon Pere ; je ne demandois que des
» nouvelles du mien, qui n'avoit pas
» voulu abandonner fon Ami. On eut
» la barbarie de vouloir empêcher
» M. *Dangerville* de veiller fon Ami,
» & l'on ne céda qu'en voyant l'im-
» poffibilité de les féparer.

» Depuis huit jours nous vivions
» de cette maniere, (fi l'on peut appé-
» ler vivre, quand on ne fe nourrit
» que de fes larmes,) lorfque nous vî-
» mes arriver le jeune *Saint-Ange* avec
» toutes les marques du plus affreux
» défefpoir, les yeux rouges & noyés
» dans les pleurs, le vifage abattu, &
» les cheveux dans le plus grand dé-
» fordre. Dès que je l'apperçus, je
» jugeai qu'il avoit quelque chofe de
» finiftre à nous apprendre, & je lui
» fis figne de ne pas approcher de fa
» Mere dans l'état où il étoit. Il alloit
» fe retirer ; il n'étoit plus tems, Ma-
» dame *Saint-Ange* le voit & s'écrie :
» —— Mon Mari eft mort : fa tête
» retombe fur l'oreiller ; nous accou-
» rons à elle ; nul fecours ne put la
» rendre à la vie ; fon ame étoit allée
» rejoindre celle de fon mari ; car ef-

» fectivement ſon Fils venoit de rece-
» voir ſon dernier ſoupir.

» Ma Mere qui aimoit tendrement
» ſon Amie, fut ſi vivement frappée
» de ſa mort, qu'elle fut ſaiſie d'une
» fievre brûlante ; elle eut toute la
» nuit un tranſport affreux, & vers le
» matin elle expira.

» Je ne vous peindrai pas, Mada-
» me, ma douleur, celle de mon Pere,
» & celle du jeune *Saint-Ange*. Je vois
» par votre attendriſſement qu'il faut
» ménager votre ſenſibilité.

» Nous reſtâmes mon Pere, & moi,
» ſans reſſources & ſans Amis ; le
» malheurs les écarte tous. *Saint-Ange*
» ſe plaça commis chez un Banquier ;
» il lui reſtoit cependant quelque cho-
» ſe, quoique la plupart des Débiteurs
» de ſon Pere euſſent profité de la cir-
» conſtance pour agir avec mauvaiſe
» foi. Dans le premier moment les pa-
» piers du Négociant avoient été jet-
» tés çà & là ; les Commis, d'accord
» avec les Débiteurs, avoient brûlé
» & diſtrait des effets conſidérables.

» Un vaiſſeau chargé pour le comp-
» te de M. *Saint-Ange*, & dont il at-
» tendoit l'arrivée, étoit ſa ſeule eſpé-

»rance ; il chercha à tranquilliser mon
»Pere, en lui disant que cet objet
»seroit entierement pour lui, n'y met-
»tant d'autre condition, que celle de
»remplir la promesse qu'il avoit faite
»dans un tems plus heureux, de lui
»donner ma main. Quant à nous, il
»assuroit qu'il trouveroit dans son as-
»siduité au travail, les moyens d'une
»subsistance honnête. De pareils sen-
»timens étoient bien faits pour exciter
»notre reconnoissance, & augmenter
»notre attachement.

» Mon Pere crut cependant devoir
» aller trouver son Frere, pour lui
» faire part de l'horreur de notre po-
» sition. Il en fut reçu avec la plus
» grande dureté. Une Cousine de sa
» Femme, qui habitoit avec eux, ne
» vit pas sans peine sa dureté pour son
» Frere, elle intercéda pour lui avec
» feu & intérêt. —— Eh bien, je con-
» sens, dit mon Oncle, à le recevoir
» chez moi avec sa Fille ; mais j'exige
» qu'il renonce à l'alliance qu'il avoit
» projettée avec le Fils d'un Banque-
» routier. —— Arrêtez, dit M. *Dan-
» gerville*, *Saint-Ange* ne fut que mal-
» heureux, & c'est moi qui ai causé

» ſa mort & la ruine de ſa maiſon. Je
» ne ſouffrirai jamais qu'on calomnie
» un Homme dont la réputation & la
» conduite furent pendant toute ſa vie
» exemptes de reproches ; mon Ami
» méritoit un autre ſort. —— Ses prin-
» cipes & les vôtres vous ont parfai-
» tement réuſſi. »

» Madame *Dangerville* prit la pa-
» role, & mêlant l'ironie aux inſolents
» propos de ſon Mari, mon Pere ne
» fut plus maître de ſon reſſentiment,
» je le vis ſe lever avec colere. ——
» Gardez vos ſecours, dit-il à mon
» Oncle & à ſa Femme, j'y renonce
» pour jamais, j'aurois trop à rougir
» de devoir de la reconnoiſſance à des
» cœurs comme les vôtres ; puis me
» prenant par la main : viens, ma Fille,
» fuyons pour toujours cette maiſon,
» l'air qu'on y reſpire eſt empoiſonné
» par l'arrogante dureté de ceux qui
» l'habitent. La Couſine de ma Tante,
» qui me parut douce & bonne, vou-
» lut nous arrêter. —— Mon Couſin,
» eſt-ce ainſi qu'on accueille un Frere
» malheureux ? Cette jeune perſonne
» eſt intéreſſante, ſon âge, ſa figure,
» que d'écueils ! —— Que m'importe !

» répliqua mon Oncle, je les renonce
» pour mes Parents. —— Tu ne fais
» que me prévenir, barbare ; le mépris
» que je ressens pour toi, me dispense
» de tous les sentiments : & nous sor-
» rîmes.

» La bonne Cousine nous suivit, &
» mit, sans que je m'en apperçusse,
» sept louis dans la poche de mon ta-
» blier. Cette Femme respectable par
» son âge, car elle me parut avoir près
» de soixante-dix ans, nous souhaita
» plus de bonheur, & nous engagea à
» lui écrire quand nous aurions besoin
» d'elle. Mon Pere étoit tellement irri-
» té, qu'il ne fit nulle attention à ses
» offres obligeantes.

» Le soir, en me déshabillant, je
» trouvai les sept louis ; je n'osai en
» parler à M. *Dangerville*, dans la
» crainte qu'il ne voulût les renvoyer.
» Comme nous étions absolument sans
» argent, je lui proposai de vendre
» mes petits bijoux de Fille ; il n'y
» consentit qu'avec peine.

» Quand on voit les gens dans le
» besoin, on voudroit avoir leurs effets
» à trois quarts de perte ; de ce qui
» valoit vingt louis, on ne m'en don-

» n'a que huit : je dis en avoir eu
» quinze, & mes ſept furent placés.
» Ce léger véhicule trouva bientôt ſa
» fin ; nous avions pris une chambre
» garnie & un cabinet du plus médio-
» cre prix; mais il falloit vivre : malgré
» notre économie, nous n'avions plus
» d'argent au bout de deux mois.
» Pour comble de malheur, *Saint-Ange*
» ne recevant pas de nouvelles de ſon
» Vaiſſeau, prit le parti d'aller en ſça-
» voir lui-même au Port où il devoit
» débarquer. Depuis ſon abſence nous
» avions reçu exactement de ſes nou-
» velles toutes les ſemaines. Tout-à-
» coup il ceſſa de nous écrire ; je l'ai-
» mois véritablement, & ne pouvant
» le ſoupçonner de m'avoir oubliée,
» je craignis qu'il ne lui fût arrivé
quelqu'accident.

» Tous les jours ont vu accroître
» mes inquiétudes; car nous n'en avons
» plus entendu parler.

» Réduits à la derniere extrémité,
» nous fûmes obligés de vendre quel-
» ques-uns de nos vêtements pour ſub-
» ſiſter. Je travaillois en linge ; mon
» gain étoit ſi médiocre qu'il ne nous
» aidoit que foiblement : mon Pere ſe

» laiſſa gagner par la triſteſſe, & tom-
» ba malade. C'eſt alors que ma dou-
» leur fut à ſon comble ; il ne nous
» reſtoit rien pour procurer le moindre
» ſecours à mon infortuné Pere.

» Conduite par mon déſeſpoir, je
» pris le parti d'aller trouver un de ſes
» anciens Amis pour lui faire part de
» notre ſituation. J'attendois dans l'an-
» tichambre l'inſtant de ſon lever : un
» jeune homme, qui me parut être de
» la maiſon, le traverſoit, & m'apper-
» cevant, il m'aborda en me deman-
» dant les raiſons qui m'amenoient.
» —— Puis-je vous être bon à quel-
» que choſe ? —— Je viens pour par-
» ler à M. *Dambrefort*. —— C'eſt mon
» Pere ; il eſt bien heureux que vous
» ayez quelque choſe à lui dire ; mais
» cette place n'eſt point convenable
» pour vous faire attendre, ſouffrez,
» Mademoiſelle, que je vous conduiſe
» dans la piece voiſine, vous y ſerez
» plus commodément.

» Il me fit paſſer dans un ſalle où
» nous nous trouvâmes ſeuls. —— Aſ-
» ſeyez-vous, belle Enfant... Comme
» vous voilà agitée ! Comme ce ſein
» palpite ! il y voulut porter la main ;

» je m'éloignai en lui marquant mon » étonnement sur ses manières libres » & déplacées. —— Bon ! bon ! vous » faites l'enfant : ces façons sont ridi- » cules avec moi, ma belle Amie ; le » Fils, croyez-moi, vaut beaucoup » mieux que le Pere. —— Ce langage » m'est absolument étranger ; je viens » pour voir Monsieur votre Pere, qui » a été l'Ami du mien, & je ne de- » vois pas prévoir que je recevrois » dans cette maison une humiliation » qui n'est pas faite pour moi ; puis- » que M. *Dambrefort* n'est pas visible, » je me retire. —— Non, certes, vous » ne sortirez pas, & en faveur de l'a- » mitié de nos Peres, dit-il en sou- » riant, nous devons aussi être Amis. » Ce baiser cimentera notre attache- » ment.

» Je m'échappai de ses bras & cou- » rûs vers la porte, quand M. *Dam-* » *brefort* sortit de son appartement, il » avoit entendu mon cri, & venoit » pour en apprendre la cause. —— Que » signifie ce bruit ? Mademoiselle, vous » auriez pu mieux choisir le lieu de » vos rendez-vous avec mon Fils ? » —— O Ciel ! quoi, Monsieur, vous

» ne reconnoiſſez pas la Fille de votre
» Ami, Mademoiſelle *Dangerville* ?
» —— Pardon, Mademoiſelle, en vé-
» rité, je ne vous avois pas reconnu.
» Retirez-vous, mon Fils, je réſerve
» pour un autre moment ce que j'ai à
» vous dire. Entrez dans mon cabinet,
» Mademoiſelle, vous m'inſtruirez de
» ce que je puis faire pour vous. ——
» Mettez-vous dans cette bergere,
» belle *Roſalie*, c'eſt ainſi qu'on vous
» nomme, vous voyez bien que je ne
» vous ai point oubliée. Que déſirez-
» vous, mon Ange? —— Vous n'igno-
» rez pas, Monſieur, les malheurs qui
» nous ſont arrivés; mais vous ne pou-
» vez ſçavoir l'état affreux dans lequel
» languit votre malheureux Ami. ——
» J'ai toujours beaucoup eſtimé votre
» Pere; mais que puis-je pour lui?
» —— Je vous inſtruis de ſa miſere,
» c'eſt à votre cœur à vous dire le
» reſte. —— Mon cœur! il me dit bien
» des choſes agréables pour vous,
» chere *Roſalie*. Je vous ai aimée dans
» l'opulence, je vous adore dans la
» pauvreté; payez-moi de retour, &
» je ferai tout pour votre Pere. ——
» Ma reconnoiſſance vous tiendra comp-

» te de votre générosité. —— Serez-vous bien reconnoissante ? Posséderai-je votre cœur ? Vous donnerez-vous entierement à moi ? —— Adieu, Monsieur ; le prix que vous mettez à vos bienfaits ne sçauroit convenir à la Fille de M. *Dangerville*. —— Votre fierté, ma chere petite, est déplacée : dans la misere, ce que vous regardez comme l'honneur, n'est qu'un fardeau. —— Et chez vous, Monsieur, ce n'est, je le vois, qu'une chimere. —— Mademoiselle, vous vous oubliez. —— Oui, car je suis encore ici ; mais le reproche que je m'en fais, ne sera pas long.

» Je sortis précipitamment. Le Fils m'attendoit au bas de l'escalier. —— Quoi ! vous vous en allez déjà ? —— Plut à Dieu que je ne fusse pas venue. —— Quoi ! mon Pere.... Cela est incroyable.... Oh ! je veux être son Rival ; je veux être de moitié dans son bonheur. —— Vous ne partagerez que le mépris que j'ai pour lui.

» Je parvins, malgré les efforts qu'il faisoit pour me retenir, à gagner la porte de la rue.

» Désolée du mauvais ſuccès de ma » démarche, & outrée des humiliations » qu'elle m'avoit fait eſſuyer, je ren- » trai pour pleurer en liberté. Cepen- » dant je fis réflexion que j'affligerois » mon Pere en lui rendant compte de » cette aventure ; ainſi je réſolus de la » lui cacher ; je fis de mon mieux pour » lui dérober ma douleur.

» Je trouvai notre Hôte dans la » chambre, qui venoit offrir quelques » ſoulagements à mon Pere. —— Vous » êtes bien pauvre, vous manquez de » tout ; je puis vous aider d'un peu » d'argent ; mais quand me le rendrez- » vous ? Et quels ſont vos moyens ? » —— Je ne puis, répondit M. *Dan-* » *gerville*, répondre poſitivement à vos » deux queſtions ; un de mes Amis, » que j'attends, eſt mon unique reſſour- » ce. —— Mais, êtes-vous ſûr qu'il » vienne cet Ami ? —— Je n'ai à crain- » dre que ſa mort. —— Une pareille » appréhenſion n'eſt pas ſans fonde- » ment ; nous ſommes tous mortels : » cependant je veux bien riſquer quel- » que choſe, & à cauſe des haſards, » vous me dédommagerez, c'eſt-à-dire, » je vous prêterai trois cents livres, &

» vous m'en rendrez ſix cents au re-
» tour de votre Ami. Prenez un terme
» pour me payer : trois mois. —— C'eſt
» bien peu. —— Eh bien ! ſix. Mon
» procédé eſt des plus honnêtes.

» Il ſortit pour aller chercher la
» ſomme. —— O Dieu ! s'écria mon
» Pere, à quoi nous expoſe la miſere !
» Qui m'eût dit que j'employerois un
» jour la reſſource humiliante qu'on
» trouve auprès des uſuriers.

» L'Hôte ne ſe fit point attendre ;
» il apporta une plume & du papier,
» & mon Pere lui ſigna une Lettre-de-
» change de ſix cents livres. Pouvant
» ſe procurer des ſecours, il recouvra
» bientôt la ſanté. Je doublai d'appli-
» cation & de travail pour contenter
» les perſonnes qui me donnoient de
» l'ouvrage, par ce moyen nous mé-
» nagions nos petits fonds. L'eſpoir de
» revoir bientôt *Saint-Ange*, nous
» conſoloit & me donnoît du courage.

» Depuis le jour où notre Hôte
» avoit obligé mon Pere, il montoit fré-
» quemment chez nous, ſous prétexte
» de ſçavoir des nouvelles de ſa ſanté.
» Il me trouva un matin ſeule, & oc-
» cupée à finir une paire de manchet-

» tes brodées. —— Toujours à l'ou-
» vrage, ma belle voisine ? —— J'y
» trouve un double avantage ; le temps
» me semble moins long, & j'allege les
» peines de mon Pere. —— Vous êtes
» une bien bonne Fille ; je voudrois
» bien avoir une ménagere telle que
» vous, comme je l'aimerois ! Te-
» nez, Mademoiselle *Rosalie*, si vous
» y consentez, je ferai de vous ma pe-
» tite Femme. Ma proposition est avan-
» tageuse ; car si vous avez plus de
» naissance que moi, j'ai plus d'argent
» que vous, & l'un vaut mieux que
» l'autre. —— Je suis reconnoissante de
» vos bonnes intentions. —— Dites
» au moins si vous agréez ma deman-
» de ? —— Je dépends de mon Pere,
» c'est à lui seul à disposer de moi. ——
» Je compte bien aussi m'adresser à lui,
» si vous ne vous y opposez pas. Au
» reste, mon aimable voisine, songez
» bien à ce que je vous propose ; je
» ne m'attends pas à un refus ; mais je
» croyois être mieux accueilli. Je me
» retire pour vous laisser faire vos ré-
» flexions.

» Dès qu'il fut sorti, je me sçus
» mauvais gré de ne pas lui avoir dit

» qu'il m'étoit impoſſible de conſentir » à ce qu'il deſiroit. La crainte de l'irriter m'en avoit empêchée ; en voulant ménager ſa ſenſibilité, j'avois » donné une eſpece d'approbation tacite à ſon amour, & l'eſpoir dans » un cœur comme le ſien, pouvoit lui » ſembler une certitude. Je ne devois » point appréhender que mon Pere » conſentît jamais à une union auſſi diſproportionnée à tous égards. D'ailleurs, il aimoit trop *Saint-Ange* pour » lui manquer de parole, malgré ſon » ſilence étonnant ; mais nous devions » ménager M. *Richaume*, (c'étoit le » nom de notre Hôte) dont le caractere étoit très-récalcitrant.

» Il faut, Madame, que je vous » peigne le perſonnage.

» Monſieur *Richaume* pouvoit avoir » cinquante-cinq ans ; il avoit commencé par être Cabaretier, & étoit » devenu Aubergiſte. C'eſt dans ce dernier état qu'il s'étoit enrichi, au point » qu'il avoit acheté pluſieurs maiſons, » & placé beaucoup d'argent. On lui reprochoit quelques abſences de probité & une conſcience peu timorée. » Il s'étoit marié fort jeune. Sa Femme

» étoit, dit-on, un trésor sur tous les
» points. On assure qu'il la rendit ex-
» trêmement malheureuse, & qu'elle
» mourut de chagrin au bout de six ans
» de mariage. M. *Richaume* étoit connu
» pour un Homme dur, avare & vindi-
» catif. Tel étoit, Madame, l'être qui
» se présentoit pour remplacer dans mon
» cœur l'aimable *Saint-Ange*. Je vous
» laisse à penser s'il obtint la préférence.
» Mon Pere apprit avec peine les pro-
» positions de notre Hôte.—— C'est un
» ennemi de plus, me dit-il, que nous
» allons avoir; il croit nous faire hon-
» neur : notre refus le rendra furieux.
» A Dieu ne plaise, ma Fille, que je
» veuille te donner à un pareil Homme !
» Mais il faut agir avec prudence: ton
» âge est une bonne raison pour de-
» mander du tems. Dans cet intervalle,
» *Saint-Ange* peut arriver, & quel que
» soit le succès de son absence, à son
» retour, il recevra ta main. Feignons
» donc, ma *Rosalie* : ce n'est point un
» crime d'user de finesse avec les gens
» qui peuvent nous nuire.

» Accoutumée à obéir à mon Pere,
» je ne songeois gueres à désaprouver
» un parti qui me parut le seul que nous

» eussions à prendre. M. *Richaume* parla
» dès le lendemain à M. *Dangerville*, qui
» répondit comme nous en étions con-
» venus. L'Hôte eut peine à goûter ses
» raisons; mais pourtant il y céda. Il
» est vrai que nous avions le désagré-
» ment de l'avoir sans cesse chez nous:
» il nommoit M. *Dangerville* son beau-
» Pere, & m'appelloit sa petite Femme.
» Son ton grossier, ses manieres libres
» nous rendoient sa présence insuppor-
» table, & tous les jours je le trouvois
» plus haïssable. Bientôt il se crut en
» droit d'en user avec moi comme si je
» lui eusse appartenu: déjà il me gron-
» doit même en présence de mon Pere
» qui n'osoit le trouver mauvais; lassée
» des reproches continuels qu'il me
» faisoit sans raison, je lui dis un jour
» que je prévoyois que si jamais j'étois
» sa femme, il me rendroit bien mal-
» heureuse, & que j'aurois sans doute
» le sort de la première. —— Que vou-
» lez-vous dire? —— Je parle d'après
» tout le monde; on prétend que votre
» Femme est morte de vos mauvais
» traitements.

» Rien n'est comparable à la colere
» que fit paroître M. *Richaume* à ce

» reproche mérité. Il osa se permettre » des propos les plus insolents: mon » Pere outré lui ordonna de sortir de » sa chambre. —— C'est à vous à sortir, » lui répliqua-t-il, avec arrogance. » Cette maison est à moi: vous me de- » vez vos loyers, ainsi je puis vous ren- » voyer, & je le fais. Songez que vous » ne coucherez pas ce soir ici.

» Il se retira les yeux étincellants » de fureur. —— Voilà, dit mon Pere, » ce que j'avois craint. Le mal est fait, » songeons au remede.

» Nous vîmes bien que nous ne pou- » vions pas demeurer chez cet Homme » malgré lui. Mon Pere sortit pour cher- » cher un logement, & je m'occupai » pendant son absence à rassembler nos » petits effets. Dès le soir même nous » vînmes prendre possession d'un cabi- » net dans cette maison, où je continuois » mon travail; & quoique beaucoup plus » mal logés que chez M. *Richaume*, » nous étions plus heureux.

» Deux mois se passerent toujours » dans l'attente vaine de *Saint-Ange*. » Mon Pere passoit de temps en temps » chez le négociant où il nous avoit » adressé ses premieres Lettres: il n'en

» avoit aucune nouvelle. L'échéance de
» la Lettre-de-change que mon Pere
» avoit souscrite arriva. M. *Richaume*
» fut sans pitié, & fit conduire Monsieur
» *Dangerville* en Prison, où il est depuis
» trois mois. »

Voilà, Madame, les détails de nos malheurs; l'intérêt que vous vouliez bien prendre à moi avant de me connoître n'est sûrement pas diminué. —— Vous avez bien raison de le penser, chere & infortunée *Rosalie*. Si jeune, & si courageuse ! Votre vertu, aimable Enfant, sera sans doute récompensée. Restez ce soir avec nous; demain nous délivrerons votre respectable Pere : nous possédons plus que la somme qui lui est nécessaire. Je suis sûre que mon Mari approuve ma conduite. —— Si je l'approuve, s'écria M. de *Valbois*, je fais plus, je t'admire, & ne cesse de me féliciter de t'avoir pour Compagne, Voilà, Mademoiselle, ainsi que vous, une victime de l'infortune; jamais elle n'a murmuré. C'est dans son sein que j'ai toujours trouvé de la consolation. Aimez-la; car son ame ressemble à la vôtre. Douceur, patience, bonté, elle pos-

ſede toutes les qualités que l'on commence à découvrir en vous. *Roſalie* manquoit de termes pour exprimer ſa reconnoiſſance à ce couple bienfaiſant. Cette ſoirée fut la plus douce qu'elle eût paſſée depuis long-temps : elle ne dormit pas. Son repos fut entierement troublé par le plaiſir de voir le lendemain ſon Pere libre. Elle ſe leva de grand matin, & n'oſoit deſcendre chez Monſieur & Madame de *Valbois*, dans la crainte d'interrompre leur ſommeil. Elle ne ſçavoit pas que le plaiſir d'obliger eſt un beſoin pour des cœurs généreux.

Depuis deux heures elle étoit attendue, lorſquelle deſcendit doucement pour céder à ſon impatience, elle vit la porte ouverte; ce qui l'enhardit à entrer. —— Vous êtes une petite pareſſeuſe; je vous attends depuis deux heures. —— Oh! Madame, je ſuis levée depuis le même temps; mais je n'oſois pas ... —— Vous êtes un Enfant, dit M. de *Valbois*. Ma Femme ne peut ſe livrer au repos quand elle ſçait l'humanité ſouffrante. Je vais chercher une voiture pendant que vous déjeûnerez.

Au retour de M. de *Valbois*, ils mon-

terent tous trois dans le carroſſe & ſe firent conduire à la Priſon. *Roſalie* demanda à prévenir ſon Pere avec précaution, afin qu'il n'éprouvât pas de révolution. Au bout d'une demi-heure, elle vint chercher ſes bienfaiteurs & les conduiſit à M. *Dangerville*. Quand on eſt bien rempli d'un ſentiment, il eſt rare qu'on puiſſe le rendre comme on le deſireroit. C'étoit le cas du Pere de *Roſalie*. Les expreſſions lui manquoient pour témoigner l'excès de ſa reconnoiſſance. Monſieur & Madame de *Valbois* virent ſon embarras, & le firent ceſſer en l'emmenant au plutôt d'un lieu qu'il n'auroit jamais dû habiter. Pendant l'abſence de *Roſalie*, ils avoient acquitté la dette de M. *Dangerville*: rien ne s'oppoſa donc à ſa ſortie.

Arrivés chez M. de *Valbois*, le Pere & la Fille ſe livrerent à la joie de ſe revoir libres. Les careſſes naïves & touchantes de *Roſalie*, firent verſer des larmes à M. de *Valbois*. Je pourrois, dit il, jouir d'un pareil bonheur: il me reſte une Mere dont j'étois adoré. Peut-être, hélas! ne la reverrai-je jamais. Sa Femme chercha à le conſoler: M. *Dangerville* l'engagea à ne pas dé-

fefpérer. —— La Providence nous conduit prefque toujours au but defiré, dit-il, à fon nouvel ami; c'eft un peu plus tôt ou un peu plus tard; mais on doit fans ceffe compter fur fes bienfaits. Je fuis la preuve qu'elle n'abandonne jamais fes Enfants.

La journée fe paffa en confidences réciproques. Les ames honnêtes fe devinent, & alors la confiance n'eft plus une indifcrétion.

Madame de *Valbois* offrit d'aller voir le lendemain la bonne & obligeante Coufine de la Tante de *Rofalie*; Monfieur *Dangerville* accepta, en remerciant de tant de preuves d'intérêt; tout le monde fe retira dans l'ivreffe de la joie; tant il eft vrai que le plaifir d'obliger égale, s'il ne furpaffe pas, celui d'être obligé.

M. de *Valbois*, felon fa promeffe, fe rendit le jour fuivant chez le Frere de fon Ami. Il demanda la Coufine de Madame *Dangerville*; on le conduit à fon appartement; on veut l'annoncer. il dit n'être pas connu : on le fait entrer. —— Je viens, Madame, de la part d'un Ami malheureux auquel vous avez femblé prendre quelqu'intérêt. —— Le ti-

tre de malheureux ſuffiroit, Monſieur, pour me diſpoſer en ſa faveur. Veuillez-vous aſſeoir & me dire en quoi je puis ſervir votre Ami. Quel eſt ſon nom? —— *Dangerville.*——Le Frere de mon Couſin! —— Oui, Madame. —— Ah! Monſieur, qu'il vienne, & qu'il vienne promptement. Mon Couſin eſt très-mal depuis deux jours. Il demande ſans ceſſe ſon Frere pour lui demander pardon de ſes injuſtices: je l'ai fait chercher vainement: perſonne n'a pu m'en dire des nouvelles; je déſeſpérois de le trouver; volez pour le ramener ici: ce moment eſt décisif. Il a une Fille charmante que je voudrois voir heureuſe.

Monſieur de *Valbois* ſortit précipitamment & revint avec ſon Ami. Ils furent introduits auprès du malade par la bonne Couſine. Le repentir de M. *Dangerville*, fit bientôt oublier à ſon Frere qu'il n'en avoit pas toujours été traité de même. Ils s'embraſſerent avec les démonſtrations de la plus vive tendreſſe. Ah! mon chèr de *Valbois*, s'écria le Pere de *Roſalie*, que ne vous dois-je pas? Alors on entendit une voix défaillante qui articuloit avec peine. —— C'eſt lui! c'eſt mon Fils! on ſe re-

tourne, & l'on voit la Coufine de Madame *Dangerville* étendue fans connoiffance dans un fauteuil. Cette voix pénetre le cœur de M. de *Valbois*; il court & s'écrie: —— Ma Mere! ma tendre Mere! & j'ai pu vous méconnoître! vous, que je cherchois depuis fi longtems! Mais elle ne m'entend pas. Dieu! fi j'allois la perdre au moment où je la retrouve. Au nom du Ciel! fauvez ma Mere. (En effet c'étoit elle.) On lui fit refpirer des fels; Madame de *Valbois* ouvre les yeux qu'elle fixe fur fon Fils qui étoit refté à fes genoux: elle le preffe fur fon fein. —— A préfent, dit-elle, d'un air fatisfait, je mourrai contente. Je te revois, mon cher Fils, après t'avoir tant pleuré. Mes Amis, partagez ma joie. Ce jour eft le plus beau de toute ma vie. Cette reconnoiffance touchante attendrit les Spectateurs: Madame *Dangerville* arriva dans ce moment, & malgré fa dureté naturelle, elle fe trouva vivement émue. Son Mari témoigna le plus grand defir de voir *Rofalie*, & Madame de *Valbois* fe mouroit d'impatience d'embraffer fa brue. Son Fils fut les chercher toutes

deux, & leur présence augmenta le bonheur général.

Madame de *Valbois*, après s'être informée des événements arrivés à son Fils, lui dit que depuis son séjour à Lyon elle avoit écrit plusieurs fois à *Amsterdam*: que M. *Naderman* lui avoit mandé que Monsieur & Madame de *Valbois* étoient partis, & qu'ils ne sçavoit pas où ils étoient allés. —— Dessespérant de te revoir, je coulois mes jours dans la tristesse, & j'attendois la mort avec impatience. Ta présence me rend la vie précieuse. Un petit héritage que j'ai fait depuis dix ans nous mettra à même de n'etre à charge à personne. Je verrai M. *Williamson*; & en le remerciant de ses bienfaits pour toi, je lui remettrai ce qu'il t'a si généreusement prêté.

L'Oncle de *Rosalie* recouvra la santé: il changea absolument son caractere, rendit son amitié à son Frere, s'attacha tendrement à sa Niece, & consentit à la donner à *Saint-Ange*, qui arriva peu de temps après. Une maladie considérable que ce jeune homme avoit eu à *Toulon*, occasionnée par la nouvelle du naufrage

naufrage de son vaisseau, l'avoit conduit aux portes du tombeau, cette maladie affreuse l'avoit alité pendant neuf mois. Il avoit chargé les gens qui le soignoient, d'écrire à ses Amis son état & son malheur. On lui avoit dit que les Lettres restoient sans réponse. Abattu par ses maux, & plus encore par son désespoir, il s'étoit vu dans une espece d'imbécillité pendant un temps considérable.

Son dénuement n'empêcha pas l'exécution de l'union projettée. Madame *Dangerville* s'y opposa vainement; son Mari ne l'écouta plus, & la vertueuse *Rosalie* devint l'heureuse Epouse du tendre & fidele *Saint-Ange*. Madame de *Valbois* la Mere fut trouver le Négociant Anglois, qui apprit, avec bien du plaisir, l'heureux changement survenu au sort de ses Amis. Il les pria de le faire agréer à leur nouvelle société.

Il est plus que temps de revenir à *Miss Bristool*, que nous nommons depuis son arrivée en France *Miss Amélie*. Nous l'avions laissée au Couvent des Filles du Calvaire, assez affligée du départ nécessaire de *Tom*, son conduc-

teur. *Bell*, qui n'avoit pas voulu la quitter, étoit dans les premiers temps son unique compagnie. Cependant il se trouvoit dans la même Communauté des Pensionnaires fort aimables, & qui desiroient faire connoissance avec la nouvelle arrivée. Une jolie personne qui fuit le monde, devient un objet de curiosité. *Miss Amélie* mangeoit dans sa chambre, & se promenoit peu : il n'étoit donc pas aisé de la voir & de lui parler. Les difficultés sont autant d'aiguillons pour des jeunes Filles privées des plus légers plaisirs. Chacune formoit des conjectures sur la retraite de la belle Angloise ; on la soupçonnoit d'aimer sans espoir ; d'autres la croyoient poursuivie par des Parents, dont les vues ne quadroient point avec les siennes ; on alla même jusqu'à se persuader qu'elle avoit un caractere singulier & peu sociable. Ces propos que *Bell* apprit par les Converses, furent rendus à *Miss Amélie*, & ne changerent en rien sa maniere de vivre. Elle n'avoit nulle envie de former de liaison. Une seule Dame pourtant sembla l'intéresser ; c'étoit une jeune Veuve qui regrettoit la perte récente

d'un Epoux qu'elle adoroit, & qu'elle ne cessoit de pleurer. *Bell* apprit qu'elle étoit Amériquaine; une Sœur de sa Mere l'avoit amenée à *Paris* pour y épouser un de ses Cousins; & sitôt après le mariage elle étoit repartie. La jeune personne s'étoit tendrement attachée à son Mari. Elle étoit restée Veuve au bout de trois ans, & n'attendoit que la fin de ses affaires pour retourner au Port au Prince, où sa Mere possédoit de superbes habitations.

Miss Amélie, que rien ne retenoit à *Paris*, desira partir avec Madame de *Valcourt*. (C'étoit le nom de la jeune Veuve.) Prévenue en sa faveur par tout le bien qu'on en disoit, séduite d'ailleurs par la douceur de sa figure, elle résolut de chercher les moyens de lier conversation avec elle; l'occasion s'en présenta bientôt: ces deux aimables personnes animées du semblable desir, firent de mutuelles avances pour se parler. Un même rapport d'humeur & de goût, forma en peu de temps une sincere amitié entr'elles. Les affaires qui retenoient Madame de *Valcourt* se terminerent, elle ne retarda son départ, qu'autant de temps qu'il en falloit à son

Amie pour vendre ses bijoux; ce qui ne fut pas long. *Bell*, toujours attachée à sa chere Maîtresse, fut aussi du voyage. La traversée fut longûe & pénible ; mais en arrivant, on oublia aisément ce qu'on avoit souffert. Madame *Darcy*, Mere de Madame de *Valcourt*, reçut sa Fille avec les démonstrations de la plus grande joie. Celle-ci lui présenta son Amie en en faisant un éloge mérité. *Miss Amélie* fut parfaitement accueillie ; Madame *Darcy* lui donna un appartement chez elle, & remercia sa Fille de lui avoir procuré une aussi agréable compagne.

Miss Amélie se félicita d'avoir cédé à son penchant. La fortune de Madame *Darcy* étoit considérable, & la mettoit dans le cas d'avoir toujours beaucoup de monde. L'habitation qu'elle préféroit, se trouvoit très-près de la Ville du C*** ce qui rendoit sa maison fort brillante.

Depuis l'arrivée des jeunes Dames, les plaisirs se succédoient. Madame *Darcy*, âgée de quarante-cinq ans, belle encore, les aimoit, & étoit faite pour eux. Elle sembloit desirer avec impatience le retour d'un jeune An-

glois, dont elle avoit fait la connoiſſance depuis peu ; elle ne tariſſoit pas ſur les éloges de ce jeune homme, qui, diſoit-elle, malgré un fond de triſteſſe preſqu'ordinaire à tous les gens de ſa Nation, étoit infiniment aimable. *Miſſ Amélie*, naturellement peu curieuſe, ne ſongea ſeulement pas à demander ſon nom, & ne s'en occupa pas un inſtant.

Un jour on vint apporter une Lettre à Madame *Darcy*, en préſence de ſes deux Filles, car elle nommoit *Amélie* ſa Fille, parce que Madame de *Valcourt* l'appelloit ſa Sœur : ah ! tant mieux, s'écria Madame *Darcy* ; notre Anglois eſt arrivé. Nous l'aurons demain à dîner. *Miſſ* ne fit pas grande attention à cette exclamation, non plus que Madame de *Valcourt*.

Le lendemain à l'heure du dîner on vint avertir *Miſſ Amélie* qu'elle étoit attendue. Elle deſcend ; à peine a-t-elle fait deux pas dans le ſallon, que l'on entend en même temps : ——C'eſt *Milord Bedfort* —— C'eſt *Miſſ Briſtool*. Cette reconnoiſſance inattendue, étonna tous les Spectateurs, mais bien plus encore les objets intéreſſés. ——

Par quel hasard êtes-vous si loin de votre Patrie ? —— Je puis, répondit *Edward*, vous faire la même question à bien plus juste titre ; je vous croyois à *Londres*. Il demanda des nouvelles de sa Tante, de sa Sœur & n'oublia pas *Miss Williams*. *Miss Amélie* répondit en général à toutes les questions, & se réserva de l'instruire en particulier des raisons de son départ.

A l'issue du dîner, *Miss Amélie* passa avec *Milord Bedford* dans un sallon, où ils purent en liberté se rendre un compte réciproque de ce qui leur étoit arrivé. *Edward* plaignit l'infortunée *Elize* d'avoir une Mere aussi barbare ; il applaudit à son courage, & la félicita d'être liée avec Madame *Darcy* & sa Fille, dont on disoit dans le pays tout le bien possible.

Son histoire à lui ne fut pas longue. Après avoir quitté sa Patrie pour retrouver son cher *James*, il avoit parcouru presque toute l'Europe inutilement ; enfin, il s'étoit décidé à venir en Amérique, où il étoit depuis quelques mois. Il avoit appris, peu de temps avant le retour de Madame de *Valcourt*, qu'un jeune Homme qu'on

ſoupçonnoit Anglais, habitoit une maiſon iſolée à pluſieurs milles de la Ville & qu'il y vivoit très-retiré : jugeant que ce pouvoit être ſon Ami, il s'étoit rendu au lieu déſigné ; mais il avoit eu le chagrin d'arriver quinze jours après le départ du Solitaire, dont on n'avoit pu lui donner aucune nouvelle. *Miſſ Amélie* jugea que ce pouvoit être en effet le Fils de *Milord Williams*. —— Dans l'incertitude, reprit *Edward*, je me rembarquerai ſous peu de jours, & j'ai déjà donné des ordres pour mon départ.

Miſſ Briſtool, à qui nous allons rendre le nom d'*Eliſe*, au lieu de celui d'*Amélie*, qu'elle n'a plus aucune raiſon de garder, quoique fâchée de n'être pas plus long-temps avec le Frere de ſon Amie, loua beaucoup *Edward* de ſa perſévérance. —— Hélas ! *Miſſ*, l'infortuné a perdu une Maîtreſſe adorée, on lui a ravi ſa fortune, il eſt bien juſte qu'il lui reſte un Ami. Si je parviens à le retrouver & à le conſoler, je retournerai avec lui dans ma Patrie, qui m'eſt, vous le ſçavez, *Miſſ*, doublement chere. Mon amour pour la belle *Clarice* n'a pas diminué par l'ab-

fence. Elle fera ma Femme quand j'aurai rempli vis-à-vis de fon Frere les devoirs facrés de l'amitié.

Madame *Darcy* fut fort fâchée de la réfolution du jeune Anglois. On chercha par toutes fortes de fêtes, à retarder fon départ ; mais il defiroit trop revoir *James*, pour ne pas fuivre au plutôt fes traces. On lui avoit dit qu'un Vaiffeau, rempli de paffagers de toutes les Nations, avoit pris, quinze jours avant, la route de *Cadix*. Le Capitaine qui tranfportoit *Milord Bedfort*, alloit débarquer dans la même Ville. Nous le laifferons voguer dans l'efpoir de ne pas faire une courfe vaine.

Le Lecteur fera fans doute bien aife de fçavoir ce que faifoient pendant ce laps de temps *Miff Wills* & fes deux Pupiles.

Eugénie & *Clarice*, abfolument décidées à ne point quitter *Nark-Neff*, s'abandonnoient à leurs triftes réflexions. Le départ d'*Elife* qu'elles apprirent en même temps que le mariage de *Milady Briftool*, avec le Chevalier *Norfolk*, augmenterent leur chagrin. *Eugenie*, fur-tout, ne trouvoit aucun fujet de

distraction. Sa Tante, qui l'aimoit tendrement, la voyant dépérir chaque jour, en fut si vivement affectée, qu'elle en tomba malade & mourut au bout d'un mois, en recommandant à *Miss Williams* de ne jamais abandonner son Amie. Cette priere étoit inutile ; car *Clarice* aimoit *Eugénie* comme sa Sœur, & ne pouvoit la quitter d'un moment. La mort de *Miss Wills* renouvella toutes les douleurs de *Miss Bedfort;* cette perte lui rappella celles qui l'avoient précédée ; son Amie essayoit vainement de la consoler ; elle ne pouvoit que s'affliger avec elle ; la fidelle *Honnora* joignoit ses larmes aux leurs. Cette maison habitée par de jeunes personnes qui n'auroient dû connoître que le plaisir, étoit l'asyle de la douleur.

Eugénie & *Clarice* se promenoient souvent. En parcourant les lieux où elles avoient vu leurs Amants dans un temps plus heureux, elles s'abandonnoient à des plaintes ; mais ces instants avoient quelque douceur, & les larmes qu'elles versoient ensemble étoient moins ameres.

Lors de la disgrace de *Milord Wil-*

liams, sa terre de *Wall-Tree* avoit été vendue à un particulier, qui la trouvant trop éloignée de *Londres*, la revendit à *Sir Arthur*. Dès qu'il en eut fait l'acquisition, il proposa à son Ami *Raynold* d'y aller passer le printemps. Celui-ci accepta la partie, & pour se procurer quelqu'amusement, ils se firent accompagner par *Elder*, ce Maître de Musique dont nous avons parlé au commencement de la première Partie.

La chasse & la pêche firent d'abord leurs seuls plaisirs; mais on se lasse de tout, & principalement deux êtres blasés. Bientot l'ennui gagna nos campagnards: le complaisant *Elder* s'épuisoit à chanter, à jouer de la flûte, & même à réciter platement d'assez méchants Vers de sa façon. On commença par rire en l'écoutant, on finit par bâiller. On parloit déjà de retourner à *Londres*, lorsque *Elder* se souvint qu'une terre voisine de *Wall-Trée*, étoit autrefois habitée par un *Lord* qui avoit une Fille jolie comme l'Amour. Il se garda bien de parler de l'aventure du bosquet. Au mot de *jolie*, nos deux libertins ouvrirent les yeux, &

proposerent d'aller faire une visite de voisin. Le projet fut exécuté aussitôt que formé. *Elder* se dispensa de les accompagner, & les pria même sans affectation, de ne point parler de lui à *Nark-Ness*.

Arrivés au Château, ils demandent *Milord Bedford*. Un vieux domestique, ancien serviteur de la maison, répond que son jeune Maître est en voyage. —— C'est le Pere que nous venons visiter. —— Hélas ! mes chers Messieurs, dit ce bon Viellard en versant quelques larmes, il y a long-temps que nous avons eu le malheur de le perdre. Il est mort dans mes bras. —— Qui donc occupe ce Château ? —— *Miss Bedford*, & une des ses Amies. —— Ne peut-on les voir ? —— Je ne sçais. Un autre Domestique dit que les deux *Miss* se promenoient dans le parc, & qu'il alloit les avertir. —— Cela est inutile l'Ami, reprit *Sir Arthur*, nous allons les trouver, & nous nous annoncerons nous mêmes.

On les conduit au jardin qu'ils parcourent légerement pour satisfaire leurs ardente curiosité. *Miss Bedford* ne devant & ne pouvant prévoir qu'il lui

viendroit des visites, n'avoit pas songé à défendre à ses gens de ne laisser jamais entrer personne.

Eugenie & *Clarice* assises dans un cabinet de verdure, s'entretenoient de leurs anciens plaisirs. —— C'est ici, disoit *Eugenie*, qu'il m'a fait le premier aveu de son Amour. O mon cher *James* ! qu'alors notre sort étoit différent ! *Augustin*, homme affreux ! c'est toi qui causes tous nos maux. Pardonnez ; ma chere *Clarice*, il est votre Frere. —— Eh ! qu'importe, il n'en mérite pas moins ma haine, puisqu'il a fait le malheur de mon Amie. Puis-je jamais être heureuse, puisque vous n'avez plus l'espoir de l'être ? —— Chère *Clarice*, pourquoi faire dépendre votre bonheur du mien ; votre Amant vous adore, vous l'aimez, vous n'avez à vaincre aucun obstacle pour vous unir ensemble : à son retour, mon Amie, il faut lui accorder votre main. —— Non ; non, je ne me livrerai pas au plaisir, quand l'infortunée *Eugenie* sera dans les larmes. Mon sort est attaché au vôtre, je veux pleurer éternellement avec mon Amie.

Sir Arthur & M. *Raynold* écoutoient ſans être vus cette converſation, puis ſe regardant en ſouriant, ils ſe diſoient: voilà deux Belles affligées à conſoler; paroiſſons, il en eſt temps.

Ils firent un petit détour, & gagnèrent l'entrée du cabinet.

A la vue de deux Etrangers, les jeunes Perſonnes parurent étonnées. —— Pardonnez, Meſdames, dit *Sir Arthur*, ſi nous vous interrompons; mais à titre de Voiſins, nous avons cru qu'il étoit de nôtre devoir d'avoir l'honneur de vous préſenter nos reſpects. —— Pardonnez vous-méme, répondit *Eugènie*, ſi nous ne vous recevons pas avec l'empreſſement qui vous eſt dû, ſans doute; mais ſeules, & attendants le retour d'un Frere, nous nous ſommes impoſé la loi de vivre dans la plus grande retraite: d'ailleurs, à nos âges, il ne conviendroit pas de former de nouvelles connoiſſances. —— Des Voiſins, cependant, reprit M. *Raynold*, ont quelques privileges. —— Les Voiſins, dit à ſon tour, *Clarice*, ne ſont point exceptés de notre regle. —— Mais, *Miſſ*, ajouta *Sir Arthur*, au retour de ce Frere attendu, nous ſera-t-il permis de vous

voir? —— C'eſt à lui qu'il faudra le demander. —— Voilà, reprit encore Monſieur *Raynold*, une réſolution bien barbare & bien cruelle.

Comme les Dames avoient repris le chemin du Château à l'inſtant de l'arrivée des deux Etrangers, on ſe trouva bientôt à la porte. Alors *Miſſ Bedford* les ſalua, en les priant de vouloir bien l'excuſer ſi elle ne les engageoit pas à entrer; mais qu'elle s'en tenoit à ſon plan de vivre.

Les Cavaliers prirent congé, & s'en revinrent tranſportés d'admiration pour la beauté des deux *Miſſ*, & fort mécontents de la réception qu'elles leur avoient faite. —— Ce ſont deux tigreſſes qu'il faudra apprivoiſer, diſoit chemin faiſant M. *Raynold*. —— Le moyen! répondit *Sir Arthur*, ſi on ne peut les voir; conſultons l'Ami *Elder*, il eſt audacieux, ruſé..... Mais, n'eſt-ce point lui que j'apperçois à cheval? juſtement.

On arrête, & *Elder* monte avec eux dans le carroſſe. —— Hé-bien! quelles nouvelles? Bon Dieu, comme vous voilà triſtes! —— Vraiment, nous en avons ſujet. Elles ſont belles; mais elles

nous ont défendu de réitérer notre visite. —— Qui ! elles ? Expliquez-vous mieux. Je ne connois qu'une Fille à *Milord Bedford*. —— Vous me paroiſſez bien inſtruit, dit M. *Raynold*, avec votre *Milord Bedford*, qui eſt mort depuis un ſiecle. —— Voilà ce que j'ignorois ; mais encore, de qui parlez-vous ? —— De *Miſſ Bedford*, & de *Miſſ Williams*, ſeules habitantes, en ce moment, de *Nark - Neſſ*. —— Seules, dites-vous ! en ce cas, pourquoi cet air triſte & mauſſade ? Je ne vois que des ſujets de vous réjouir. —— Je penſe, dit avec humeur *Sir Arthur*, que vous extravaguez. Ne vous dit-on pas que leur porte nous eſt défendue ? —— Oui, reprit *Raynold* ; on nous a éconduits poliment, mais ſans retour. —— Et c'eſt cette miſere qui vous laiſſe ſans eſpoir ? Oh ! que vous méritez peu la réputation dont vous jouiſſez : deux jeunes Beautés vous enchantent, & vous vous découragez parce qu'on vous dit qu'on ne veut pas vous voir ? quelle enfance ! ou plutôt, quelle ſottiſe ! Ne ſçavez-vous donc pas que l'on ne fuit que les gens que l'on craint ? & le mot craindre, ſur ce point, eſt le ſynonime d'aimer.

Si vous étiez moins aimables, on vous recevroit ſans nulle difficulté. —— Comment trouves-tu ce raiſonnement? —— Mais, dit *Sir Arthur*, il me paroît aſſez juſte, & je crois que nous pouvons ſuivre ſes avis.

Le carroſſe entroit alors dans les cours. On ſe propoſa de renouer cette intéreſſante converſation. *Elder* fut ravi de trouver l'occaſion de ſe venger de *Miſſ Betford*: elle avoit mépriſé ſon amour, & l'avoit fait cruellement maltraiter, auſſi ſe promit-il de ne pas la ménager. Il paſſa la nuit à rêver aux moyens les plus ſûrs & les plus prompts, pour faciliter & ſatisfaire les deſirs de *Sir Arthur* & de *M. Raynold*. L'eſpoir qu'il leur avoit donné ne lui paroiſſoit pas aiſé à réaliſer. Le peu de ſuccès qu'il avoit eu dans ſes amours, lui perſuada que la conquête *d'Eugénie* étoit une conquête difficile. —— Puiſque je n'ai pas réuſſi, ſe diſoit-il, quel autre peut réuſſir? Le Maître à chanter, comme on le voit, avoit une aſſez forte doſe d'amour-propre.

Le jour paroiſſoit déjà, & *Elder* étoit encore à réfléchir. Les Amoureux, moins pareſſeux qu'à l'ordinaire, vin-

rent frapper à fa porte. —— Allons, l'Homme aux bons confeils, debout: nous voudrions déjà être à *Nark-Neff.* —— Point d'impatience, dit le Mufi-cien, en ouvrant fa porte. Laiffez-moi, je vous prie, le temps d'arranger mes projets : je vous promets une folution pour l'heure du dîner. —— Il faut bien accorder ce qu'on ne peut refufer, répondit *Sir Arthur.*

Elder fortit, efpérant que le grand air lui fourniroit de meilleures idées. Il dirigea fes pas vers la demeure *d'Eugénie.* A un mille du Château, il apperçut un cabriolet de mince apparence, dans lequel étoit une Fille affez jeune, accompagnée d'une efpece de payfan. Il les arrêta pour leur demander le chemin qui conduifoit à *Nark-Neff.* —— Vous en êtes fort près, répondit la jeune Fille; mais fans trop de curiofité, peut-on vous demander ce qui vous y conduit? —— Le defir de voir *Miff Villiams.* —— Votre voyage fera inutile; car depuis hier on a donné des ordres pour que perfonne n'entre au Château. —— Vous êtes donc de la Maifon *Miff*? —— J'avois le bonheur d'appartenir à la perfonne que vous venez de nommer; mais

la maladie de ma Mere me rappelle à *Londres*, & je quitte ma Maîtresse avec bien du regret. —— Elle est donc sans Femme-de-chambre en ce moment? —— Je dois lui envoyer d'ici à quelques jours une de mes Cousines nommée *Jenny* qui est une bonne Fille, & elle y demeurera jusqu'au rétablissement de ma Mere. —— Allons donc, *Miss Salli*, dit le Paysan; nous n'arriverons jamais. —— Que je ne vous arrête pas plus longtemps, *Miss*, je m'en retourne, puisque vous m'assurez que je ne verrois pas *Miss Villiams*.

Elder trouva des aîles pour regagner *Waltree*. —— *Vivat*, cria-t-il en arrivant; je suis le premier Homme du monde pour les bonnes trouvailles. Alors il raconta la rencontre qu'il venoit de faire. —— Eh! qu'a de commun cette Femme-de-chambre avec nos amours? ——Comment, vous ne devinez pas combien cette découverte vous favorise? —— Non, sur mon ame. —— Il faut donc m'expliquer. Nous enverrons à *Miss Williams* une Femme-de-chambre de notre façon; elle se nommera *Jenny*, & sera la Cousine de *Sally*. Nous aurons soin de faire le guet, & d'em-

pêcher la véritable *Jenny* d'arriver jusqu'au lieu de sa destination ; celle que nous aurons placée nous fournira les moyens de voir, & même d'enlever vos Maîtresses, si l'envie vous en prend. —— Voilà qui est à merveille, reprit M. *Raynold.* Mais, où trouver cette Fille ? —— Belle difficulté ! Vous la voyez devant vos yeux. —— Vous ! l'idée est unique ; mais cela ne me paroît pas impossible. ——Je ne vous demande qu'une demi-heure pour vous prouver que je n'avance rien de mal-à-propos.

Elder étoit petit, mince, blond de cheveux, la peau fine & blanche, peu ou point de barbe, de belles couleurs, & la figure efféminée : la Concierge lui fournit les habits nécessaires à son travestissement. Quand il reparut, on le trouva une fort jolie Fille. Ce qui fit le plus de plaisir à *Elder*, c'est qu'on lui assura que son visage de Fille ressembloit à peine à son visage de Garçon : il conserva ses habits de Femme jusqu'au jour où il devoit se présenter à *Nark-Ness*, afin de s'y accoutumer, & de ne point paroître gauche & emprunté sous cet accoutrement.

Le huitieme jour au matin, on fit

mettre un cheval à un mauvais cabriolet. Le Valet-de-chambre de *Sir Arthur* s'y plaça avec la fausse *Jenny*, & ils prirent le chemin de *Nark-Ness*. Les deux Amoureux se rendirent avec trois Domestiques bien dignes de tels Maîtres sur la route où devoit passer la véritable *Jenny*. Ils n'eurent pas longtemps à attendre; elle arriva au jour tombant. Le même cabriolet & le même Conducteur qu'avoit emmené *Sally*, ramenoit *Jenny*. On arrêta le cabriolet; on en fit descendre le Paysan que l'on garota, & que l'on entraîna à pied. *Raynold* saute dans le cabriolet, prend dans ses bras la Fille plus morte que vive, étouffe ses cris avec son mouchoir, & ne lui laisse la liberté d'aucun mouvement. *Sir Arthur* mene le cheval par la bride, & l'on arrive au milieu des ris qu'excite cette scène plaisante, par l'idée que se formoient nos deux innocents, qu'ils étoient tombés entre les mains des voleurs. On conduit le Paysan dans une chambre bien grillée, en l'assurant qu'on ne lui fera aucun mal, qu'il sera bien nourri, mais qu'il restera là pendant un mois ou deux. La jeune Fille reçut le même compliment. Tous deux ne con-

cevoient rien à cette aventure ; mais comme on leur fournit abondamment ce dont ils pouvoient avoir besoin, ils prirent leur mal en patience.

Le Valet-de-chambre de *Sir Arthur* étoit de retour, & raconta qu'arrivés au Château de *Narck-Neſſ*, on avoit paru ſurpris que ce ne fût pas le Payſan qui avoit conduit *Sally* à *Londres*, qui ramenât ſa Couſine. La fauſſe *Jenny* dit qu'il étoit reſté à *Londres* pour des affaires, & qu'elle avoit profité de l'occaſion de ſon Frere qui venoit dans le Pays pour arriver plutôt. *Miſſ Williams* la reçut fort bien. *Eugénie* la trouva auſſi fort à ſon gré, & elle fut inſtallée dans tous ſes droits. La vieille *Honnora* l'inſtruiſit en peu de mots de ſon devoir, & la mena à ſa chambre avec ſon Frere, où elle les laiſſa ſeuls.

C'eſt alors qu'*Elder* fit dire à *Sir Arthur* qu'il eût à ſe rendre le ſurlendemain à onze heures du ſoir à la petite porte du Parc, qu'il s'y trouveroit, & concerteroient enſemble, ce qu'il feroit convenable de faire. Le Valet-de-chambre en deſcendant dit adieu à *Honnora*, & vint rendre compte de ſa commiſſion.

Tout alloit le mieux du monde pour

les Séducteurs : on n'avoit aucun ſoupçon du ſexe de *Jenny*, qui, à l'abri de ſon déguiſement, jouiſſoit & s'enivroit du plaiſir de voir & de ſervir la belle *Clarice*. Il en devint éperduement amoureux, & dès ce moment il ſe propoſa d'agir pour lui, & point du tout pour les autres. Il auroit bien voulu ſe venger de *Miſſ Bedford* ; mais en ſervant *Sir Arthur*, il falloit favoriſer Monſieur *Raynold*, & lui céder l'objet de ſa nouvelle paſſion, & il n'en avoit nulle envie.

Sir Arthur & M. *Raynold* ſe trouverent au rendez-vous ; *Elder* n'eut garde d'y manquer ; à l'abri de quelques contes, il obtint huit jours de patience. La fauſſe *Jenny* employa ce temps à gagner les bonnes graces de ſa Maîtreſſe. Il ſe trouva dans le Château un clavecin dont *Eugénie* avoit touché parfaitement, mais que depuis ſes chagrins elle avoit totalement abandonné. *Elder* le remit en état, & fit connoître aux jeunes *Miſſ* le talent ſupérieur qu'il poſſédoit : dans le premier tranſport, *Miſſ Williams* embraſſa *Jenny*. —— Peut-être, dit-elle, cet amuſement diſtraira mon Amie. *Elder* à peine maître de lui, en recevant un baiſer d'une auſſi belle

bouche, eût bien voulu en rendre deux; il se contint pourtant, & ne montra que de la reconnoissance pour les éloges qu'on lui prodiguoit.

Assister à la toilette d'une jeune & belle fille, être à même d'admirer tous les jours de nouveaux charmes, & être forcé de cacher la vive impression que l'on éprouve, c'est, je crois, le véritable supplice de Tantale: aussi le pauvre *Elder* brûloit-il d'un feu dévorant. La bonne opinion qu'il avoit de lui, le décidoit quelquefois à se déclarer; mais dès qu'il revoyoit la vertueuse *Clarice*, il se sentoit tremblant. Son regard modeste lui en imposoit, & le fat Musicien n'avoit que la force de soupirer.

La veille du jour indiqué pour le second rendez-vous, le Valet-de-chambre de *Sir Arthur* entendit son Maître faire avec *Raynold* le projet de s'introduire la nuit, avec l'aide d'*Elder* dans les chambres de *Clarice* & d'*Eugénie*; accoutumé à de pareils événements, il ne fut nullement étonné.

A l'heure du dîner il ne se trouva personne pour porter à *Jenny* & au Paysan leur portion ordinaire: le Valet-de-chambre se chargea de la commis-

ſion ; il finit par *Jenny* qu'il trouva extrêmement à ſon gré. Il le lui dit; la jeune Fille, naturellement ſage, voulut profiter de l'occaſion pour recouvrer la liberté. En conſéquence elle ne rebuta pas ſon ſoupirant; enhardi par la douceur de *Jènny*, le Valet-de-chambre devint preſſant. —— Je conſens à tout; mais, Monſieur, il faut avant m'ouvrir les portes de ma priſon : le Valet-de-chambre la pria d'attendre encore deux jours, & alors il lui raconta pourquoi on la retenoit : il lui fit part du projet & du traveſtiſſement de *Elder*. *Jenny* n'entendit pas tant d'horreurs ſans frémir. Cependant elle ſe contint, & ne parut pas trop étonnée de ce qu'on lui apprenoit. —— Ne pourriez-vous, dit-elle, me procurer au moins le plaiſir de prendre un peu l'air ; car je n'ai pu reſpirer depuis que je ſuis ici? Le complaiſant Valet-de-chambre lui promit de laiſſer ſa porte ouverte le ſoir, après lui avoir apporté à ſouper. —— Quand vous préſumerez que tout le monde ſera couché, vous pourrez deſcendre dans le jardin & vous y promener, mais ayez ſoin de rentrer avant le jour. Je ſuis bien fâché de ne pouvoir vous accompagner;

compagner; mais je couche à côté de mon Maître. *Jenny* le remercia de ses attentions. —— Vous serez reconnoissante au moins. ——Eh ! oui, beaucoup. ——Laissez-moi donc prendre un baiser. *Jenny* crut ne devoir pas le refuser, & il la quitte fort satisfait de ce commencement de bonheur.

Après avoir porté le souper, le Valet-de-chambre ne ferma pas la porte de *Jenny*; mais elle ne sçavoit point encore à quoi aboutiroit sa promenade; malgré cela elle profita de l'occasion qui se présentoit. Lorsqu'elle jugea par la tranquillité qui régnoit dans le Château, que tout le monde devoit reposer, elle descendit doucement; en ignorant absolument les détours, il lui fut impossible de trouver la porte du jardin. Elle entra dans une salle basse, ouvrit une fenêtre avec précaution, & la jugeant peu élevée, elle tint ses mains à un crampon & s'élança dehors : ses pieds touchoient la terre, & ses mains tenoient encore le crampon. —— Voilà déjà, dit-elle, un léger obstacle franchi; prenons courage. Où suis-je ? Est-ce une cour? Est-ce un jardin ? Elle avance, la nuit

étoit obscure en ce moment. Mais bientôt la Lune, qui étoit cachée par un épais nuage, reparut avec sa clarté. *Jenny* se trouva au milieu d'un parterre ; la crainte d'être apperçue des fenêtres de la maison, lui fait hâter sa marche. Elle gagne le Parc avec une vîtesse extrême, cotoye les murs, & ne découvre nulle possibilité de les escalader. Enfin, elle apperçoit un gros arbre nouvellement coupé & absolument contre le mur, elle saute légerement sur le tronc, delà sur le mur ; alors elle réfléchit qu'elle ne trouvera pas la même facilité pour descendre, l'incertitude la retient quelques minutes, & elle se décide à user du moyen qui lui avoit si bien réussi à la fenêtre. Sa chûte fut moins heureuse ; mais elle en fut quitte pour plusieurs égratignures au visage & aux mains. Nouvel embarras pour diriger ses pas vers *Nark-Neff* ; toutefois le hasard la servit si bien, que bientôt elle se trouva à une portée de fusil du Château, il fallut qu'elle attendît le jour à la porte. Dès qu'il parut, elle frappa. Le vieux Domestique lui ouvrit. Sa figure respectable excite la confiance de *Jenny* :

elle lui raconte en peu de mots ce qu'elle avoit appris du Valet-de-chambre. Le bon *Robert* joint les mains, leve les yeux au Ciel, remercie la courageuse *Jenny*, & la conduit dans sa chambre en attendant le lever des jeunes *Miss*.

Dès qu'elles se rendirent à la salle où elles avoient habitude de déjeûner, *Robert* entre & les instruit du danger qu'elles avoient couru. *Clarice* pleuroit de dépit d'avoir été si cruellement trompée. Elle ne pouvoit se pardonner sa familiarité avec la fausse *Jenny*. —— Pardonnez, *Miss*, si je vous interromps, repris *Robert*, mais il faut s'il vous plaît, prendre promptement un parti. —— Eh ! comment faire, s'écrierent ensemble les deux jeunes personnes ? —— Je ne veux rien entreprendre, *Miss Bedford*, sans votre approbation ; mais je crois qu'il seroit à propos d'aller chercher à la Ville voisine le Juge de Paix, de l'amener avec main forte, de le faire cacher dans le cabinet qui sépare vos deux chambres, & de saisir les deux Cavaliers lorsqu'ils entreront, ainsi que la fausse *Jenny*,

dont le nom avoit échappé à la véritable dans son récit à *Robert*.

Ce projet fut trouvé admirable, & *Robert* après avoir fait déjeûner *Jenny*, partit pour Guilford, (1) qui étoit éloigné de douze milles de *Nark-Neff*. Il ne fut de retour que sur les six heures du soir ; pour ne pas être suspecté, il laissa la petite troupe à un mille, avec ordre de ne venir qu'à la nuit, & il arriva avec le Juge de Paix assez à temps pour tranquilliser les jeunes *Miss*. On fit entendre au Magistrat les talents de la Femme-de-chambre travestie ; il la regarda beaucoup, & ne concevoit pas comment un homme pouvoit paroître si peu embarrassé dans un ajustement de Femme. Etes-vous bien sûr, disoit-il à *Robert*, que ce ne soit pas une Fille ? C'est que, voyez-vous, mon Garçon, nous nous compromettrions beaucoup, si l'on vous avoit

(1) Guilford est situé sur le Wey ; c'étoit autrefois la demeure des Rois Anglais-Saxons. L'on y voit les ruines d'un ancien Château.

mal inſtruit. —— Ne craignez point, répondit *Robert*, on ne vous avance rien ſans certitude.

On profita du moment où la fauſſe *Jenny* étoit occupée à ſouper pour introduire ſix hommes bien armés dans le cabinet. *Miſſ Williams* permit à ſa Femme-de-chambre de ſe coucher, diſant qu'elle avoit des Lettres à écrire. *Elder* fit ſemblant de monter dans ſa chambre ; *Robert* qui le guettoit, le vit deſcendre dans le jardin, où il reſta juſqu'à minuit. Il ne comptoit pas faire entrer *Sir Arthur* & M. *Raynold*; mais comme il vouloit les ménager encore quelque temps, il ſe rendoit au lieu qu'il leur avoit déſigné, bien décidé à leur ſuppoſer de nouvelles impoſſibilités pour ſatisfaire leurs deſirs dans ce moment, vue la maladie feinte de *Miſſ Bedford*. Il attendit long-temps à la porte ; voyant que perſonne ne venoit, il retourna au Château & ſe coucha fort tranquillement. En le voyant revenir ſeul on jugea que *Sir Arthur* & *Sir Raynold* avoient été inſtruits de de ce qu'on leur préparoit, & qu'en conſéquence ils n'avoient pas jugé qu'il fût prudent pour eux de s'expoſer

au danger. Pour ne pas perdre le fruit des démarches qu'on avoit faites, on saisit *Elder* dans son lit; il voulut d'abord soutenir son rôle de Fille; mais *Jenny* parut, & lui dit tout ce qu'elle avoit appris à *Wal-Tree*. Alors le Musicien tomba aux genoux des deux *Miss*, & leur demanda grâce; il rejetta son imprudente démarche sur l'amour qu'il avoit pris pour *Miss Williams*; il affirma qu'il n'avoit jamais eu aucuns desirs criminels, & sur-tout, qu'il n'avoit jamais eu l'intention de favoriser les mauvais desseins de *Sir Arthur* & de M. *Raynold*; qu'au contraire il cherchoit à les empêcher d'exécuter des projets de violence qu'ils avoient conçus pour posséder *Miss Bedford* & *Miss Williams*. On lui demanda son nom, il prononça foiblement & en rougissant: *Elder. Eugénie* se rappella l'aventure du bosquet, & lui dit que ce n'étoit pas son coup d'essai; le Juge le fit conduire à *Guilford*, où on le mit en prison.

Plusieurs Lettres qu'il écrivit aux deux jeunes personnes dans lesquelles il peignoit son repentir, en implorant leurs bontés, les toucherent, & elles

écrivirent au Juge de Paix pour qu'on lui donnât ſa liberté, dont il profita pour ſe corriger de ſa fatuité. Il ceſſa d'être entreprenant & vindicatif. Une jeune & jolie Fille qu'il épouſa peu de temps après, changea ſes mœurs; il devint bon Mari, bon Pere, & ne ceſſa de faire des vœux pour le bonheur des belles & vertueuſes *Miſſs*, qui avoient été la premiere cauſe de ſon changement.

La fuite de *Jenny* avoit répandu l'allarme à *Wall-Tree*. Le Valet-de-chambre avoua la confidence qu'il lui avoit faite; c'eſt ce qui détermina *Sir Arthur* & M. *Raynold* à renoncer à leur rendez-vous & à leur projet. Ils prirent ſagement le parti de retourner à *Londres* avec tous leurs gens, s'inquiétant fort peu de ce que deviendroit *Elder*. Bel exemple pour les bas complaiſants des favoris de la fortune !

Cet évènement qui auroit pu être funeſte à *Eugénie* & à *Clarice*, leur fit doubler de précautions pour être abſolument inacceſſibles.

Revenons à M. *Williamſon*: il continuoit ſon commerce avec le plus

grand ſuccès. *François* avoit de plus en plus ſa confiance, & par les ſoins de ce jeune homme, il voyoit tous les jours ſa fortune augmenter. Cependant elle n'étoit point encore aſſez conſidérable pour réparer ſes pertes paſſées, & faire un ſort à ſes Enfants, dont il s'occupa depuis que le vertueux *François* l'avoit, par ſes exemples de bienfaiſance, rendu auſſi bon qu'il avoit été méchant.

Un de ſes Correſpondants habitant *Bordeaux*, fut ſoupçonné d'une banqueroute prochaine. *Williamſon* étoit en avances conſidérables avec lui. Inquiet & incertain, il ſe décida à envoyer *François* à *Bordeaux* pour vérifier ſes craintes ou les détruire. Il le chargea d'une procuration dans le cas où la banqueroute ſeroit ouverte, pour tâcher de tirer le meilleur parti poſſible de ſon Débiteur.

François trouva à ſon arrivée à *Bordeaux*, qu'on avoit calomnié le Correſpondant, & que ſes affaires étoient dans un très-bon ordre ; en conſéquence il ſe diſpoſoit à retourner à *Lyon*.

La veille de ſon départ il étoit reſté

aſſez tard dans un Café. En traverſant une rue pour aller à celle où il logeoit, il entendit aſſez près de lui un bruit confus de voix & de cliquetis d'épée ; il s'approcha, & à la foible clarté de la Lune, il apperçut un homme qui ſe défendoit avec peine contre trois, qui ſembloient l'attaquer avec acharnement. *François*, brave & juſte, ne put voir de ſang-froid, un combat auſſi inégal. Il n'avoit point d'épée ; mais il avoit dans ſa poche les piſtolets qu'il portoit en voyage. Il en prend un, s'approche, & tire au milieu des trois aſſaillants, en menaçant de tirer de nouveau, ſi l'on n'abandonnoit le champ de bataille. Le coup n'avoit pas porté ; mais il effraya tellement les trois hommes, qu'ils s'enfuirent de toute la vîteſſe de leurs jambes. *François* vit alors chanceler le malheureux à qui on avoit voulu ôter la vie ; il le ſoutint dans ſes bras, & lui fit reſpirer un flacon qu'il avoit ſur lui. Le bleſſé recouvra un peu de force, & pria ſon Libérateur de le conduire à une Auberge qu'il lui déſigna : c'étoit préciſément celle où logeoit le Commis. En arrivant, les Valets ſe préſenterent avec

des flambeaux : *François* envisagea celui qu'il venoit de sauver, & qui avoit perdu connoissance ; il frémit en le reconnoissant. Cependant il aida à le porter sur son lit ; & lorsqu'il vit assez de monde pour le secourir, il se retira dans sa chambre, & partit, comme il l'avoit résolu, le lendemain à la pointe du jour. L'impression qu'il avoit éprouvée à la vue d'un homme qu'il devoit haïr, & à qui cependant il se félicitoit d'avoir rendu service, le plongea quelque temps dans des réflexions tristes.

De retour à *Lyon*, il rendit compte à Monsieur *Williamson* de son voyage, sans parler de sa derniere aventure.

Le Négociant continuoit à aller souvent chez Mesdames de *Valbois*, qui s'étoient logées avec Messieurs & Madame *Dangerville*. Les nouveaux mariés habitoient aussi la même maison au second. L'appartement en face étoit occupé par un Homme qui recevoit souvent compagnie, ce qui forçoit Madame *Saint-Ange* à ne se montrer que rarement à la fenêtre, d'autant plus qu'elle s'y voyoit toujours examinée.

avec attention. Un jour qu'elle étoit ſeule, on lui remit une Lettre apportée par un inconnu, qui n'attendit pas la réponſe : elle l'ouvre & fut très-ſurpriſe d'y trouver une déclaration d'amour très-cavaliere. On lui marquoit le plaiſir qu'on avoit à la voir à ſa fenêtre, & on l'engageoit à s'y mettre plus ſouvent. Le ſtyle hardi de cette Lettre prouvoit que celui qui l'avoit écrite, n'avoit pas une grande opinion de la vertu de Madame *Saint-Ange*. Elle ne voulut pas en faire part à ſon mari, dans la crainte qu'il ne voulut en découvrir l'Auteur; & elle redoubla ſeulement d'attention à tenir ſes croiſées fermées. On envoya une ſeconde Lettre qui fût brûlée ſans être lue. Madame *Saint-Ange* recommanda à ſa Femme-de-chambre de n'en plus recevoir de la même perſonne, ce qui fut ponctuellement exécuté. Un pareil mépris outra l'Amant anonyme; c'étoit un de ces êtres que les difficultés ne rebutent pas. Son Ami de chez qui il avoit vu *Roſalie*, lui dit qu'il n'étoit point étonné que ſes miſſives fuſſent ſi mal accueillies; il l'aſſura qu'elle avoit pour Amant un Négo-

ciant Anglois, établi depuis quelque temps à *Lyon*. Dans les Villes de Province la médiſance & la calomnie ſont l'ame des ſociétés. Un homme va-t-il ſouvent dans une maiſon où il ſe trouve une jolie Fille, ou une jolie Femme, certainement ce n'eſt qu'à titre d'Amant : voilà le langage ordinaire. L'âge de M. *Williamſon* n'arrêta pas la médiſance ; l'Ami qui avertiſſoit le ſoupirant de Madame *Saint-Ange*, ignoroit ſi le Banquier étoit vieux ; mais il ſçavoit qu'il y alloit exactement tous les ſoirs, qu'il y ſoupoit, & ne s'en retournoit qu'à onze heures. Le caractere bouillant & emporté de l'Amoureux, ne lui permit pas d'écouter ce récit avec tranquillité : il maudit ſon Rival, & jura ſa mort. Son Ami tenta vainement de le calmer ; il parloit à un forcené chez qui la voix de la raiſon ne pouvoit pas ſe faire entendre. *Je veux me baigner dans ſon ſang*, étoit ſa ſeule réponſe.

Sa vengeance ne fut différée que juſqu'au ſoir ; le jour lui parut d'une longueur affreuſe. A dix heures, il étoit déjà en ſentinelle près de la porte de Madame *Saint-Ange*. Par haſard ce jour

là, la partie de jeu qu'on avoit coutume de faire après le souper, dura long-temps, & ne finit qu'à minuit. L'impatience de celui qui attendoit, redoubla sa fureur ; enfin, la porte s'ouvre, il en sort un homme. —— Ce ne peut être que lui, s'écria ce furieux en suivant son Rival prétendu, je le sens à la haine qu'il m'inspire.

Au détour d'une rue, il l'aborde. —— As-tu une épée ? —— Que t'importe, répondit M. *Williamson* ? —— Cette raison même n'en feroit pas une pour refuser de me satisfaire, car j'ai eu soin d'en prendre deux ; tiens, en voilà une, dit-il en la jettant par terre, & à peine lui donne-t-il le temps de la ramasser, il fond sur lui avec impétuosité. *Williamson* se défend avec bravoure & sang-froid. Cependant il reçoit une légere blessure à la cuisse ; mais en même temps il perce son adversaire d'outre en outre, qui tombe rudement sur le pavé.

François inquiet de ne pas voir revenir le Négociant, alloit le chercher, & arriva dans le moment où *Williamson* poussoit la générosité jusqu'à voir s'il étoit possible de donner du secours,

à ſon ennemi, il prit le bras de ſon Commis, & envoya ſes gens pour apporter le malheureux chez lui, s'il reſpiroit encore. Le ſang qu'il avoit répandu en abondance, & la profondeur de ſa bleſſure, firent juger qu'il n'en reviendroit pas ; mais pour remplir les intentions de leurs Maîtres, les gens de M. *Williamſon* tranſporterent le bleſſé dans ſa maiſon. *François* avoit fait coucher le Négociant, dont la bleſſure étoit fort peu de choſe. Celle de ſon adverſaire fut jugée mortelle, & le Chirurgien, que le Commis avoit envoyé chercher, aſſura qu'il ne paſſeroit pas vingt-quatre heures. Cependant il mit un appareil à ſa bleſſure, & lui rendit la connoiſſance ; on en eut toute la nuit le plus grand ſoin. Le lendemain il demanda des nouvelles de ſon généreux Hôte, & le fit prier de paſſer dans ſa chambre. *Williamſon* ſe fit accompagner par *François*, & s'y rendit ſur le champ. Le moribond ſouleva la tête à l'arrivée du Négociant, & fit un cri étouffé par la douleur. *Williamſon* s'approche & reconnoît *Auguſtin*. —— Malheureux ! c'eſt toi qui voulois m'arracher la vie ! O, mon

Ami, dit-il à *François*, voilà la juste punition que le Ciel me reservoit. J'ai sacrifié mon propre sang pour échauffer dans mon sein ce serpent qui cherchoit à me donner la mort. Meurs, misérable, dans la honte & dans l'opprobre : apprends que tu n'es pas mon fils : tu es le fruit du libertinage & de la cupidité ; je t'ai aimé, parce que tu appartenois à une Maîtresse que j'adorois, & qui, pour prix de mon amour, m'a trompé indignement. Tu es bien le digne rejetton d'une telle Mere ! Tant que j'ai partagé tes vices, tu m'as été cher : depuis que j'ai rendu hommage à la vertu, & je dois ce changement aux exemples de cet estimable jeune homme, j'ai conçu pour toi une haine que ta derniere action justifie. Parle, malheureux ! Que t'avois-je fait pour en vouloir à mes jours ? Être venu ici dans le seul dessein de m'assassiner ! —— Cessez, cessez de m'accuser d'un crime aussi atroce, dit le blessé en recueillant quelques forces ; je suis un misérable, oui, un homme abominable ; mais je vous ai toujours aimé & respecté comme un Pere, j'ignorois que vous fussiez mon Adversaire. La jalou-

ſſe m'a rendu coupable ; mais, *Milord*, je ne l'ai pas été volontairement. Ma poſition actuelle, le peu de temps qui me reſte à vivre, vous eſt un ſûr garant de ma ſincérité. Non, jamais je n'ai eu l'intention, je le repete, de ſouiller ma main dans le ſang de mon Pere. J'ai pu, *Milord*, oublier les loix auxquelles tout homme honnête eſt ſoumis ; j'ai pu en troubler l'harmonie : mais être un Parricide réfléchi, encore une fois, jamais.

Je veux, *Milord*, développer à vos yeux tous les replis de mon cœur en vous inſtruiſant des horreurs de ma vie. Vous verrez combien j'ai à rougir de mes égarements ; mais au moins, le crime que vous m'imputez, ne ſera pas compté au nombre de mes forfaits, & j'emporterai avec moi la conſolation d'avoir détruit dans votre eſprit les idées ſiniſtres que vous êtes en droit d'avoir ſur mon attaque imprévue.

François voulut ſe retirer pour le laiſſer plus libre dans ſes aveux. —— Reſtez, Monſieur, reprit *Auguſtin* ; car c'étoit lui. Reſtez : ma honte doublera en peignant devant un Etranger l'affreux tableau de ma vie paſſée.

HISTOIRE

D'AUGUSTIN, cru Fils de Milord WILLIAMS.

L'EXTRÊME tendresse, *Milord*, que
» vous m'avez témoigné dès mes plus
» jeunes ans, m'a donné sur vous un
» ascendant qui a causé tous mes maux.
» Accoutumé à faire mes moindres vo-
» lontés, je n'ai jamais voulu souffrir
» qu'on me contrariât : mes desirs me
» paroissoient des loix qu'il falloit que
» tout le monde suivît. Celui qui osoit
» s'y opposer, étoit sûr d'avoir ma
» haine. Plein d'amour-propre, je
» croyois devoir mériter la préférence
» sur tout. Mon caractère naturellement
» vif, devint emporté & vindicatif. J'ai
» toujours aimé à faire du mal, & n'ai
» jamais sçu goûter le plaisir de faire
» du bien : telles étoient mes disposi-
» tions lorsque vous me permîtes de
» faire un voyage à *Londres*. Le temps
» que j'y restai fut sacrifié à tous les
» genres de débauches.

» J'y vis la belle *Eugénie Bedford* ;
» son image alluma dans mon cœur la
» plus violente passion. (1) . .

. . . .

. . . .

. . . .

» *Milord Bedford* vint me trouver
» chez l'Ami où je m'étois retiré ; il me
» provoqua ; nous nous battîmes, &
» j'eus la triste satisfaction de le mettre
» hors de combat. Je revins chez mon
» Ami : on apprit que la blessure du
» *Lord Bedford* étoit mortelle, & que
» notre duel n'étoit plus un mystere.
» Mon départ étoit indispensable : j'eus
» soin de me munir de mes effets les
» plus précieux, & je pris la route
» de France. Arrivé à *Paris*, je me
» liai avec deux Anglais expatriés pour
» la même raison que moi. Ils m'intro-
» duisirent dans différentes maisons de
» jeu où je perdis en peu de temps tout
» mon argent, & mille louis sur ma
» parole. L'Homme à qui je les de-

(1) Augustin raconte ici les détails qu'on a lus au commencement de la premiere Partie.

» vois, vint le lendemain chez moi pour
» se les faire payer. —— Il m'est im-
» possible, Monsieur, lui dis-je, de vous
» donner cette somme en ce moment ;
» je ne puis même vous fixer un terme
» certain. —— Ce procédé, me répon-
» dit-il, est assez leste. —— Il est tout
» ce que vous voudrez ; mais à l'im-
» possible, nul n'est tenu. —— Enfin,
» Monsieur, que prétendez-vous? ——
» » Je ne sçais : peut-être me brûler la
» cervelle. —— Bel expédient ! ——
» C'est le seul qui me reste. —— Vous
» avez perdu la tête, & voyez tout en
» Homme désespéré. Consolez-vous,
» calmez vos sens, croyez qu'il existe
» des moyens moins révoltants, pour
» vous tirer d'affaire, que celui dont vous
» venez de parler. —— Nommez-les :
» quels qu'ils soient, je promets de les
» mettre en usage. —— Vous êtes en
» cet instant trop ému pour écouter ma
» confidence ; je reviendrai demain ;
» soyez entierement tranquille sur ma
» dette : si mes propositions, vous con-
» viennent, il n'en sera jamais question.
» J'attendis le lendemain avec im-
» patience : mon sort étoit si affreux,
» qu'un changement quelconque ne

» pouvoit que m'être favorable; expa-
» trié, abandonné de mon Pere, fans
» fortune, fans crédit, à la veille de
» mourir de faim, telle étoit ma perf-
» pective.

» *D'Albert*, (c'étoit le nom de mon
» Créancier) revint comme il me l'a-
» voit promis- —— Eh bien! êtes vous
» aujourd'hui moins agité? Peut-on
» vous confier un fecret important?
» —— Ce fecret doit-il me rendre
» moins malheureux? Dans ce cas, vous
» pouvez compter fur ma fermeté.——
» Si vous fçavez profiter de mes avis,
» je vous promets de l'or tant que vous
» en pourrez defirer, & je m'offrirai
» pour exemple.

» Je fuis Fils d'un Payfan, confé-
» quemment né fans fortune, mais avec
» une imagination active & réfléchie.
» Après avoir été deux ans Valet d'un
» joueur heureux, je crus que la for-
» tune pourroit m'être auffi favorable
» qu'elle l'étoit à mon Maître, & je me
» mis en route pour *Paris* avec quelques
» louis. On m'avoit fait des tripots de
» cette Capitale le tableau le plus fé-
» duifant. Je calculois d'avance l'emploi
» que je devois faire de mon gain. Je

» trouvai bientôt à décompter. Ma premiere entrée chez * * *, me coûta jusqu'à mon dernier écu. J'étois à réfléchir sur le parti que j'avois à prendre. Sans connoissance dans une ville où je n'étois que depuis trois heures, je vous laisse à juger de mon embarras.

» Un Homme parfaitement vêtu, qui s'étoit tenu près de moi pendant tout le temps que j'avois joué, m'accosta, & me plaignant sur l'acharnement de ma mauvaise fortune, il me fit entendre qu'il y avoit des moyens de réparer la perte que j'avois faite, & par-delà. Il vit dans mes yeux mon impatience à être mieux instruit. —— Suivez-moi, me dit-il, nous causerons dehors plus à notre aise.

» Êtes-vous à *Paris* depuis longtemps? —— Je suis arrivé aujourd'hui de ma Province, & pour la premiere fois je coucherai ce soir à *Paris*. —— Tant mieux : avez-vous beaucoup d'or? —— Pas un sol ; j'ai perdu tout ce que je possédois. —— Ma bourse est à vous si vous voulez me seconder, & sur-tout être discret. —— Je vous le promets.

» Il me conduifit dans un Hôtel, me
» fit donner un appartement, où il s'en-
» ferma avec moi. , & m'initia dans
» tous les myfteres de fon ordre. Je fus
» produit par un tiers dans différentes
» maifons, comme un homme riche qui
» venoit faire à *Paris* le métier de dupe.
» Tous les jours je recevois de nou-
» veaux billets d'invitation pour fouper
» & jouer. Mon Affocié s'y trouvoit de
» fon côté; nous avions l'attention de ne
» point avoir l'air de nous connoître,
» le refte eft facile à deviner.

» Nos gains multipliés m'ont fait pren-
» dre un effor plus brillant; ici l'argent
» confond tous les états. Pas une fociété
» où je ne fois fêté & defiré, comme fi
» j'étois l'Homme le plus important. La
» jaloufie feule fait quelquefois reffouve-
» nir que je ne fuis qu'un malheureux
» Payfan; cent louis prêtés à propos à
» un grand Seigneur, ont bientôt rehauf-
» fé ma naiffance, & moi-même j'ai pei-
» ne à croire que j'aye été revêtu autre-
» fois du fareau de la mifere. Peut-être
» votre naiffance n'eft-elle pas plus rele-
» vée que la mienne; mais vous êtes
» Anglois; c'eft tout ce qu'il faut pour
» attirer la confiance. Voulez - vous

» jouir des mêmes avantages que moi? » vivre comme un Homme qui a cinquante mille livres de rente, quoique » n'ayant pas un écu de revenu? Je ſuis » prêt à vous communiquer mes ſecrets. (1) . . . .
. . . .
. . . .

» *D'Albert* avoit beaucoup d'argent. » Il me propoſa d'aller à *Spa*. La ſaiſon » des eaux étoit arrivée : le nombre des » Princes & des Etrangers qui devoient » s'y rendre, annonçoit une bonne ré- » colte.

» Nous nous logeâmes ſéparément: » nous nous fîmes préſenter dans une » maiſon où l'on jouoit en cachette. (La » banque public n'étoit pas ce qui con- » venoit à nos talents. Les jeux de com- » merce répondoient mieux à nos vues.) » Soutenus l'un par l'autre, avec l'ap- » parence de ne pas nous connoître, » nous gagnâmes en moins de quinze » jours trois mille louis. Contents de » cette fortune, nous laiſſâmes les Bu- » veurs d'eau pour aller ailleurs faire » fructifier nos fonds : le bonheur nous

(1) Lacune obligée.

» ſuivit à *Bruxelles*, & dans différentes
» villes de Province où nous avions
» l'air de voyager comme curieux, en
» obſervant toujours de mettre une diſ-
» tance de quelques jours dans nos ar-
» rivées.

» Notre vie errante dura pluſieurs
» années. Revenus à *Paris*, nous con-
» tinuâmes nos manœuvres avec aſſez
» de ſuccès ; mais à la fin nous fûmes
» ſoupçonnés; des ſoupçons à la con-
» viction il n'y a qu'un pas. Pour être
» ſûrs de nos coups, nous eſcamottions
» les jeux de cartes, & l'un de nous ſe
» hâtoit d'en ſubſtituer d'autres. Un
» perdant de mauvaiſe humeur s'aviſa
» de nous dire que nous étions des
» Fripons: toutes vérités ne ſont pas
» bonnes à entendre. *D'Albert* qui étoit
» à côté du faiſeur de mauvais compli-
» ment, lui donna aſſez leſtement un
» ſoufflet : celui-ci tira ſon épée; j'en fis
» autant, ainſi que trois ou quatre au-
» tres : on cria; la garde vint : les plus
» ſages prirent la fuite, & je fus du
» nombre; la crainte d'être nommé me
» décida à quitter *Paris* ſur le champ.

» Je vins à *Lyon* où je fis connoiſ-
» ſance avec un jeune Homme qui loge

en

» en face de la Maiſon de Madame *Saint-*
» *Ange.* J'en devins éperduement amou-
» reux: on m'aſſura que vous étiez mon
» Rival, & un Rival préféré. Je ne vous
» avois pas vu, & je ne devois point
» préſumer que vous habitiez cette
» Ville. Voilà, *Milord*, ma confeſſion.
» Je ſuis un miſérable qui méritoit une
» mort moins douce que celle que je
» reçois de vous, & je vous félicite de
» n'avoir pas donné le jour à un monſtre
» tel que moi. »

Un vomiſſement de ſang empêcha *Auguſtin* d'en dire davantage, & il expira peu d'inſtants après.

Telle fut la triſte fin d'un Homme qui ne connut d'autres loix que celles de ſes deſirs. Cet exemple effrayant ſeroit bien fait pour corriger ces êtres, qui toujours eſclaves de leurs paſſions ne font pas le plus léger effort pour les maîtriſer. On fuit pendant un temps ſon ſort; mais le Ciel eſt trop juſte pour favoriſer des coupables : tôt ou tard il les écraſe, & leur repentir eſt un ſupplice de plus que leur prépare la Divinité.

Le ſpectacle de la mort *d'Auguſtin*

affecta vivement M. *Williamson*, ainsi que *François*, par deux raisons différentes: le premier se reprochoit l'attachement qu'il avoit pris pour ce malheureux, attachement qui peut-être avoit contribué à le rendre méchant. Son Commis naturellement sensible & indulgent, en blâmant les fautes *d'Augustin*, aimoit à se persuader que, s'il eût vécu, il auroit pu se corriger & réparer par une conduite sage & honnête ses désordres passés. Il plaignoit sincerement l'infortuné Fils de *Milord Williams.*

M. *Williamson* avoit une maison fort près de la Ville : il y fut avec François pour ne pas être témoin des funérailles *d'Augustin.* Il se contenta d'ordonner qu'on lui rendît les derniers devoirs. Arrivé à sa campagne, le Négociant s'enferma dans sa chambre qu'il garda pendant huit jours, en refusant l'entrée, même à son Commis. On lui apportoit à manger; il y touchoit à peine, & paroissoit dans la plus profonde douleur.

Un jour il fit appeller François.—— Mon Ami, dit-il, je combats depuis huit jours pour vous confier l'Histoire de ma vie, mais mon cœur ne peut plus s'y refuser, il faut qu'il s'épanche dans

le vôtre. J'aurai bien souvent à rougir dans les aveux que je vais vous faire, cependant votre indulgence me rassure.

HISTOIRE

De Milord WILLIAMS.

» LE mariage de mon Pere avec ma » Mere fut comme presque toutes les » alliances que contractent les Grands, » c'est-à-dire, qu'il fut cimenté par les » convenances & nullement par l'incli- » nation. *Miss Cornowell* avoit une im- » mense fortune & fort peu de beauté; » mon grand-Pere préféra l'une à l'autre, » & sans consulter le bonheur de son » Fils, conclut un Hymen entiere- » ment contraire aux desirs de ce der- » nier. Une pareille union ne promet- » toit pas une grande félicité à *Milord* » *Williams*. La suite ne le détrompa pas » sur l'idée qu'il en avoit conçue. Ma » Mere étoit d'un caractere détestable : » je vins au monde la premiere année de » leur mariage : la haine que *Milord* » *Williams* avoit pour la Mere rejaillit

» fur l'Enfant : elle fut même fi forte,
» qu'il me fit éloigner fur le champ de
» la Maifon paternelle. Je fus envoyé
» en nourrice à vingt *milles* de *Londres*.
» Ma Mere qui avoit été très-mal, ne
» fçût le parti que mon Pere avoit pris
» que plufieurs jours après mon départ.
» On m'éleva comme le Fils d'un pau-
» vre Payfan. J'ignorois ma naiffance,
» & me jugeant tel qu'on vouloit me
» faire paroître, je vivois avec les En-
» fans des Voifins de *Jacfon* (nom de
» mon Pere adoptif ;) on me faifoit tra-
» vailler fans relâche : *Jacfon* avoit en-
» core une Fille plus jeune que moi de
» trois ans, & deux Garçons plus âgés :
» j'étois celui qu'on ménageoit le moins.
» S'il fe trouvoit des ouvrages péni-
» bles & dégoûtants à faire, le pauvre
» *Wills* (1) en étoit toujours chargé. J'a-
» vois atteint ma quinzieme année fans
» que la moindre plainte fortît jamais
» de ma bouche. Je n'aimois ni *Jacfon*,
» ni fa Femme ; mais je les craignois,
» & je leur obéiffois parce que je fça-
» vois, qu'en ne le faifant pas, je m'at-
» tirois des punitions rigoureufes. Mes

(1) Diminutif de Williams.

» deux Freres étoient durs & méchants;
» ils me maltraitoient ſouvent; quand
» je m'en plaignois, on me donnoit tort,
» & j'étois forcé à leur faire des excuſes.
» Quant à ma Sœur *Charlotte*, elle étoit
» douce, autant que jolie, & je me ſen-
» tois pour elle une inclination qui ne
» reſſembloit nullement à une amitié fra-
» ternelle: de ſon côté elle paroiſſoit
» m'aimer infiniment. Nous nous re-
» cherchions ſans ceſſe. Quand je ne la
» voyois pas, j'étois triſte, rêveur, &
» je travaillois à peine. Etoit-elle pré-
» ſente, la joie renaiſſoit dans mon cœur,
» & mon ouvrage étoit mieux & plus
» promptement fait. La belle *Charlotte*
» préféroit ma compagnie à celle de
» tous les autres Garçons du Village.
» —— Mon Frere, diſoit-elle, me ſuffit;
» je ne m'ennuis jamais avec lui. Je ré-
» pondois à d'auſſi doux propos par un
» baiſer: elle m'en rendoit deux, & ce
» charmant badinage ne finiſſoit qu'au
» regret de tous deux. Chaque jour
» voyoit augmenter notre inclination:
» elle étoit enfin devenue ſi forte, que
» *Jacſon* s'en apperçut, & nous mal-
» traita: *Charlotte* en me racontant qu'on
» l'avoit battue, m'aſſura que l'on ten-

» seroit vainement de l'empêcher de » m'aimer ; qu'elle sentoit que rien ne » pourroit s'opposer à l'attachement » qu'elle avoit pour moi. Je lui jurai » la même chose. Nous continuâmes » donc de nous chercher ; mais nous » prîmes nos précautions pour n'être » jamais surpris.

» J'étois un jour occupé à nétoyer » l'écurie, lorsque *Jacson* vint me cher- » cher. Je le suivois, sans deviner ce » qu'il me vouloit ; il me conduisit dans » une chambre où je trouvai un Mi- » nistre que je ne connoissois pas.—— » Voilà, lui dit *Jacson Wills* ; c'est le » jeune homme dont il est question. Je » vous préviens, Monsieur, que ce n'est » pas un trop bon sujet, ainsi c'est un » mauvais présent à faire à quelqu'un.

» Il sortit alors & me laissa seul avec » le Ministre. —— Si *Jacson* accuse la » vérité, me dit celui-ci, la commission » dont je suis chargé devient différente » à mes yeux, je la croyois bien agréa- » ble. —— Mon Pere ne m'aime point, » & pourtant je fais ce que je puis pour » lui plaire. Sa haine est un malheur » pour moi ; mais, croyez, Monsieur, » qu'elle est injuste. —— Je veux bien

» me le perſuader : en tout cas, votre » figure ſeroit bien trompeuſe, ſi vous » aviez un mauvais cœur; je vais donc » vous expliquer la raiſon qui m'amene.

» Cet honnête homme m'inſtruiſit de » ma naiſſance, & de la haine de mon » Pere. J'avois été apporté chez *Jacſon* » par un Valet de confiance de *Milord* » *Williams* : ce Garçon, ſelon les ordres » de ſon Maître, avoit exigé que *Jacſon* » m'adopteroit pour ſon Fils. Pour l'y » déterminer, on lui avoit donné une » ſomme conſidérable, avec promeſſe » qu'on lui feroit remettre tous les ans » cent *guinées*, & que cette penſion lui » ſeroit continuée toute ſa vie, même » dans le cas où je viendrois à mourir; » mais, avec la clauſe, que ſi je décou- » vrois un jour que je n'étois point ſon » Fils, on retireroit la penſion. *Milord* » *Williams* avoit fait croire, ſix mois » après, à ſa Femme & à tout le monde, » que j'étois mort. —— Au reſte, m'a- » jouta le Miniſtre, *Jacſon* ignore qui » vous êtes: le Garçon qui vous a ap- » porté eſt reſté dans ma chaiſe, & il » attend mes ordres pour paroître.

» Comme il vit que j'allois parler. » —— Permettez, me dit-il, que je

» continue : *Milord* votre Pere a eu
» plusieurs Enfants : ils sont tous morts,
» ainsi que *Milady*. *Milord Williams* est
» tombé malade il y a quelques jours :
» comme il m'honore de son amitié,
» l'état critique où il s'est trouvé l'a dé-
» cidé à me confier ce que je viens de
» vous dire, incertain cependant sur
» ce qu'il devoit faire. Je fus assez heu-
» reux pour le persuader que sa con-
» duite étoit répréhensible, & qu'il de-
» voit absolument réparer le mal qu'il
» avoit fait, & comme je le vis encore
» hésiter, je me proposai pour venir
» vous chercher. Il me remercia & ac-
» cepta mon offre : je suis parti, heu-
» reux de pouvoir faire le bonheur en
» même temps du Pere & du Fils.

» Je sautai au cou du bon Ministre.
» Ma joie étoit si forte qu'il m'étoit
» impossible de la modérer. Mon pre-
» mier soin fut de courir à *Charlotte*.
» —— Chere Amie, m'écriai-je, en
» la pressant sur mon sein, vous serez
» ma Femme. —— Que dites-vous,
» mon Frere ? —— Vous n'êtes pas ma
» Sœur, mon Pere est un *Lord* : je
» pars ; mais, avant quinze jours, ma
» *Charlotte* aura de mes nouvelles. ——

» Vous partez ! ô Dieu ! je suis per-
» due. —— Chere Amante, ayez con-
» fiance dans mes promesses, je vous
» aimerai toujours. —— Vous m'ou-
» blierez? —— Jamais. —— Assurez-le
» moi bien ; dites que je vous rever-
» rai. —— J'en fais le serment, rece-
» vez-en pour gage ce baiser.

» Je la quittai pour rejoindre le Mi-
» nistre.

» Pendant mon absence, on avoit
» instruit *Jacson*, qui vint me faire des
» excuses sur la maniere dont il m'a-
» voit toujours traité. —— Vous m'a-
» vez servi de Pere, lui dis-je ; ce ser-
» vice efface tout le reste.

» Nous montâmes en carrosse, le
» Ministre & moi, & nous nous ren-
» dîmes en peu de temps à *Londres*.

» *Milord Williams* étoit toujours
» très-mal : il me reçut avec bonté,
» & me reconnut pour son Fils en pré-
» sence de toutes les personnes qui l'en-
» vironnoient ; bientôt ce secret fut
» divulgué ; on me traita avec les égards
» dus à l'héritier d'un grand nom, &
» d'une immense fortune.

» Mon Pere recouvra sa santé, il ne
» paroissoit pas dans sa conduite avec

» moi, qu'il se répentît de m'avoir rappellé ; mais je ne remarquois dans » aucune de ses actions, cette tendresse » paternelle dont je m'étois fait une si » douce idée. Mon éducation ne se » trouvant pas conforme à ma nouvelle » condition, on me donna des maîtres » dans tous les genres. Le bon Monsieur *Godow*, c'étoit le Ministre, s'attacha particulierement à moi ; il ne » se contenta pas de m'instruire des » choses qui étoient de son ressort, il » veilla avec le plus grand soin à ce » que je profitasse des leçons de mes » autres maîtres ; il fit enfin tout ce » qui étoit en son pouvoir pour réparer les fautes d'une éducation tardive.

» Je n'avois oublié ni ma *Charlotte*, » ni la promesse que je lui avois faite, » mais j'étois tellement obsédé, qu'il » me fut impossible de lui écrire, encore moins de l'aller voir. Etranger » dans la maison de mon Pere, je n'osois me confier à personne ; j'étois » dans cette perplexité lorsque le hasard m'offrit une occasion favorable » pour me satisfaire.

» Dans le nombre des gens qu'on

» m'avoit donnés pour me ſervir, il
» s'en trouva un qui paroiſſoit m'être
» plus attaché que les autres ; mon air
» triſte le frappa, il me le dit un jour que
» nous étions ſeuls.——S'il m'étoit per-
» mis de parler librement à *Milord*, je
» lui dirois que ſon chagrin eſt ſi ex-
» traordinaire, dans la circonſtance pré-
» ſente, que je ne puis m'empêcher de
» croire qu'il reſſent ſûrement des peines
» qui intéreſſent ſon cœur. Ce ſont les
» plus ſenſibles, & ſi *Milord* me croyoit
» digne de ſa confiance, je pourrois
» peut-être le ſervir ; en tout cas, je
» ne négligerois rien pour lui prouver
» mon ſincere attachement. Le dévoue-
» ment de *Simpſon* me parut vrai ; je
» lui ouvris mon ame & l'engageai à
» m'obliger, lui promettant une forte
» récompenſe. —— Vous ne me con-
» noiſſez pas, *Milord*, jamais l'intérêt
» ne m'a guidé, je refuſe d'avance tous
» vos dons : je me ſuis ſenti pour vous
» de l'inclination ; j'ai cru voir que
» vous n'étiez point heureux, malgré
» votre changement d'état, & ſur le
» champ je me ſuis propoſé de cher-
» cher les occaſions de vous être utile.
» Dites-moi ce que je dois faire, je

E 6

» remplirai vos ordres avec zele & ac-
» tivité ; mais je vous conjure de ne
» jamais me parler de votre reconnoif-
» fance, ce feroit le moyen d'arrêter
» ma bonne volonté.

» Un tel défintéreffement me fur-
» prit ; car au Village comme à la
» Ville on ne doit rien attendre qu'a-
» vec de l'argent : c'eft ce feul moteur
» qui conduit & gouverne toutes les
» ames. Sans ce métal on eft fans mé-
» rite, fans efprit. O foif de l'or ! c'eft
» toi qui pervertis le genre humain ;
» fi l'on te prifoit moins, on verroit les
» individus tels qu'ils font. L'honnête
» homme malgré fa fimplicité feroit
» eftimé & révéré, & le fripon dé-
» pouillé de fa riche enveloppe, fe mon-
» treroit avec fes vices.

» Cette morale, mon cher *François*,
» n'eft pas une leçon pour toi, ton
» cœur généreux n'en a pas befoin. Je
» reviens à mon Hiftoire.

» *Simpfon* fe chargea de porter une
» Lettre à *Charlotte*, il prétexta un
» voyage chez un de fes Freres, & re-
» vint peu de jours après. Je jugeai à
» l'air gai dont il m'aborda, qu'il avoit
» de bonnes nouvelles à m'apprendre.

» Je ne me trompois pas : il avoit vu
» *Charlotte* qui se désoloit de mon ou-
» bli. Ma Lettre avoit paru lui rendre
» la vie ; elle lui avoit remis une ré-
» ponse qu'il me donna. Elle contenoit
» les assurances d'une tendresse éter-
» nelle ; elle me remercioit de mon
» souvenir, & m'engageoit à lui don-
» ner souvent de mes nouvelles. Je
» baisai mille fois ce précieux écrit.
» Monsieur *Godow* s'apperçut de mon
» changement d'humeur. Il m'en fit
» compliment sans en deviner la cause.
» J'étois singulierement appliqué à mes
» devoirs : le bon Ministre étoit con-
» tent de moi, & félicitoit mon Pere
» sur mes heureuses dispositions.

» Enfin, trois années s'étoient écou-
» lées depuis mon entrée dans la mai-
» son paternelle, & ce terme avoit suffi
» pour consommer mon éducation ;
» mon amour pour *Charlotte* n'étoit pas
» diminuée ; l'absence au contraire sem-
» bloit l'avoir augmenté. Pendant ce
» long espace j'avois souvent reçu, par
» le moyen du fidele *Simpson*, des
» Lettres de ma chere Maîtresse ; à
» qui j'écrivois plus souvent encore.
» Mon Pere, en reconnoissance des

» ſoins de M. *Godow*, lui avoit fait
» avoir une Cure à dix milles de *Lon-*
» *dres*.

» Après le départ de ce bon Miniſ-
» tre, il me ſignifia que j'euſſe à faire
» ma cour à la Fille du *Lord Graff*,
» riche héritiere qu'il me deſtinoit pour
» Femme. Je reçus cet ordre avec une
» émotion viſible ; Milord *Williams* eut
» l'air de ne pas s'en appercevoir, &
» me tourna le dos. J'avois été plu-
» ſieurs fois chez *Milord Graff*, ſa Fille,
» dont les dehors étoient rebutants,
» ne m'inſpiroit alors aucun ſentiment.
» Dès que je fus inſtruit des diſpoſitions
» de mon Pere, je conçus pour elle une
» haine invincible.

» *Miſſ Graff* très-diſgraciée de la
» Nature, quant à l'extérieur, poſſé-
» doit toutes les qualités du cœur.
» Douce, compatiſſante, généreuſe,
» attentive, telle étoit la Femme que
» j'ai rendu éternellement malheureuſe.
» Autant je me ſentois éloigné de *Miſſ*
» *Graff*, autant elle me témoigna d'en-
» vie de me plaire. Son caractere tou-
» jours égal, ſon indulgence pour mes
» défauts, me forçoient à l'eſtimer ;
» mais je n'enviſageois mon union avec

» elle qu'avec une eſpece d'horreur ,, » d'ailleurs, mon amour pour *Charlotte* » doubloit à mes yeux les déſagréments » de ſa Rivale. Mon Pere remarqua ma » froideur vis-à-vis de *Miſſ Graff*, & » me le dit d'un ton dur & impérieux, » je me rejettois ſur le peu de charmes » de la perſonne qu'il me deſtinoit.—— » Cette excuſe, repliqua-t-il avec hau- » teur, ſeroit déplacée même dans la » bouche d'un homme élevé dans le » monde, jugez comme je dois la trou- » ver dans la vôtre. Vous n'ignorez » pas ce que j'ai fait pour vous ; ſon- » gez à mériter par une obéiſſance aveu- » gle pour mes volontés, la continuité » de mes bontés.

» Je n'oſois répondre ; mais je me » promis bien de ne ſuivre que les » miennes.

» J'obtins de *Milord* la permiſſion » d'aller paſſer quelques jours dans la » terre d'un de mes Amis. Ce n'étoit » qu'un prétexte ; je mis mon Ami dans » ma confidence : il s'abſenta de *Lon-* » *dres*, & je fus avec *Simpſon* trouver » ma *Charlotte*. Je m'arrêtai à une Au- » berge ſituée à l'extrémité du Village » où elle demeuroit, & je la fis pré-

» venir par un Garçon de la Maison
» de venir m'y trouver. Elle s'y ren-
» dit à l'entrée de la nuit: elle ne s'at-
» tendoit pas à me voir ; ma présence
» produisit sur elle un effet magique,
» & profitant de ce premier instant de
» délire, je la décidai à partir sur le
» champ avec moi ; il ne me fut pas
» difficile de la persuader. Quand l'A-
» mour parle bien haut, la voix foible
» de la raison a de la peine à se faire
» entendre. Je revins donc à la Ville
» avec ma Maîtresse. *Simpson* m'aida à
» la loger convenablement. Je restai
» trois jours avec elle, & ne la quittai
» qu'avec promesse de la revoir tous
» les jours. Je fus retrouver mon Ami
» à *Greenwick*, où nous nous étions
» donné rendez-vous, & nous rentrâ-
» mes ensemble à *Londres*.

» Mon Pere, à mon arrivée, me si-
» gnifia de nouveau que sa volonté
» étoit de voir terminer sous un mois
» mon mariage avec *Miss Graff* ; je
» n'eus pas la force de répondre un
» mot. Je crus, d'ailleurs, que je réus-
» sirois mieux vis-à-vis de *Milord Graff*.
» Je fus donc le trouver, & sans lui
» parler de mon antipathie pour sa

» Fille, je lui fis entendre que je ne » me sentois aucun goût pour l'état du » Mariage. —— Cela ne doit pas vous » inquietter, me dit-il, je pensois com- » me vous, & pourtant j'ai été fort » heureux. Le plaisir de remplir les » desirs de votre Pere, doit passer sur » une répugnance d'Enfant.

» Je vis bien que je ne devois pas » compter sur la délicatesse d'un pareil » homme, & je me retirai fort peu sa- » tisfait. La vue de *Charlotte* attisoit la » haine que j'avois pour ma prétendue ; » mais je me gardois bien de l'instruire » des desseins de mon Pere, qui devint » furieux en apprenant la démarche que » j'avois faite vis-à-vis de *Milord Graff*. » Il me menaça de me déshériter & de » me renvoyer chez *Jacson* avec sa ma- » lédiction. Une pareille maniere de » s'expliquer, étoit bien faite pour » m'engager à réfléchir mûrement sur » ma conduite. Je consultai *Simpson* ; » notre résultat fût que j'épouserois » *Miss Graff*, sans cesser d'aimer *Char-* » *lotte*. Ce parti une fois pris, j'en de- » sirai l'exécution, pour pouvoir pro- » diguer à ma Maîtresse la fortune de » ma Femme. Mon Pere content de

» mon obéiſſance me combla d'amitiés,
» & mon Mariage fut bientôt conclu.

» Ma Femme m'étoit tendrement at-
» tachée : elle ne tarda pas à s'apper-
» cevoir de ma froideur, qui dégénera
» bientôt en humeur & en bruſquerie.

» Voici ce qui acheva de gâter mon
» caractere.

» *Charlotte* au Village étoit douce,
» complaiſante : à peine eut-elle reſpiré
» l'air empoiſonné de la Ville, qu'elle
» devint capricieuſe & mauſſade ; ſes
» inégalités de caractere augmenterent
» conſidérablement lorſqu'elle apprit
» mon Mariage, que je ne pus lui ca-
» cher long-temps. Elle me reprocha
» de l'avoir ſéduite, en lui promettant
» de l'épouſer ; j'étois à ſes yeux un
» monſtre, un ſcélérat digne de ſa haine ;
» enſuite elle ſe radouciſſoit : ſon amour
» pour moi feroit, diſoit-elle, le mal-
» heur de ſa vie. Je l'adorois, & ne
» voyois dans toutes ſes plaintes, que
» les regrets d'une fille vertueuſe qui
» s'eſt donnée à ſon Amant, avec la
» certitude d'être un jour ſa Femme.
» Quand j'en recevois la plus légere
» careſſe, j'aurois volontiers ſacrifié
» toute ma fortune, pour n'être qu'à

» elle. Pour ſa dédommager en quelque façon, de la perte de ma main, je volois au-devant de ſes moindres deſirs. Rien ne me paroiſſoit trop beau pour ma *Charlotte* : c'étoit tous les jours de nouveaux cadeaux ; les bijoux les plus précieux, les étoffes les plus riches, étoient choiſies pour lui en faire hommage. Elle devint groſſe ; l'aveu qu'elle m'en fit redoubla ma tendreſſe, & je n'épargnai rien pour lui en donner des preuves. Ma Femme ſe trouva à la même époque dans un état ſemblable ; je l'appris avec un véritable chagrin : mon Pere & *Milord Graff* en furent comblés de joie ; pour *Milady Williams*, elle en perdit preſque la tête de plaiſir. Voyez combien j'étois injuſte : je lui ſçus le plus mauvais gré de cette exploſion de joie ; elle vit mon mécontentement, & ſa bonté lui fit une loi de ſe conformer à mon caractere. Depuis ce jour je la vis toujours triſte.

» Ma Maîtreſſe qui s'ennuyoit de tout, voulut aller à la campagne. Eſclave ſoumis de ſes volontés, je lui achetai une jolie maiſon à *Grenwich* : *Simpſon* qui venoit d'épouſer une Fille de ce

» Village, me pria de placer sa Femme
» chez *Charlotte* en qualité de Jardi-
» niere, & de permettre qu'il s'attachât
» à ma Maîtresse, afin qu'il ne fût pas
» dans le cas de quitter sa Femme; j'y
consentis sans peine.

» L'éloignement de ma Maîtresse ne
» m'empéchoit pas de la voir tous les
» jours, je voulois bien négliger *Milady*
» *Williams*; mais je ne pouvois me
» passer de la vue de *Charlotte*.

» Quelque temps avant sa couche
» *Charlotte* me parut triste : mon amour
» s'en allarma; je la crus malade, & je
» lui proposai de faire venir un Mé-
» decin. —— Cela est inutile, mon cher
» *Wils*, elle continuoit à me nommer
» ainsi, c'est de vous seul que dépend
» ma guérison. —— De moi ! oh ! dites
» chere amie, ordonnez. —— Je n'ose,
» je crains un refus. —— Ma *Charlotte*
» cesse donc de rendre justice à son
» Amant? vos volontés ne sont-elles
» pas des loix pour moi? —— Ce que
» je voudrois obtenir est d'une grande
» importance: je le répete, je crains. ——
» Par pitié, *Charlotte*, expliquez vous :
» je jure de vous satisfaire, n'importe
» à quel prix. —— Ce serment me suffit;

» je parle avec confiance. Mon Ami, » je vais bientôt donner le jour à un » Enfant dont vous êtes le Pere. —— » Ma joie en est extrême il sera ma fé- » licité, s'il ressemble à sa Mere. —— » Et ce malheureux vivra dans la honte » & dans l'opprobre! Il ne pourra penser » à son existence sans rougir! —— Hélas! » que ne puis-je lui faire un sort glo- » rieux. —— Vous le pouvez. Votre » Femme accouchera en même temps » que moi, ou à peu près. Qui em- » pêche que mon Enfant prenne la place » du sien ? Si elle accouche avant moi, » on lui cachera le sexe de son Enfant, » on l'enverra en nourrice, & le mien » lui sera substitué par les soins de la » Femme de *Simpson* que vous placerez » auprès de *Miladi*. —— Vous avez » raison, mon amie, ce moyen est ex- » cellent : je l'approuve, que dis-je? Il » remplit mes vœux. Je pourrai caress- » ser cet enfant à chaque instant du jour, » il sera ma consolation, quand je ne » serai pas avec sa Mere.

» Pour exécuter sûrement ce projet, » j'engageai ma femme à prendre à son » service *Mistriss Simpson* dont je lui fis » un éloge mérité : car excepté sa

» condeſcendance aux volontés de ſon
» Mari, qui lui-même n'en connoiſſoit
» d'autres que les miennes, c'étoit une
» femme très-eſtimable. *Milady* qui ne
» ſçavoit que m'obéir, l'accepta ſans
» balancer, & renvoya une de ſes
» femmes, dont *Miſtriſſ Simpſon* prit la
» place.

» Le haſard ſeconda nos deſirs: *Char-*
» *lotte* accoucha la premiere & donna
» le jour au miſérable que nous avons
» vu expirer; on avoit eu ſoin de ſe
» munir d'une nourrice qui allaita le
» nouveau né. Huit jours après *Milady*
» accoucha auſſi d'un Garçon. J'envoyai
» chercher ſur le champ par *Simpſon* le
» Fils de *Charlotte*, & ſa nourrice. Cet-
» te derniere ſçavoit bien qu'on chan-
» geroit ſon Enfant, mais elle ignoroit
» le nom de celui qu'on lui donneroit
» à la place. *Simpſon* convint avec ſa
» Femme de ſe trouver à minuit à la
» porte de l'hôtel, & qu'en lui remet-
» tant le Fils de *Charlotte*, elle lui don-
» neroit celui de *Milady*. Tout s'exé-
» cuta parfaitement, la nourrice fut
» laiſſée dans une auberge, & deux
» heures après on lui rapporta un nour-
» riſſon. Elle retourna la même nuit à

» son Village, peu éloigné de *Greenwich*.

». Ma Femme avoit voulu nourrir » son Fils qui fut nommé *Augustin*. Elle » ne s'apperçut pas de l'échange & aima » le Fils de *Charlotte* comme le sien, » sans que la nature l'avertît de sa méprise ; il ne me resta aucun doute de » la supposition, lorsque le lendemain » en caressant mon Fils, j'apperçus à » son menton un petit signe que *Charlotte* m'avoit fait remarquer.

» Quand je revis ma Maîtresse elle » me témoigna la plus vive reconnoissance. Je demandai des nouvelles de » mon second Fils, je voulus même » l'aller voir, & par une suite de mes » injustices, je me sentis pour lui le » même éloignement que j'avois pour » sa Mere, & je le laissai plusieurs années chez sa nourrice, sans m'en occuper que pour payer sa pension.

» Pendant l'intervalle de quatre ans, » je perdis mon Pere & mon beau-Pere, & je vis ma Famille s'augmenter » de deux Enfants, un Garçon & une » Fille. Ceux-ci ne m'inspirerent pas la » même antipathie que l'autre : mais » celui qu'ils regardoient comme leur

» aîné avoit la préférence. Je le chérissois en proportion de l'amour ardent que je conservois pour *Charlotte.* » *Mistress Simpson* devint grosse, & pria » *Milady* de lui permettre de se retirer » à *Greenwich*, où elle reprit chez ma » Maîtresse sa place de Jardiniere. Cette » bonne Femme me parloit souvent de » mon Fils qui étoit nourri dans les environs. Elle m'en faisoit l'éloge pour » exciter ma tendresse, mais elle ne » pouvoit parvenir à intéresser mon » cœur pour lui.

» *Charlotte* voulut quitter la campagne. Toujours empressé à lui plaire, » je lui achetai une maison à *Londres.* » *Simpson* & sa Femme resterent pour » garder celle de *Greenwich.*

» Cependant *Augustin* grandissoit. » Dès l'âge le plus tendre son caractere » annonça ce qu'il est devenu par la » suite. Mon aveugle tendresse m'empêchoit de remarquer ses défauts : ma » Femme plus clair-voyante, essaya » vainement de le corriger : il ne l'écoutoit pas, se moquoit de ses leçons, » & venoit se plaindre à moi des mauvais traitements de *Milady*, que je » réprimandois très-sérieusement. Je » l'accusois

» l'accuſois de manquer de tendreſſe : » mes reproches lui étoient très-ſenſibles ; elle dévoroit ſes larmes, ou ne » les répandoit qu'en ſecret ; enfin elle » ſuccomba ſous le poids de ſes peines. » La maſſe entiere de ſon ſang aigri par » le chagrin lui occaſionna une maladie » affreuſe dont elle mourut, mais avec » cette réſignation qui fait le partage » de ceux qui ont mené une vie ſans » reproche. Je fus peu ſenſible à cette » perte je me félicitai au contraire d'être » devenu libre. Je me propoſois d'épouſer *Charlotte*, & je l'aurois fait, ſi » je n'euſſe enfin découvert ſon infâme » conduite. Je reviendrai à elle dans un » inſtant.

» *Simpſon* vint un jour me trouver » pour me demander une grace au nom » de ſa femme.

» *Miſtreſſ Simpſon* qui avoit été à » portée de voir ſouvent mon Fils, s'étoit ſingulierement attachée à lui, & » elle me prioit inſtamment de lui permettre de le prendre avec elle & de » l'adopter pour ſon Enfant, me promettant avec ferment de ne jamais » l'inſtruire de ſa naiſſance. Je ne vis » nul inconvénient à acquieſcer à la de-

» mande de cette femme, & *Simpson*
» s'en retourna fort content.

» Je n'attendois que la fin de mon
» deuil pour offrir ma main & ma for-
» tune à *Charlotte* que j'aimois de plus
» en plus. L'ami qui m'avoit servi dans
» le commencement de mes amours me
» prit un jour en particulier pour me
» demander s'il étoit effectivement vrai
» que je fusse à la veille de m'oublier
» au point d'épouser ma Maîtresse. Il
» m'avoit toujours paru fort attaché à
» *Charlotte*; je lui témoignai l'étonne-
» ment que me causoit sa question. ——
» Tant que j'ai cru qu'il ne s'agissoit
» que d'une amourette, je n'ai pas dû
» vous éclairer sur les perfidies de votre
» Maîtresse; mais je suis trop votre ami
» pour souffrir que vous vous couvriez
» de honte par un mariage aussi abomi-
» nable. —— Achevez-lui dis-je, de me
» percer le cœur; instruisez-moi mieux,
» où craignez que je ne vous regarde
» comme un calomniateur. —— Rien de
» plus facile que la conviction de ce
» que vous désirez sçavoir. Vous
» croyez *Charlotte* sage; c'est une fourbe
» qui vous en impose: depuis trois ans
» je partage avec dix autres, des fa-

» veurs dont vous croyez être l'unique
» possesseur. Vous me sçaurez peut-être
» mauvais gré de vous avoir caché si
» long-temps son infâme conduite. Pour-
» quoi aurois-je troublé votre repos?
» Vous étiez heureux par votre igno-
» rance; il eût été trop inhumain de
» vous ravir l'illusion qui contribuoit à
» votre félicité. Peut-être aussi me blâ-
» merez-vous d'avoir été sur vos brisées.
» L'occasion est mon excuse : je vais
» vous apprendre comment j'ai cédé
» aux charmes de l'infidelle; vous ju-
» gerez ensuite si je suis coupable.

» *Charlotte* m'avoit parue jolie, &
» je l'aurois aimée, si je n'avois pas res-
» pecté en elle la Maîtresse de mon Ami.
» Je la voyois souvent, & quoiqu'elle
» me fit nombre d'agaceries, je me con-
» tentois d'y répondre comme à de sim-
» ples plaisanteries. J'arrivois un soir à
» *Greenwich* dans un moment où elle
» n'attendoit, ni ne désiroit des visites:
» je la surpris dans les bras d'un jeune
» homme charmant quant à la figure.
» Mon apparition jetta l'épouvante au
» milieu de ce couple joyeux: le jeune
» homme sortit, & *Charlotte* se précipita
» à mes pieds. —— Vous n'y pensez

» pas, lui dis-je en la relevant, ce n'eſt
» pas moi que vous avez offenſé.——
» Ce n'eſt point non plus un pardon que
» je vous demande, mais un ſecret in-
» violable ſur ce que vous venez de
» voir; je ſens que je ſuis coupable,
» cependant ſi vous voulez être juſte,
» vous conviendrez qu'il ne dépend pas
» de nous d'aimer les Gens qui en ſont
» les plus dignes. J'avoue que *Milord*
» *Williams* eſt aimable, qu'il a tout fait
» pour moi, toutefois je ne puis lui ac-
» corder que de la reconnoiſſance: mon
» cœur a beſoin d'être occupé. Si vous
» aviez voulu m'entendre, je n'aurois
» pas cherché ailleurs des plaiſirs que
» j'aurois voulu ne devoir qu'à vous;
» votre indifférence m'a piquée; le jeune
» homme avec qui vous m'avez trouvée
» étoit amoureux de moi; j'étois peu
» diſpoſée à l'écouter; votre mépris a
» cauſé mon dépit & avancé ſon bon-
» heur. Une belle Femme ſuppliante a
» bien des charmes aux yeux d'un
» Homme qui idolâtre ce ſexe enchan-
» teur. *Charlotte* étoit jolie, elle venoit
» de me dire qu'elle m'aimoit, quel Etre
» à ma place n'eût pas ſuccombé? Je
» la pris dans mes bras, & lui promis

» tout ce qu'elle voulut. Ma complai-» ſance méritoit de la reconnoiſſance, » & elle ne fut point ingrate. Depuis ce » jour nous vivons de la meilleure in-» telligence poſſible. Je lui paſſe ſes fan-» taiſies. Mon amour n'étoit point aſſez » fort pour être jaloux. D'ailleurs, ne » ſçais-je pas qu'il faut ſouffrir ce qu'on » ne peut empêcher? Jamais vous n'au-» riez été inſtruit par moi des perfidies » de votre Maîtreſſe; mais vous voulez » l'épouſer, je dois parler dans cette » occaſion, ce ſeroit un crime de me » taire.

» Je remerciai mon ami & le quittai » pour me livrer à toute la rage que » m'inſpiroient les horreurs que je ve-» nois d'apprendre. Mon déſeſpoir me » ſuggéra des projets de vengeance que » je brûlois d'exécuter. Je fus trouver » ma traîtreſſe & lui diſſimulai ma fu-» reur. Elle me combla de careſſes. » Dieux! Qu'elles me parurent amères! » Je m'étois muni d'un poignard que je » voulois enfoncer dans ſon traître cœur, » mais me défiant de mon bras, je pré-» ferai le poiſon. Je la quittai en la pré-» venant que je viendrois ſouper; je » n'eus garde d'y manquer. Au milieu

» du repas, je glissai dans son verre, » sans qu'elle s'en apperçut, la poudre » que j'avois apportée. Je ne voulus pas » sortir pour jouir du spectacle de sa » mort: bientôt je la vis tomber dans » des convulsions affreuses: enfin, elle » expira avec des tourments inouis. Je » poussai la barbarie jusqu'à vouloir » qu'elle sçût que j'étois l'auteur de » sa mort, & qu'elle étoit le fruit de ma » vengeance; sa derniere parole fut pour » me maudire.

» Je quittai ce théâtre d'horreur sans » le plus léger repentir. Le lendemain » je partis avec toute ma Famille pour » une de mes terres dans le Comté de » *Surrey*. *Augustin*, par une bizarrerie » unique, me devint encore plus cher. » Mon caractere changea entierement. » Je devins dur, féroce, méchant. *Au-* » *gustin* suivoit les traces de son indigne » Mere: il étoit faux & dissimulé: mais » je l'aimois & ne lui trouvois que des » qualités.

» J'étois depuis dix ans à *Wall-Trée*, » lorsque *Simpson* y vint pour me dire » que malgré mon indifférence pour » mon Fils, il n'avoit pas voulu en » disposer sans ma permission: qu'il trou-

» voit une occaſion de le placer avan-
» tageuſement auprès d'un jeune Sei-
» gneur qui l'avoit pris en amitié, &
» qui déſiroit l'avoir pour l'accompa-
» gner dans le cours des voyages qu'il
» alloit faire ſous la conduite d'un Gou-
» verneur. S'il ne me reſtoit pas une
» Fille, ajouta-t-il, qui me conſolera
» d'être ſéparé de cet enfant, que j'aime
» comme s'il étoit à moi, & ſi je ne pré-
» ferois pas ſon bonheur à ma ſatisfac-
» tion perſonnelle, je ne ferois pas venu
» vous importuner, *Milord*, & vous con-
» ſulter ſur ce que je dois faire dans
» cette occaſion. —— Vous êtes le
» maître de diſpoſer de cet enfant, tout
» ce que j'exige de vous eſt de n'en
» plus entendre parler. —— En ce cas,
» je profiterai donc pour lui des offres
» obligeantes de *Sir Arthur*. —— *Sir Arthur* ! s'écria *François* en interrompant, M. *Williamſon*, permettez, Monſieur, que je vous faſſe une queſtion; comment nommoit-on cet infortuné? —— *Tom.* —— Mon Pere ! Je ſuis ce malheureux objet de votre haine. —— Se pourroit-il ! Grand Dieu ! ô mon Fils ! Je ſuis indigne d'une pareille félicité.

Le jeune homme tombe à ſes genoux.

—— Mon Pere ! Quel moment délicieux ! voilà donc la raiſon de cette tendreſſe reſpectueuſe que j'ai toujours reſſenti pour vous. —— Tu m'aimois ! moi qui ai été pour toi le plus injuſte des hommes. Vertueux Enfant ! tu méritois un autre Pere. —— Le ciel comble mes vœux ; comment pouvoir jamais reconnoître un bienfait auſſi grand ? Mon Pere, qu'il eſt doux pour moi de vous nommer ainſi ! mais croyez que vous n'aurez point à rougir d'un Fils qui mettra ſa ſuprême félicité à vous obéir & à vous reſpecter. Mon amour vous dédommagera des peines que vous avez ſouffertes. —— Oui, je ſens que je puis être encore heureux. Sois toujours mon ami, mon guide, tu ne reconnoîtras ton Pere qu'à l'attachement qu'il aura pour toi.

Comblés tous deux de cet événement imprévu, ils ſe livrerent mutuellement à leur commune félicité. Il auroit été impoſſible de ſçavoir lequel du Pere ou du Fils étoit le plus content. Le reſte du jour ſe paſſa en effuſions de cœur, en élans de ſentiment qu'il eſt impoſſible de peindre, la plus heureuſe nuit ſuivit ce jour fortuné.

Dès le matin *François* s'empressa d'aller sçavoir des nouvelles de la santé de son Pere. —— Jamais, mon Fils, je ne me suis mieux porté : le plaisir est un baume salutaire pour le corps & pour l'esprit. *François* lui réitéra les assurances de sa tendresse, & ils furent ensemble faire un tour de promenade.

François avoit grande envie d'apprendre la suite de l'histoire de son Pere : celui-ci s'en apperçut, & après s'être assis sur un banc de gazon, il la continua ainsi.

SUITE de l'Histoire de Milord WILLIAMS.

» *SIMPSON* partit; je passai encore cinq » années à être le fléau de mes vassaux, » & le tyran de mes domestiques. *Augustin* enchérissoit sur ma méchanceté, & » nous étions tous deux, sans doute, détestés & maudits dans tous les environs. » Mon second Fils & ma Fille méritoient » toute ma tendresse pour leur douceur, » & la bonté de leur ame : cependant » mon attachement pour eux étoit bien » foible. On abhore dans les autres les

» vertus qu'on n'a pas. *James* eſt ſen-
» ſible, doux, compatiſſant: *Clarice*
» joint à une figure charmante, toutes
» les qualités qu'avoit ſa reſpectable
» Mere: cet éloge ſuffiroit à qui auroit
» connu *Milady Williams*. *Auguſtin*
» ayant atteint dix-neuf ou vingt ans (1).

. . . .

Tu vois mon Fils continua Monſieur *Williamſon*, combien j'ai été coupable. —— O mon Pere! dites malheureux. ——Je l'avois mérité; ne cherche point, mon ami, à pallier mes fautes; elles ſont énormes, mais mon repentir les égale. —— Vous avez donc totalement oublié mon Frere & ma Sœur. —— Je les ai abandonnés; mais non pas oubliés, &

(1) On ſe diſpenſera d'entrer ici dans des détails qu'on a lus au commencement de la premiere Partie. Le Lecteur a ſuivi Milord Williams dans tous les évènements de ſa vie; ainſi, pour éviter les répétitions, nous terminerons ici ſon Hiſtoire qu'il raconta toute entiere à ſon Fils.

depuis que je te connois, le cœur déchiré par mes remords, j'ai écrit à *Simpson*. Sa Femme m'a répondu que son mari étoit mort, & qu'elle se trouvoit réduite à la plus affreuse misere, surtout, depuis l'absence de sa Fille *Bell.* Elle m'ajouta que vous étiez partis ensemble, & qu'elle ne sçavoit ce que vous étiez devenus l'un & l'autre, elle me manda aussi que s'étant informée de mes autres Enfants, elle avoit appris qu'*Augustin* & *James* étoient en voyage, & que *Clarice* demeuroit à *Nark-Ness* avec *Miss Eugénie* Fille de *Milord Bedford*, dont nous avons sçu la mort par *Augustin.* Quel reproche ne dois-je pas me faire ! j'ai ruiné mes Enfants, & répandu la tristesse dans une famille estimable. O ! mon cher Fils, de pareilles idées sont assommantes pour celui qui abandonne le vice pour retourner à la vertu.

François s'attendrit beaucoup en songeant au sort de son infortuné Frere, & la bonté de son cœur ne put tenir à l'idée de sçavoir la respectable Femme qui lui avoit servi de Mere dans un besoin pressant. Il en témoigna son chagrin à son Pere. —— Sur cet objet, mon Fils, je

n'ai rien à me reprocher : ſitôt la réception de la lettre de *Miſtreſſ Simpſon*, je lui ai fait paſſer une ſomme ſuffiſante pour lui procurer un nouvel établiſſement, & je lui ai promis de lui envoyer tous les ans cent louis. *François* ſçut le meilleur gré poſſible à ſon Pere de cette bonne action. Alors le Négociant témoigna à ſon Fils le plus grand deſir d'être inſtruit des particularités de ſa vie. —— Je dois, lui répondit-il, vous ſatisfaire; je vous promets même de ne vous cacher aucunes circonſtances. Il en eſt cependant que je devrois paſſer ſous ſilence, non pas qu'elles me faſſent tort, mais pour ménager mon amour propre & votre ſenſibilité. —— Ouvre-moi ton cœur, mon Ami, je n'ai pas rougi à tes yeux de mes fautes, cet exemple doit exciter ta ſincérité. Ce n'eſt point un Pere rigide qui lira dans ton ame ; c'eſt un ami tendre qui prend à toi le plus vif intérêt. —— Tant de bontés levent mes ſcrupules. Je n'héſite plus, mon Pere, vous ſçaurez tout. Je compte ſur votre indulgence.

HISTOIRE

Du Fils de Milord WILLIAMS, *cru long-temps celui de Mistreß* SIMPSON.

» LORSQUE j'ai commencé à me connoître, j'étois avec la Bonne *Simpson* » que je croyois ma Mere, & que j'aimois & respectois comme telle. Mon » Pere avoit pour moi le plus vif attachement, en sorte que je me trouvois » heureux. Une Sœur plus jeune que » moi partageoit la tendresse de nos » Parents, nous étions élevés avec soin, » & beaucoup mieux que ne devoient » l'espérer les Enfants d'un jardinier.

» A la mort de votre Maîtresse sa » maison de *Greenwich* avoit été vendue à un Marchand de la Cité qui » n'y venoit que rarement. Il avoit permis à *Simpson* de se loger avec sa » Famille dans un des pavillons.

» Par ce moyen nous étions très-gran-

» dement, & je pouvois prendre com-
» modément mes leçons. On me faisoit
» apprendre à lire, à écrire, l'arithméti-
« que & à danser. *Bell* étoit témoin &
» profitoit de mes Maîtres. On ne vouloit
» jamais souffrir que je fusse jouer avec
» les Enfants du Village. Je sortois peu &
» l'on ne me permettoit pas de travailler
» au jardinage. Quelques livres que me
» procuroit ma Mere, remplissoient par
» leur lecture les moments que je n'em-
» ployois pas à l'étude.

» J'étois un jour sur notre porte avec
» *Mistress Simpson*, lorsqu'il passa dans
» la rue un jeune Seigneur avec son
» Gouverneur. Le jeune Homme fit une
» chûte devant la maison; je courus à
» lui pour l'aider à se relever; il s'étoit
» foulé le pied. Ma Mere engagea le
» Gouverneur à faire entrer son Pu-
» pille. Dès qu'il fut dans une chambre,
» nous nous empressâmes à lui procu-
» rer tous les secours possibles. Monsieur
» *Bristaw* (c'étoit le nom du Gouver-
» neur, nous fit beaucoup de remerci-
» ments. Quand les premieres douleurs
» furent appaisées, on fit approcher le
» carrosse du jeune *Lord*. En y montant
» il voulut me témoigner sa reconnoif-

» ſance, en me donnant quelques pieces
» d'or que je refuſai. —— Au moins,
» dit Monſieur *Briſtaw*, vous ferez le
» plaiſir à *Sir Arthur* de venir le voir
» à *Londres.* —— Je profiterai, répon-
» dis-je avec empreſſement de l'agréable
» invitation de *Milord.* Ma Mere faiſoit
» ſans ceſſe des révérences, & *Sir Ar-*
» *thur* partit.

» Nous ne ſongions plus à cette aven-
» ture, quand au bout d'un mois le
» *Lord* vint un matin nous trouver avec
» ſon Gouverneur. —— Il faut bien,
» dit ce dernier, venir vous voir puiſ-
» que vous nous avez oubliés. Nous
» nous excuſâmes de notre mieux. ——
» Venez dîner avec nous à *Cowent-*
» *garden*(1), dit *Sir Arthur*; nous vous
» ramenerons ce ſoir; je regardai mon
» Pere. ——Allez, *Tom*, vous divertir,
» je ferai toujours charmé de vous pro-
» curer des plaiſirs, quand ils ſeront pris
» en ſi bonne compagnie.

» Je partis avec le *Lord* & ſon Gou-

(1) Taverne renommée, ſituée près la Comédie.

» verneur; j'en reçus des amitiés ſans » nombre pendant le repas; *Sir Arthur* » me propoſa de demeurer avec lui, » & de l'accompagner dans ſes voyages. » Je dépendois de mes parents: il ſe fit » fort de m'obtenir d'eux.

» Je ſerois charmé, ajouta M. *Briſtaw*, » que vous ſoyez des nôtres: votre édu- » cation ne me ſemble pas négligée, & » j'acheverois de la perfectionner: je » remerciai l'honnête Gouverneur, & » aſſurai *Sir Arthur* que je me regarde- » rois comme très-heureux d'être avec » lui.

» La propoſition en fut faite dès le » même ſoir à *Simpſon*, qui demanda » un mois pour ſe décider. Pendant cet » intervalle il fit un voyage, & à ſon re- » tour il me dit que je pourrois partir » avec *Sir Arthur*.

» Peu de jours après je fus inſtallé » chez mon nouvel Ami; c'eſt ainſi » qu'il me nommoit: notre départ fut » fixé à deux mois; je ne tardai pas » à m'appercevoir que *Sir Arthur* étoit » rempli de défauts; cependant je pris » pour lui une tendre amitié. Monſieur » *Briſtaw* ſembloit craindre de lui faire » des leçons; je vis bien qu'il ména-

» geoit son éleve pour conserver sa
» place : les mêmes raisons ne subsis-
» toient pas pour moi ; aussi ne me pas-
» soit-il rien ; mais loin de lui en vou-
» loir, je lui en sçus le meilleur gré.
» Pendant huit ans que durerent nos
» voyages, je fus témoin des excès de
» *Sir Arthur* : il étoit emporté & té-
» méraire. S'il éprouvoit la plus légere
» contrariété, il devenoit furieux, &
» menaçoit tout le monde : alors son
» Gouverneur prenoit le ton suppliant ;
» il ne réussissoit à le calmer qu'en lui
» faisant obtenir l'objet de ses desirs.
» Malgré mon attachement pour lui,
» je n'avois jamais de pareilles complai-
» sances. Eût-il dû m'en coûter la vie,
» je ne l'aurois pas flatté aux dépens
» de la vérité : aussi étois-je le seul de
» qui il souffrît des représentations. L'a-
» mour étoit sa passion dominante, &
» malheur aux infortunées qui lui avoient
» plu. Il ne connoissoit rien de sacré
» pour arriver à ses fins. L'honneur
» d'une jolie Fille étoit, selon lui, un
» bien qui lui étoit dû. Mais à peine
» étoit-il satisfait, qu'on le voyoit aban-
» donner sans retour la plus belle créa-

» ture. Il portoit ſans regret la déſola-
» tion, & la honte dans les Familles.
» Il falloit peu de temps pour connoître
» ſon caractere. A peine avions-nous
» paſſé trois mois dans une Ville, qu'on
» nous fuyoit avec un ſoin extrême: mal-
» heureuſement *Sir Arthur* poſſédoit
» tous les agréments qui charment l'in-
» nocence: à la taille la plus agréable.
» il joignoit une figure charmante, &
» par-deſſus tout cela l'art de tromper
» & de ſéduire: les Victimes ſe préſen-
» toient d'elles-mêmes. Pourquoi les
» cœurs corrompus à ce point ne pa-
» roiſſent-ils pas tels qu'ils ſont? Sou-
» vent je faiſois ſentir à *Sir Arthur*
» l'horreur de ſa conduite: je n'obte-
» nois pour réponſe qu'une plaiſanterie
» déplacée. Je ſouffrois beaucoup d'être
» témoin de ſes déſordres; vingt fois
» je fus tenté de le quitter, & toujours
» l'eſpoir de le corriger par mes prieres,
» & mon exemple m'arrêtoit (1).

Note de l'Auteur.

(1) Quelques aventures arrivées à Sir Ar-

» La découverte du caractere atroce » *d'Arthur* me l'avoit rendu odieux, & » je n'attendois qu'une occasion pour » le lui faire sentir, & le quitter; il m'é- » toit impossible de vivre amicalement » avec un Homme que j'avois tant de » raisons de mépriser. M. *Bristaw*, lassé » comme moi de ses excès, demanda sa » retraite. *Sir Arthur* la lui accorda sans » peine.

» Ce fut dans ce temps que la Fille » de *Milady Bristool*, la trop aimable » *Elise*, pensa être la victime de ce mi- » sérable (1). . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

---

thur dans différentes Villes du premier ordre, & qui devoient naturellement être placées ici, auroient fait connoître au Lecteur toute l'atrocité de son caractere. Je les avois recueillies avec soin; mais des circonstances particulieres, & qu'on devinera sans peine, m'ont forcée à les passer sous silence.

(1) Nouveaux détails qu'on a lus précédemment.

» En quittant *Miss Bristool*, j'éprou-
» vai un si grand chagrin que je fus
» obligé de me mettre au lit en ren-
» trant chez moi: pendant quinze jours
» on me crut en danger ; mon Hôtesse
» eut le plus grand soin de moi pen-
» dant toute ma maladie, & lorsque je
» voulus la récompenser de sa peine elle
» eut la générosité de ne prendre que
» ce qu'elle avoit déboursé. —— Quant
» à mes soins, ajouta-t-elle, je les dois
» aux infortunés. Gardez votre argent,
» mon Enfant, vous en avez besoin.
» Elle me demanda ensuite ce que je
» voulois faire, & où je comptois aller.
» —— Ce n'est pas que vous ne soyez
» le maître de garder cette chambre,
» mais, à votre âge, il seroit dange-
» reux de rester dans l'oisiveté. —— Je
» ne sçais, lui dis-je, où porter mes pas :
» conseillez-moi sur ce que je dois faire.
» —— Vous sçavez l'Anglais, comme
» le Français, vous avez une belle écri-
» ture ; que n'allez-vous dans quelque
» Ville marchande ? Vous pourrez trou-
» ver à vous placer en qualité de Com-
» mis chez un Négociant. —— Sans
» connoissance, sans recommandation ;
» qui voudra me recevoir ? —— Je

» connois à Lyon, reprit la bonne Dame, » un Fabriquant d'étoffes: je vous donnerai, si vous le voulez, une lettre » pour lui; & même pour l'intéresser » davantage en votre faveur je lui » marquerai que vous êtes mon parent. » J'acceptai sans balancer sa proposition » & la remerciai de ses bons offices: » elle me remet la Lettre en m'embrassant. —— Soyez heureux, jeune » Homme; c'est le vœu sincere d'une » Femme à qui vous avez inspiré le » plus vif intérêt. Je ne pus la quitter » sans verser quelques larmes.

» Avant de sortir de *Paris*, je passai » devant la porte du Couvent qu'occupoit ma belle Maîtresse, & je soupirois en songeant que je ne la reverrois peut-être jamais. Enfin, je partis.

» Pour ménager ma bourse, je fis » à pied la route de *Lyon*. Pendant tout » le temps de mon voyage, qui fut » long par le peu d'habitude que j'avois de marcher, je ne cessois de » penser à *Miss Bristool*. La bague » qu'elle m'avoit envoyée par *Bell*, » faisoit ma seule consolation; je l'ai » gardée, & la conserverai toute ma » vie.

» Arrivé à *Lyon*, je me préſentai
» chez M. *Armant*. A la maniere dont
» il me reçut, je vis qu'il faiſoit beau-
» coup de cas de la perſonne qui lui
» écrivoit. —— Je ſuis déſeſpéré, me
» dit-il, de ne pas pouvoir vous pren-
» dre chez moi : le nombre des Com-
» mis qui me ſont néceſſaires, eſt plus
» que complet : ſoyez cependant tran-
» quille, je ferai en ſorte de vous pla-
» cer chez quelque Confrere. En at-
» tendant, prenez vos repas ici. Je ſuis
» enchanté de pouvoir être utile à un
» Parent de ma reſpectable Amie. Trois
» jours après il m'envoya chez vous,
» & vous m'accueillîtes en raiſon des
» éloges que M. *Armant* vous fit de
» moi. Vous ſçavez tout ce qui m'eſt
» arrivé depuis, excepté ma derniere
» aventure de *Bordeaux*.

» La veille de mon départ de cette
» Ville, j'ai été aſſez heureux pour ſau-
» ver la vie à *Sir Arthur*. Je rentrois dans
» mon Auberge aſſez tard. (1) . . .
. . . .
. . . .

---

(1) On n'avoit pas jugé à propos de nom-

Vous voyez, mon Pere, ajouta *François* après avoir terminé ſon Hiſtoire, quels ſont mes ſentiments pour *Miſſ Briſtool.* Cependant, quelque fort que ſoit mon amour, s'il faut, pour contribuer à votre bonheur, vous en faire le ſacrifice, je n'héſite pas un moment. —— Non, mon Fils, s'il s'agiſſoit d'un ſacrifice, ce ſeroit à moi à le faire; mais le temps de mon délire eſt paſſé. J'ai aimé *Eliſe* à la folie, l'eſtime a pris la place de l'Amour; ſi nous ſommes aſſez heureux pour la revoir, c'eſt pour toi que je veux obtenir ſa main. Je juge, ajouta-t-il en ſouriant, par quelques circonſtances de ta narration, que la violence qu'elle ſe fera pour l'accepter ne ſera pas bien forte. —— Mon Pere, je n'ai pas dit...... La vertueuſe *Eliſe* ne m'a point laiſſé voir.... Oh! non; je n'oſe me flatter qu'elle paye ma tendreſſe de retour. —— Je vois donc plus clair que toi, mon

---

mer Sir Arthur, pour ménager au Lecteur la ſurpriſe de trouver Tom dans François, Commis de M. Williamſon.

pauvre *Tom*, la rencontre du *Panthéon* avoit laiſſé des traces dans l'imagination de *Miſſ Briſtool*, qui ſe ſont renouvellées à la vue du conducteur, la reſſemblance a frappé. On ne s'eſt point avoué un goût qui ſembloit ſi mal placé ; mais le cœur, qu'on trompe difficilement, n'a point été la dupe ; il a parlé, & ſi la raiſon lui a impoſé ſilence, il n'a point obéi ſans murmure. Va, mon Fils, crois-en ton Pere, mon expérience ne me laiſſe aucune doute ſur ce point.

François rougit de plaiſir, puis il s'écria en ſoupirant, ô mon Pere ! puiſſiez-vous avoir deviné juſte.

Monſieur *Williamſon*, dont l'unique but étoit déſormais le bonheur de ſes Enfants, retourna à *Lyon* pour y réaliſer toute ſa fortune qui ſe trouva conſidérable. Quand il eut terminé ſes affaires, il prit congé de ſes Amis, & leur préſenta ſon Fils ; on le félicita d'être Pere d'un jeune homme auſſi vertueux, & toutes ſes connoiſſances témoignerent beaucoup de regrets de les perdre. On ſe ſépara avec promeſſe de s'écrire.

Monſieur *Williamſon* prit avec *Fran-*

çois

çois la route de *Paris*, dans l'espoir d'y retrouver *Elise*. Quelle fut la désolation du jeune homme en apprenant qu'elle étoit partie depuis long-temps avec une jeune Veuve nommée Madame de *Valcour* ! Il questionna vainement pour sçavoir où elles étoient allées; on ne put l'en instruire. A cette nouvelle inattendue, *François* resta anéanti. Son Pere le voyant rentrer la tristesse peinte dans les yeux, se douta qu'il n'avoit point vu *Miss Bristool*; & quand il apprit son départ, il chercha à consoler son malheureux Fils. Ils se déciderent à retourner en Angleterre ; mais avant son départ, *François* parcourut tous les Couvents de *Paris*. Il fut aussi chez Milord *Stormont* avec son Pere, à qui ils se firent reconnoître. Ce Seigneur ne put leur apprendre aucunes nouvelles d'*Elise*, & il conseilla à *Milord Williams* de se tenir caché en Angleterre, jusqu'à ce qu'il eût obtenu sa grace. Il connoissoit, comme tout le monde, le caractere atroce du Chevalier *Norfolk*, qui dans le cours de sa vie, n'avoit pas fait une bonne action. *Milord Williams*.

reçut avec reconnoiſſance les ſages avis de l'Ambaſſadeur, & ſe promit de les ſuivre.

François alla chez la bonne Hôteſſe à qui il avoit l'obligation d'avoir retrouvé ſon Pere. Il en fut reçu avec amitié. Ignorant ſon changement d'état, elle lui offrit de nouveau ſes ſervices, & voulut même ſur le champ le conduire dans la chambre qu'il avoit occupée. *François* l'inſtruiſit de ce qui lui étoit arrivé, & lui donna une bourſe qui contenoit cent louis. La bonne Dame les accepta avec reconnoiſſance. —— Cet argent, dit-elle, me mettra dans la poſſibilité de ſoulager bien des malheureux. Elle témoigna à *François* combien elle étoit charmée de ſon bonheur. Il la quitta en la priant de lui écrire toutes les fois qu'il pourroit lui être utile, & il lui donna l'adreſſe de *Miſtreſſ Simpſon* à *Greenwich*.

Il fut retrouver ſon Pere, & tous deux ſe rendirent à *Londres*. *Tom*, que nous ceſſerons de nommer *François*, eut le chagrin d'apprendre la mort de la bonne *Miſtreſſ Simpſon*. Nous le laiſſerons avec *Williamſon* (qui reprit le

titre & le nom de Milord *Williams*,)
pour ſçavoir le ſuccès du Voyage
d'*Edward Bedford*.

Le Vaiſſeau qu'il montoit faiſoit route, comme on doit s'en ſouvenir, pour *Cadix*. Les quinze premiers jours on n'eut à eſſuyer ni calme, ni tempête. La ſécurité de l'équipage fut troublée à la vue d'un gros Bâtiment, qui ſembloit cingler ſur eux : on fit force de voiles pour l'éviter, parce qu'on étoit hors d'état de ſe défendre ; malgré les plus grands efforts, le Vaiſſeau Corſaire, car c'en étoit un, approchoit toujours, & il les atteignit le lendemain à la pointe du jour. Une première décharge de canon effraya tout l'équipage, pluſieurs Matelots furent bleſſés ; *Edward* ainſi que cinq ou ſix Paſſagers voulurent inſpirer du courage, mais ils ne purent y réuſſir. Leur priſe ne fut donc pas difficile ; manquant de moyens & de forces pour ſe défendre, il fallut ſubir leur ſort. Le grapin fut jetté, & dans l'inſtant les Barbares fondirent ſur le Bâtiment, & firent priſonniers tous les gens de l'équipage. *Edward* en ſe défendant avoit été bleſſé. On lui donna une chambre :

un Chirurgien viſita & panſa ſa bleſſure. Le Capitaine Corſaire avoit ſes raiſons pour en uſer ainſi ; il avoit entendu les gens d'*Edward* l'appeller *Milord*. Ce titre, joint à l'air diſtingué du priſonnier, lui fit préſumer que c'étoit une bonne capture, & qu'il en tireroit une rançon conſidérable.

Le Capitaine, qui ſe nommoit *Narbek*, étoit un Homme dur & avare ; en viſitant le Bâtiment dont il s'étoit rendu maître, il fut enchanté des richeſſes qu'il contenoit, & il en eut une bonne humeur qui le fit traiter ſes priſonniers avec aſſez d'humanité. Content de cette priſe il retourna à *Alger*, qui étoit le lieu de ſa réſidence. Les compagnons d'infortune d'*Edward* furent vendus. *Narbek* conſerva le *Lord*, qu'il occupa à ſes jardins. Son premier ſoin fut d'écrire à ſa Sœur, pour lui apprendre ſa captivité, & la prier de charger un homme de confiance de venir traiter de ſa rançon. Faiſant enſuite de néceſſité vertu, il s'adonna au travail qu'on lui avoit aſſigné. *Narbek*, d'après ſes idées, avoit recommandé qu'on le ménageât. Ses occupations ſe réduiſoient à arranger des fleurs dans

des corbeilles, & à les porter chaque matin à la Femme & à la Fille de ſon Maître. Malgré ſon vêtement d'Eſclave, il avoit ſi bonne mine qu'il fut remarqué par *Zulma*, Femme de *Narbek*, & par *Alzire*, ſa Fille. Tous les jours elles lui faiſoient de nouvelles queſtions. *Edward* ne les entendoit point; mais il lui fut aiſé de remarquer qu'elles avoient pour lui des ſentiments tendres. Il n'en fut point flatté; il étoit trop tendrement attaché à *Clarice Williams*, pour rendre les armes à toute autre beauté.

Zulma étoit encore jeune, & pouvoit paſſer pour une très-jolie perſonne. Elle n'étoit l'épouſe de *Narbek* que depuis un an.

Alzire poſſédoit tous les charmes qu'une jolie Femme peut deſirer, & elle avoit tout au plus ſeize ans. Soit effet de jalouſie ou diſpoſition naturelle, *Zulma* ne pouvoit ſouffrir ſa Belle-Fille, ce qu'il étoit facile de découvrir, pour peu qu'on les vît enſemble. *Alzire*, dont le caractere étoit porté vers la douceur, cédoit en tout à la Femme de ſon Pere, & ne ſe plaignoit jamais de ſes mauvais procédés.

Milord Bedford s'appliqua à apprendre la langue, & bientôt il en ſçut aſſez pour ſe faire entendre. *Zulma*, pleine de vanité, crut que c'étoit pour lui plaire, qu'*Edward* avoit cherché à l'inſtruire, & elle redoubla d'agaceries. La jeune *Alzire*, beaucoup plus modeſte, ſe contentoit de ſoupirer. *Edward* avoit la facilité de les voir pluſieurs fois par jour, ce qui le mit à portée de comparer leurs humeurs. Il attribua à la méchanceté de *Zulma*, l'éloignement qu'il reſſentoit pour elle. *Alzire* lui inſpira, non de l'amour, puiſque ſon cœur n'étoit plus en ſa diſpoſition, mais un très-vif intérêt. Il ſouffroit de la voir malheureuſe, & la haine qu'il avoit pour *Zulma*, doubla en proportion des mauvais traitements qu'elle faiſoit eſſuyer à *Alzire*, dont la bonté & l'obéiſſance ne ſe laſſoient point.

Edward étoit un jour à ſe promener dans les jardins, lorſqu'une vieille Eſclave vint l'aborder, pour lui dire de la part de ſa Maîtreſſe qu'il eût à ſe trouver à la nuit à la porte du grand mur, & qu'elle viendroit le chercher pour l'introduire ſecrettement auprès de *Zulma*: *Edward* refuſa l'invitation, ſous le

prétexte qu'il y auroit trop de danger pour lui, s'il étoit ſurpris par *Narbek.* La vieille eût beau lui aſſurer qu'il n'y avoit rien à craindre, il perſiſta, & l'Eſclave ſe retira fort mécontente de ſon opiniâtreté. D'après l'idée que l'on a dû prendre du caractere de *Zulma*, on ne ſera pas ſurpris de ſa fureur lorſqu'elle reçut la réponſe d'*Edward.* —— Il me mépriſe, dit-elle, malheur à lui! ma vengeance ſera proportionnée à la grandeur de l'offenſe. *Rebecca*, ajouta-t-elle, en s'adreſſant à la vieille, eſt-il rien d'auſſi humiliant? mais, dis-moi, ne ſuis-je donc plus jolie? ai-je perdu quelques-uns de mes charmes? —— Par Mahomet, s'écria *Rebecca*, avec enthouſiaſme, vous êtes rayonnante de beauté: la roſe eſt moins fraîche & moins colorée, que votre divin viſage. *Zulma* ſourit aux éloges de ſon Eſclave, & bientôt reprenant toute ſa colere. —— Je le vois, dit-elle, il aime *Alzire.* Elle l'aura ſéduit par ſes minauderies. J'avois bien raiſon de la déteſter! Mais elle ſera punie de ſon audace: ils verront tous les deux qu'on ne me joue pas impunément.

Rebecca applaudit aux emportements

de ſa Maîtreſſe, & lui promit de la ſeconder de ſon mieux.

Milord Bedford ſe douta bien que ſon refus irriteroit *Zulma*; mais il la mépriſoit trop pour la craindre. La Femme de *Narbek* s'occupa entierement d'un projet qu'elle avoit conçû. *Rebecca* fut chargée de l'exécution. *Edward* ne connoiſſoit ni l'écriture d'*Alzire*, ni celle de *Zulma*. Cette derniere fit trouver un billet ſur le paſſage d'*Edward*: il le ramaſſa machinalement, & le lut de même. Quel fut ſon étonnement en le voyant ſigné du nom d'*Alzire*. Elle l'engageoit à ſe rendre au milieu de la nuit ſous ſes fenêtres: il vous ſera facile lui marquoit-elle, d'eſcalader les murs du parterre. J'aurai ſoin d'attacher à une croiſée une échelle de ſoie; par ce moyen vous vous introduirez ſans nulle difficulté dans mon appartement. Elle s'excuſoit enſuite, ſur l'imprudence d'une pareille démarche, qui pouvoit donner mauvaiſe opinion d'elle; mais, comme ſes intentions étoient pures, elle étoit ſûre de donner des preuves de ſon innocence.

Edward n'héſita pas à tout riſquer, dans l'eſpoir d'être utile à *Alzire*. Il ne

lui vint pas dans la penſée que la jeune perſonne eut aucun deſſein mal-honnête. Elle veut me conſulter ſans doute, ſe diſoit-il, où me prier de l'aider à ſe ſouſtraire à la tyrannie de ſa belle-Mere: il ſe rendit donc à l'heure indiquée au lieu du rendez-vous. Il lui fut aiſé de paſſer par-deſſus les murailles des jardins dont il connoiſſoit parfaitement toutes les iſſues. Il arrive au bas de la fenêtre, trouve l'échelle de ſoie, & monte. A peine a-t-il mis le pied dans la chambre, que la porte s'ouvre avec fracas. Il apperçoit ſon Maître, *Zulma*, & *Rebecca*, tous trois un flambeau à la main. Son premier mouvement fut de fuir, mais la vieille qui s'étoit approchée l'arrêta. —— Miſérable ! dit avec fureur *Narbek*, c'eſt donc ainſi que tu reconnois mes bontés ? ſcélérat ! crains tout de mon reſſentiment; & toi, malheureuſe ! en s'adreſſant à ſa Fille, tu ne rougis pas de ſouiller par ton odieuſe conduite la maiſon de ton Pere ?

Alzire, qui dormoit profondément, n'avoit entendu ni l'entrée d'*Edward* dans ſa chambre, ni celle de ſon Pere. Elle ſe réveilla à la voix tonnante de ce dernier : ſa ſurpriſe fut ſans égale,

quand elle s'entendit traiter aussi durement. —— Qu'ai-je donc fait, s'écria-t-elle ? mon Pere, pourquoi ce courroux? —— L'innocente ! dit *Zulma*, gardez-vous de l'accuser; elle détruira facilement les preuves de son infamie. Nos yeux nous trompent sans doute. Et toi, vil Esclave, que peux-tu alléguer pour excuse ? —— Je vous jure, répondit *Edward*, que je ne suis pas coupable. —— Tu n'es pas coupable, reprit *Narbek*, & que venois-tu faire chez ma Fille, au milieu de la nuit ? Pourquoi t'introduire par la fenêtre ? —— Et l'échelle de soie, dit aussitôt *Zulma*, qui t'as rendu le service de l'attacher ? certainement ce n'est pas la vertueuse *Alzire*. —— Moi ! s'écria la Fille de *Narbek*, moi ! avoir attaché une échelle ! par pitié, mon Pere, n'en croyez pas ce monstre. —— Joindre le mensonge au libertinage ! ma Fille, vous êtes une misérable. Il courut chercher l'échelle, & la lui montra. *Alzire* resta confondue. — *Edward*, dit-elle, éclaircissez ce mystere ; dites la vérité. Les apparences sont contre moi, c'est à vous à me rendre mon innocence aux yeux de mon Pere. *Edward* qui jusques-là s'étoit promis de ne

rien dire, fut si outré de la fausseté d'*Alzire*, qu'il balbutia le mot de billet. Alors *Zulma* changea de visage : elle avoit espéré qu'il ne voudroit pas compromettre *Alzire* ; d'ailleurs les méchants nuisent sans songer aux suites de leur complot. En ce moment elle sentit la sottise qu'elle avoit faite. Cependant *Alzire* demanda à *Edward* des preuves de ce qu'il avançoit ; il assura que le billet étoit dans sa chambre, & qu'il ne demandoit que le temps de l'aller chercher.——Je vous le permets : *Rebecca*, accompagnez-le. —— Qu'avez-vous besoin, dit alors *Zulma*, d'une nouvelle preuve de leur crime? vous en avez assez vu pour sçavoir à quoi vous en tenir. —— Non, non, s'écria *Alzire*, mon Pere ne me refusera pas la grace de pouvoir me justifier. Allez, *Edward*, chercher ce surprenant écrit. *Zulma* insista encore, mais elle ne fut pas écoutée.

Peu d'instants après le départ d'*Edward* & de la vieille, on entendit disputer très-haut. *Narbek* sortit pour voir ce que c'étoit. —— Pourquoi, disoit *Edward*, vouloir m'ôter cette preuve de l'impudence d'*Alzire*? —— Mais, ré-

pondit *Rebecca*, quand vous montreriez ce billet, en feriez-vous plus juftifié, puifque vous alliez au rendez-vous? & vous perdez pour toujours la Fille de Narbek.

Edward alloit céder à un mouvement d'humanité, & donner le papier, lorfque *Narbek* qui s'étoit approché, le faifit dans l'inftant où la vieille avançoit la main pour le recevoir. Elle refta pétrifiée à la vue de fon Maître. Le bruit qu'elle avoit fait, en difputant avec *Edward*, avoit réveillé tous les Efclaves qui accoururent pour fçavoir ce qui étoit arrivé; ils entrerent précifément dans l'inftant où *Narbek* reconnoiffoit l'écriture de fa Femme. Il la fixa en lui demandant ce que cela vouloit dire; elle ne put répondre fur le champ, mais bientôt elle fe raffura, & rejetta la faute fur *Rebecca*. —— C'eft elle qui m'a engagée à écrire ce fatal billet. —— Méchante Femme! s'écria *Alzire*, tu voulois me rendre un objet méprifable aux yeux de mon Pere! —— Cela fuffit, dit *Narbek*; ma Fille, je te rends mon amitié. Quant à toi, indigne *Zulma*, je te répudie, & te méprife trop pour m'abaiffer à te punir autrement. Demain,

Edward, vous sçaurez ce que je veux faire de vous : qu'on conduise, dit-il aux Esclaves, *Rebecca* dans la tour, elle y restera tout le temps de sa vie.

Tout le monde se retira, & *Zulma* fut renvoyée honteusement à ses parents.

Se peut il, disoit *Milord* en lui-même, quand il eut gagné son lit, qu'une Femme soit capable d'une horreur aussi réfléchie? A quoi la jalousie expose! ô Dieu! préservez mon cœur de cette affreuse maladie. Il lui fut impossible de fermer l'œil de toute la nuit. Comment disoit-il, ai-je pu donner dans un piege aussi grossier? Le caractere affreux de *Zulma* devoit me rendre défiant. Une Femme qui ne se respecte pas, est capable de tout. *Alzire* est justifiée; mais je n'ai pas cessé d'être coupable aux yeux de *Narbek*. Malgré l'innocence de ma démarche, elle dépose contre moi : mon Maître est dur, je dois m'attendre à être rigoureusement puni.

Ensuite il repassa dans son esprit la bizarrerie de son sort : c'est à l'attentat le plus affreux, c'est au crime de son propre Frere, que je dois la perte de mon Ami; ce même monstre a donné

la mort à mon Pere, après avoir deshonoré ma sœur ; que de raisons pour m'être odieux ! cependant, il faut que je ménage ce cruel ennemi : il est Frere d'une Femme que j'ai adorée, & que j'adorerai toujours. L'amitié me force au sacrifice le plus pénible. Je quitte ma Maîtresse & ma Sœur pour suivre mon cher *James* : après des années de courses inutiles, & au moment où je ne le croyois pas, je retrouve mon Ami ; car c'est lui, je n'en doute pas, qui s'est embarqué sur le bâtiment qui a fait voile avant moi : l'espoir de suivre ses traces hâte mon départ, & je tombe dans les fers d'un Corsaire ! Accablé sous le poids de mes chaînes, la fortune ne se lasse pas de me persécuter. Il faut que, sans le vouloir, j'inspire des desirs à une Femme sans mœurs ; irritée de mon indifférence, elle trouve dans son imagination ardente le moyen le plus infaillible de me sacrifier à sa vengeance, & pour completter la masse de mes maux, il faut qu'une jeune Fille innocente, & qui m'a inspiré quelqu'intérêt, soit enveloppée dans une aventure dont je ne pouvois pas prévoir la fin.

Ces réflexions le conduisirent au ma-

tin; il ſe leva, & lorſqu'il ſe diſpoſoit à aller à ſon ouvrage, un Eſclave vint lui dire que ſon Maître vouloit lui parler. —— Approchez, jeune téméraire, lui dit *Narbek*. Sçavez-vous à quel point vous m'avez offenſé, & quel châtiment je pourrois vous faire ſubir. —— Je n'avois aucun mauvais deſſein, répondit *Edward*; ſi ma faute vous paroît grave, vous êtes le maître de me punir. —— Ma bonté m'engage à vous pardonner; mais il eſt impoſſible que vous reſtiez davantage chez moi après ce qui s'eſt paſſé. Cet Eſclave va vous conduire chez mon Frere, où vous ſerez traité moins doucement qu'ici. Tâchez donc de faire ceſſer votre captivité. Si vous avez écrit dans votre pays, vous tarderez peu à recevoir une réponſe. On ſe doute bien que *Narbek* n'en agiſſoit ainſi que par intérêt. Il croyoit la naiſſance d'*Eward* très-diſtinguée, & il comptoit ſur une forte rançon.

Milord fut conduit chez le Frere de *Narbek*. L'abord d'*Aly* ne le prévint pas en ſa faveur. C'étoit un petit Homme, noir, louche & boſſu. Son nez extrêmement long, atteignoit preſque ſon menton qui ſe relevoit en pointe. Son

visage étoit si fort couvert de poil, qu'il ressembloit plutôt à une bête qu'à un Homme. —— Il faudra, s'il vous plaît, dit-il à *Edward*, vous défaire ici de votre paresse. Je veux bien, à la considération de mon Frere, vous employer aussi au jardin, mais ce ne sera pas les fleurs que vous cultiverez : au reste, s'il vous arrive chez moi une aventure semblable à celle qui a forcé *Narbék* à vous chasser, ne comptez pas sur tant d'indulgence ; sur le champ je vous ferai empâler vif : songez-y bien.

Il chargea un de ses Esclaves de mener *Edward* au jardin. Le travail qu'on lui assigna fut effectivement plus pénible ; comme il étoit jeune & vigoureux, il n'en éprouva aucune incommodité.

Il fut pendant long-temps sans voir d'autres personnes que les Esclaves qui travailloient avec lui : il attendoit de moment à autre la réponse de sa Sœur : son impatience étoit vive, & elle augmentoit en raison des mauvais traitements qu'il éprouvoit.

Aly avoit plusieurs Femmes, & deux Filles d'une grande beauté. On avoit soin de faire retirer tout le monde aux heures où elles avoient coutume

de ſe promener. *Edward*, depuis deux mois qu'il étoit chez *Aly*, n'avoit point encore apperçu ſes Femmes, & quoiqu'il en entendit faire de grands éloges, il ne deſiroit point de les voir. Sa derniere aventure l'avoit trop affecté pour ne pas éviter une récidive.

Il travailloit un jour fort éloigné de ſes compagnons d'infortune, lorſqu'il s'entendit appeller par une voix douce: il ſe releve & tourne la tête : il apperçoit une Femme vêtue en Eſclave; elle paroiſſoit avoir vingt-ſix à vingt-huit ans : malgré une grande pâleur on découvroit ſur ſon viſage de fort beaux traits, qui, cependant portoit chacun l'empreinte du chagrin. *Edward* lui demanda ce qu'elle deſiroit. —— Sçavoir, répondit-elle, ſi vous n'êtes point Anglais. Je vous ai apperçu hier; votre figure m'a frappée; je vous ai ſuivi, en vous entendant parler : j'ai cru reconnoître dans votre accent celui de mon pays. —— Vous êtes donc Anglaiſe? Oui, Monſieur ; & tous deux furent enchantés de ſe reconnoître pour compatriotes. Ils ſe firent mutuellement pluſieurs queſtions. *Edward* n'avoit nulle raiſon pour cacher ſa naiſſance ; il ra-

conta donc à *Zabet*, (c'étoit le nom d'Efclave de l'Angloife;) par quel accident il fe trouvoit en captivité. Elle lui dit qu'elle avoit beaucoup entendu parler de *Miff Bedford* par un Homme qui en avoit été fort amoureux. *Edward* lui voyant les yeux pleins de larmes, lui en demanda la raifon. —— Hélas! *Milord*, c'eft le fouvenir de mes peines qui caufe mes pleurs. Vous voyez en moi la plus malheureufe de toutes les Femmes. Victime de ma confiance dans un Homme que j'aimois, que j'adorois, j'ai perdu pour jamais mon honneur, ma réputation & mon repos. *Edward* lui témoigna le defir d'être inftruit de fes malheurs. —— Peut-étre, ajouta-t-il, pourrai-je un jour vous fervir. —— Impoffible! *Milord*, mes maux n'auront de terme que ma mort: je fuis trop coupable pour efpérer pouvoir jamais occuper une place parmi les honnêtes gens. Vous fouhaitez apprendre ma malheureufe hiftoire, je n'héfite pas à vous fatisfaire; mais je crains bien qu'après m'avoir entendue, vous ne me méprifiez autant que je me méprife moi-même. —— Perdez cette idée, *Zabet*. Un repentir efface les fautes qu'on a

commifes: c'eft un confolateur qu'il faut à celui qui gémit fur fes erreurs, & non pas un rigorifte fâcheux. Ayez plus de confiance en moi.

Ils convinrent de fe trouver le lendemain à la même heure, au même lieu; & l'un & l'autre furent exacts au rendez-vous.

HISTOIRE

De Nancy Bagshot.

» Mon Pere étoit depuis vingt ans
» Vicaire d'un Village, fitué à trois
» *milles* de *Salisbury*, lorfqu'il de-
» vint amoureux de *Milady Gardon*,
» qui habitoit une terre peu éloignée
» de fon Vicariat. Monfieur *Bagshot*
» avoit alors quarante-cinq ans: comme
» il avoit été à vingt-cinq le plus bel
» Homme du pays, il étoit encore affez
» bien pour plaire. *Miff Fanny Gardon*
» l'aima, & ne pouvant obtenir le con-
» fentement de fa Mere, elle époufa
» fecrettement fon Amant. Le mariage

» n'étoit disproportionné que par rap-
» port à la fortune; car mon Pere étoit
» Gentilhomme, & proche parent des
» plus grands Seigneurs de la Province.
» Dès que *Milady* fut instruite de l'u-
» nion que sa Fille avoit contractée à
» son insçu, elle partit pour *Londres*,
» & ne laissa pour dot à *Mistress Bagshot*,
» que sa malédiction: l'Héritiere d'une
» grande fortune qui se trouve réduite
» à cent livres *sterling* de revenu, pour-
» roit avec raison murmurer contre le
» destin; ma Mere n'en eut jamais la
» pensée, & s'il lui est arrivé quelque-
» fois d'ambitionner une fortune plus
» considérable que la sienne, c'est lors-
» qu'elle voyoit un malheureux qu'elle
» ne pouvoit secourir.

» Je vins au monde la premiere an-
» née du mariage de mes parents, & je
» fus leur unique Enfant. D'après l'idée
» que je vous ai donnée du caractere
» de ma Mere, vous devinez qu'elle ne
» s'en est rapportée qu'à elle seule du
» soin de m'élever. Avec un tel Pere
» & une telle Mere, j'aurois dû être
» éternellement vertueuse; pourquoi ai-
» je oublié si vîte les sages leçons de la
» meilleure des Femmes? Pourquoi

» n'ai-je pas ſçu réſiſter à un penchant » criminel?

» J'avois atteint ma dix-ſeptieme an- » née : j'adorois mes parents qui me » chériſſoient au-delà de l'expreſſion. » Malgré la modicité de leur revenu, » ils n'avoient rien négligé pour per- » fectionner mon éducation : les meil- » leurs Maîtres de *Salisbury* m'avoient » donné des leçons : je peignois paſſa- » blement ; je ſçavois la Muſique, le » Français, l'Italien, la Géographie, » & généralement toutes les choſes que » l'on doit faire apprendre aux jeunes » Demoiſelles. Je danſois aſſez bien, & » je touchois du Clavecin. Ma Mere » avoit été ma Maîtreſſe pour tous les » Ouvrages à l'aiguille : enfin, *Milord*, » à ſoixante milles à la ronde, on n'au- » roit pas trouvé une Fille née, même » dans la claſſe la plus riche, élevée » avec plus de ſoin que moi. Je dois » dire auſſi que j'avois beaucoup de » bonne volonté & de deſir de bien » faire ; ce qui me rendoit facile les » choſes de la plus grande difficulté. » J'étois jolie, grande, bien faite ; il » m'eſt permis de dire tout cela puiſ- » qu'il ne me reſte aucuns de ces avan-

» tages. J'eus le malheur de perdre ma
» Mere dans le temps où ses conseils
» & son exemple m'auroient été d'un
» grand secours: Monsieur *Bagshot* fut
» inconsolable : il aimoit sa Femme
» après dix-huit ans de mariage avec
» autant d'ardeur que les premiers jours
» de son union.

» Quand *Milady Gardon* sçut que
» sa Fille étoit morte, elle revint ha-
» biter sa terre où elle n'avoit pas pa-
» rue depuis dix-huit ans. Le hasard
» me la fit rencontrer un jour à la
» promenade : ma ressemblance avec
» ma Mere la frappa, mais point agréa-
» blement : car elle se disposoit à re-
» tourner sur ses pas, lorsqu'un Mon-
» sieur qui l'accompagnoit lui dit : ——
» Ah ! ma Tante, elle est charmante !
» aurez-vous le courage de l'humilier?
» Puis s'adressant à moi ; approchez,
» belle *Miss*, rassurez - vous, aimable
» Fille: ô Dieu ! *Milady* comme elle
» a l'air effrayée ! je vous en conjure;
» dites-lui un mot. —— Vous le vou-
» lez, dit-elle ; je ne puis vous rien
» refuser. Comment vous nomme-t-on,
» *Miss ?* —— *Nancy Bagshot, Milady*.
» —— Que fait votre Pere? —— Il est

» Vicaire du Village que vous voyez.
» —— Et votre Mere? Elle eſt morte,
» & je me mis à pleurer. —— Char-
» mante ſenſibilité ! s'écria le jeune
» Homme ; elle fait bien l'éloge de la
» bonté de votre cœur : vous l'aimiez
» beaucoup cette chere Maman. ——
» Comme on doit aimer une Mere qui
» donne ſans ceſſe les preuves de la
» plus vive tendreſſe. —— Me connoiſ-
» ſez-vous, me dit *Milady* ? —— Si
» vous vous nommez *Milady Gardon*,
» ma Mere vous devoit le jour. ——
» Qui vous a dit une pareille ſottiſe ?
» —— Tout le monde, *Milady*. ——
» Ce ſont des ſots qui n'ont pas le ſens
» commun. Il y a dix-huit ans que j'ai
» perdu *Miſſ Gardon*, & je vous défends
» d'avoir la prétention de croire m'ap-
» partenir. Si vous oſez vous en vanter,
» je vous ferai punir, entendez-vous,
» *Miſſ*. —— Moi ! *Milady*, oh ! je ne
» m'en vanterai jamais. —— Vous êtes
« une raiſonneuſe à ce qu'il me paroît.
» —— Par pitié, *Milady*, dit le jeune
» Homme en l'interrompant, n'accablez
» pas cette infortunée. —— En vérité,
» *Milord*, vous êtes inſupportable avec
» vos commiſérations, Cette Fille me

» manque, & je n'aurai pas la liberté » de le lui faire ſentir? —— Pardon, » m'écriai-je, *Milady*, ſi je vous ai dé- » plu: je vous ai aimée ſans vous con- » noître, & croyez qu'à préſent mon » reſpect.... —— En voilà aſſez, *Miſſ*, » continuez votre promenade, ſans in- » terrompre plus long-temps la mienne. » Je fis une grande révérence & me » retirai. Le jeune Homme me ſalua » avec affection, & je remarquai dans » ſes yeux un air d'intérêt qui me flatta.

» Je rencontrai mon Pere à quel- » ques pas delà qui venoit au-devant » de moi; je lui racontai ce qui venoit » de m'arriver. —— Je ne ſuis point » ſurpris, me dit-il, du ton de *Mi-* » *lady* avec toi. C'eſt une Femme or- » gueilleuſe & hautaine, & la haine » qu'elle avoit conçue pour ta vertueuſe » Mere s'étendra ſûrement juſqu'à toi. » Quant au Neveu de *Milady*, & ſon » unique héritier, au défaut de ta Mere, » c'eſt un jeune Homme généralement » eſtimé: *Milord Stancey* n'eſt connu » que par ſes belles actions; il eſt doux, » compatiſſant & généreux: le ſeul titre » de malheureux ſuffit à ſes yeux pour » mériter ſes égards: il a été élevé à l'Univerſité

» l'Université *d'Oxford*, dont il n'est
» sorti que depuis quatre ans. Quand
» il a été instruit de la conduite de sa
» Tante envers sa Cousine, il a fait
» son possible pour changer les senti-
» ments de *Milady*, & lorsqu'il s'est vu
» forcé d'y renoncer, il nous a fait
» passer de six mois en six mois une
» somme assez forte pour vivre agréa-
» blement : il a eu même la délicatesse de
» nous laisser ignorer à qui nous de-
» vions ces secours : un honnête Cha-
» pelain chargé de sa commission n'a ja-
» mais voulu nous nommer l'ame bien-
» faisante à qui nous étions redevables :
» la réputation dont jouit *Milord Stan-*
» *cey* nous a fait présumer que ce ne
» pouvoit être que lui. Depuis la mort
» de ma pauvre *Fanny* il s'est écoulé
» dix-huit mois, &, dans cet intervalle,
» j'ai vu trois fois le bon Chapelain.
» Voilà, ma Fille le caractere du Neveu
» de *Milady*; on assure qu'elle l'aime
» infiniment, & qu'il a beaucoup de
» pouvoir sur son esprit; je suis sûr
» qu'il n'en abusera pas pour lui faire
» commettre des injustices. Quant à
» *Milady*, j'espérois quelque chose de
» votre premiere entrevue, & je cher-

» chois les moyens de t'y faire pré« senter : le hasard t'en a procuré l'oc» casion, & l'événement détruit mon » espoir. Il faut, ma *Nancy*, renoncer » à toute idée de fortune : l'éducation » que tu as reçue, & ta vertu te tien» dront lieu de dot. Souviens-toi tou» jours que la sagesse dans une Fille la » fait estimer & rechercher des honnêtes » gens, & qu'il vaut mieux manquer de » bien que d'honneur.

» Le lendemain de ce jour, nous » vîmes arriver le Chapelain de *Myladi* » *Gardon* : il remit à mon Pere une » Lettre de sa part. Monsieur *Bagshot* » me la donna après qu'il en eut fait la » lecture. —— Lisez, *Nancy*, me dit» il, cela vous regarde. Voici le conte» nu de l'Écrit.

LETTRE de Milady GARDON, à Monsieur BAGSHOT, Vicaire du Village d'Hirlam.

MONSIEUR,

» J'ai rencontré hier votre Fille *Nan*» *cy* : sa figure me plait, & je serois fort

» aiſe de lui faire du bien, pourvu, » toutefois, qu'elle ne répete jamais » ce qu'elle a entendu dire à des Gens » mal inſtruits, relativement à ſa Mere, » que je n'ai jamais connue : mais comme » on m'a aſſuré que vous étiez aſſez mal » à votre aiſe, je conſens à prendre » *Nancy* avec moi ; ſur le pied de De- » moiſelle de Compagnie. Elle ſera » nourrie, logée, habillée, & je lui don- » nerai cinquante livres *ſterlings* chaque » année. Si cet arrangement vous con- » vient à tous deux, je l'enverrai cher- » cher demain matin par *Sophie*, ma pre- » miere femme. Je mets encore une » condition, c'eſt que vous ne viendrez » jamais chez moi. Votre fille pourra » aller quelquefois vous voir ; mais je » ne recevrai aucunes viſites qui aient » rapport à elle. Telles ſont mes inten- » tions. Vous pourrez faire votre ré- » ponſe de vive voix à mon chapelain, » porteur de cette lettre. Je ſuis, Mon- » ſieur Votre Servante

LOUISA GARDON.

» Me priver de vous voir, m'écriai- » je en rendant la lettre à Monſieur

» *Bagshot!* ô mon Pere ! pourriez-vous
» consentir à ce que je me séparasse de
» vous? Non, jamais je ne vous quitterai :
» je veux mourir auprès de vous. Puis
» m'adressant au Chapelain: vous voyez,
» Monsieur, combien j'aime mon Pere,
» je ne pourrois vivre éloignée de lui.
» Dites, je vous prie, à *Milady*, que
» je suis très-reconnoissante de ses bon-
» tés: mais je ne puis accepter ses propo-
» sitions. Mon Pere est seul : son âge ne
» lui permet pas de se passer de quelqu'un
» qui puisse veiller à sa santé; qui mieux
» qu'une fille peut remplir un devoir aussi
» sacré? Monsieur *Bagshot* me prit dans
» ses bras, & me serra contre son sein,
» —— Digne fille de ta respectable Mere!
» je reçois avec transport les preuves
» touchantes de ta tendresse. C'est ainsi
» que pensoit, qu'agissoit ma chere
» *Fanny*. Je n'abuserai pas de ta ten-
» dresse; je ne te priverai pas d'un se-
» cours que le Ciel ne t'envoie qu'à ma
» sollicitation. Va avec *Milady*, je t'en
» conjure, je te l'ordonnerois même, si
» je ne sçavois que mes prieres ont seules
» suffi jusqu'à présent pour t'engager à
» m'obéir. Dites à *Milady*, Monsieur,
» que nous acceptons ses offres obli-

» geantes, & que demain ma fille ſera
» prête à ſe rendre à ſes ordres.

» Le Chapelain prit congé de nous.
» J'étois abſorbée dans mes réflexions
» doublement chagrinantes; quitter mon
» Pere étoit pour moi une choſe affreuſe:
» & pour qui un ſi pénible ſacrifice!
» Pour ma grand'Mere, qui rougiſſoit
» d'avouer que j'étois de ſon ſang, &
» qui ne rougiſſoit pas de me propoſer
» d'être ſa premiere domeſtique: pour
» une femme qui n'avoit jamais ſçu par-
» donner à ſa fille une faute excuſable
» par l'objet qui lui avoit fait commetre!
» Telle eſt, me diſois-je, la perſonne
» de qui je vais dépendre.

» Monſieur *Bagshot* eſſaya vainement
» de me conſoler, ma triſteſſe augmenta
» en voyant approcher l'inſtant de mon
» départ: Enfin il arriva: une voiture
» arrêta à notre porte; j'en vis deſcen-
» dre une femme: je me précipitai aux
» genoux de mon Pere. —— C'en eſt
» donc fait, lui dis-je, mon Pere, vous
» me renvoyez de chez vous; je ſuis
» chaſſée de la maiſon paternelle: com-
» ment ai-je pu mériter cette barbarie?
» —— Ceſſe, mon enfant, ceſſe d'être
» injuſte. Crois-tu qu'il ne m'en coûte

» pas beaucoup pour me séparer de toi.
» Ma chere *Nancy*, plus je t'aime, &
» plus je dois travailler à ton bonheur.

» On vint nous dire en ce moment
» qu'une femme de *Milady Gardon*
» demandoit à nous parler. Monsieur
» *Bagshot* la fit prier par notre servante
» de passer un moment dans le parloir,
» & il continua ainsi quand nous fûmes
» seuls. —— Mon âge & mes infirmités
» ne me promettent pas une longue vie;
» ma petite fortune ne consiste que dans
» les revenus de mon vicariat : les bien-
» faits de *Milord Stancey* sont, peut-
» être, momentanés. D'ailleurs, il ne
» conviendroit pas qu'une fille de dix-
» huit ans ne dût son existence qu'aux
» secours d'un jeune homme qui n'est
» point avoué pour son parent : bien
» moins encore, qu'elle reçût des bien-
» faits, n'ayant nulle certitude de la
» main qui les offre. A ma mort, quel
» seroit donc ton sort? —— Au nom de
» Dieu, mon Pere, ne me faites pas
» envisager ce terrible moment, il est
» loin encore, &, peut-être, serai-je
» assez heureuse pour que vous me sur-
» viviez. —— C'est ta tendresse qui s'ex-
» prime, & elle est trop forte pour écou-

» ter la raiſon : je dois en avoir pour
» tous deux. Tu peux avoir dans *Milady*
» *Gardon* une protectrice, & même
» quelque choſe de plus : on ne hait pas
» éternellement. Le malheureux objet
» de ſa vindication n'eſt plus : elle deſire
» t'avoir, c'eſt déjà beaucoup, & plus
» que je n'oſois eſpérer. Ta douceur,
» tes talents, & ta bonne conduite feront
» le reſte. Aye pour *Milady* les ſoins,
» les attentions, les prévenances, que
» tu avois pour ta Mere. Elle t'a permis
» de venir me voir : tu trouveras tou-
» jours mes bras ouverts, & prêts à te
» recevoir. J'eſpere, *Nancy*, que tu es
» convaincue de la ſolidité de mes rai-
» ſons. Pars, ma fille, & dis-toi ſans
» ceſſe que ton Pere ne paſſe aucun
» inſtant ſans prier le Créateur qu'il
» te rende heureuſe. Quoique ſéparés,
» je veillerai ſur toi, & je te protégerai
» toujours. Adieu, ma fille, cache-moi
» tes larmes, elles navrent mon cœur.

» Il me conduiſit alors à *Sophie*.
» —— Voilà mon enfant, *Miſs* : je dé-
» ſire que *Milady* ſente le ſacrifice que
» je lui fais en m'en ſéparant. O *Miſs*, je
» vous recommande ma *Nancy*, c'eſt
» une bonne fille ; vous voyez par les

» pleurs qu'elle verse, & par mon atten-
» drissement, combien nous nous ai-
» mons. Cette sensibilité ne peut lui
» nuire dans votre esprit. *Sophie* promit
» d'avoir tout le soin possible de moi.
» Je vis ses yeux humides, ce qui me fit
» bien augurer de la bonté de son cœur.
» En m'arrachant des bras de mon Pere,
» je jettai les cris de la douleur. La
» bonne *Sophie* chercha à me consoler.
» Si elle ne réussit pas entierement, elle
» parvint au moins à charmer mon cha-
» grin.

» En arrivant à *Running*, c'est le nom
» de la terre de *Milady Gardon*, *Sophie*
» me conduisit à l'appartement de sa
» maîtresse qui me reçut avec sa hauteur
» accoutumée, —— Ah ! vous voilà :
» on dit que vous n'aviez pas grande
» envie de venir. —— Je suis très-affli-
» gée de quitter mon Pere. —— Il est
» pauvre, votre Pere, on le dit bien
» vieux, & bien cassé, il vous auroit
» bientôt laissé dans la misere : je con-
» sens à prendre soin de vous. *Sophie*,
» conduisez cette fille dans la chambre
» qui tient à la vôtre, & faites en sorte
» qu'elle soit vêtue décemment pour
» paroître à ma table. Il me semble qu'on

» vous nomme *Nancy*. —— Oui, *Milady*. —— Songez, *Nancy*, que lorſque » j'aurai du monde vous mangerez dans » votre chambre : au reſte, je le répete, » je vous veux du bien. Allez, *Nancy*, » ſuivez *Sophie*.

» A peine fus-je hors de l'appartement que je ne pus retenir mes larmes. O ma Mere ! m'écriai-je, quelle » différence ! L'obligeante *Sophie* me » prit la main, & m'entraîna dans la » chambre qui m'étoit deſtinée : elle me » laiſſa pour aller à ſon devoir. Au bout » d'une heure elle reparut avec un paquet ſous ſon bras. —— Voilà, *Miſſ*, » quelques robes que *Milady* vous envoie. Comme vous êtes à-peu-près » de la même taille, elle croit qu'elles » doivent vous aller; cependant, s'il y » manque quelque choſe, dites-le, pour » qu'on puiſſe les raccommoder.

» Pour contenter *Sophie*, & obéir » aux ordres de ſa maîtreſſe, j'eſſayai » les habits. Il ſembloit qu'ils fuſſent » faits pour moi : je pris le plus ſimple.

» Comme je finiſſois ma toilette, on » vint m'avertir que le dîner étoit ſur la » table; je deſcendis vîte pour ne pas » me faire attendre, & paſſai dans la

» salle à manger. *Milady* y entroit par » une autre porte, & son Neveu lui » donnoit la main : il me fit une grande » révérence, que je lui rendis en rou- » gissant. Il eut pour moi, pendant tout » le temps du repas, des égards sans » nombre. *Milady* elle-même me traita » avec plus de douceur que le matin, » ce qui excita la curiosité des Valets. » Je les vis s'entreregarder maligne- » ment, mais je m'en occupai peu.

» En sortant de table, *Milady* passa » dans sa chambre, & me dit de suivre » son neveu dans le sallon; je pris sur le » champ mon ouvrage, en priant *Milord* » de me permettre de travailler. —— » Vous permettre, *Miss* ! est-ce ainsi » que l'on parle, quand on est faite pour » commander ? —— Mon devoir, *Mi-* » *lord*, est d'obéir; je le remplirai sans » murmure. —— Votre modestie, *Miss*, » est trop forte. Que faites vous donc » là de si joli ? —— Je brode une piece » de corps. —— Ces fleurs sont admi- » rablement bien faites. Vous avez donc » bien voulu, belle *Nancy*, consentir » aux desirs de *Milady?* —— Mon Pere » l'a exigé, *Milord*. —— C'est à la seule » obéissance à qui nous devons le bon,

» heur de vous avoir. —— Je prends les » paroles honnêtes de *Milord* pour au» tant de compliments. —— Gardez» vous en bien, je n'ai jamais sçu flatter » aux dépens de la vérité. Je pense » tout ce que je dis, & avec vous, » *Miss*, on ne risque rien à être sincere.

» Je vis un cahier de musique sur un » fauteuil à côté de moi : je le pris pour » voir ce que c'étoit. —— Seriez-vous » Musicienne, me demande *Milord* avec » empressement ? —— Un peu ; & je » déchiffrai à voix basse le premier mor» ceau. —— Plus haut, *Miss*, je vous » en conjure; vous paroissez avoir une » bien jolie voix : cet air sûrement vous » étoit connu. —— C'est la premiere » fois que je le lis. —— Oh ! cela est » divin. Par grâce, aimable *Nancy*, » chantez-le tout entier.

» Après l'avoir parcouru des yeux, » je le chantai dans toute l'étendue de » ma voix. *Milord* m'accabla d'éloges : » jamais je n'en avois reçu avec autant » de plaisir. —— Ma Tante sera bien » surprise à son réveil. Sur mon ame on » ne chante pas mieux. *Milady* entra peu » d'instants après; son Neveu lui donna » envie de m'entendre. Elle parut con-

H 6

» tente, & m'applaudit par un fouris.
» —— Ces gens de Campagne ne con-
» noiffent que la Mufique vocale. ——
» Vous m'excuferez, *Milady*, on m'a
» fait auffi apprendre le Clavecin. ——
» Elle eft remplie de talents, s'écria
» *Milord*. —— Et, fçavez-vous quel-
» ques chofes par cœur ? —— Si *Mi-*
» *lady* a des pieces ou des morceaux
» d'accompagnements, je les exécute-
» rai. —— Comment ! à livre ouvert !
» —— Oui, *Milord*. —— Vous avez
» peut-être un peu d'amour-propre,
» ma petite, mais nous allons voir. Elle
» me fit paffer dans la chambre voifi-
» ne., où je trouvai un clavecin. Je
» préludai d'abord. —— A merveille,
» dit *Milord*. —— Oui, reprit *Milady*,
» cela n'eft pas mal. Tenez, *Nancy*,
» voilà une piece nouvelle. Croyez-
» vous pouvoir la jouer ? —— Je ferai
» mon poffible.

» Elle me parut pleine de difficultés,
» cependant je l'exécutai affez bien. *Bra-*
» *vo*, *bravo*, s'écria *Milord* avec enthou-
» fiafme. Eh bien, ma Tante, qu'en di-
» tes-vous ? —— Qu'elle a les plus heu-
» reufes difpofitions. -- Des difpofitions !
» Je défie le plus habile Maître de faire

» mieux. Je suis bien aise, me dit *Milady*, de vous voir des talents. Vous » sçavez sûrement travailler ? — Elle » brode comme Ange : voyez ma Tante. — Faites-vous de la dentelle ? » — Oui, *Milady*. Le bonnet que » j'ai sur ma tête, est mon ouvrage. » — Il n'est point mal. J'ai une garniture qui n'est que commencée, vous » me ferez le plaisir de la finir. Au reste » je vous laisse la maîtresse de vos » occupations. Vous pourrez vous perfectionner sur ce clavecin. Je ne veux » pas vous gêner ; soyez sage, & comptez sur ma protection.

» Comme on vint avertir *Milady* » qu'un Seigneur du voisinage demandoit à la voir, je me retirai dans une » chambre, conformément à ses ordres » de ne jamais paroître quand il y auroit du monde.

» Je reçus le lendemain une lettre » de mon Pere qu'accompagnoit un paquet de mes effets. Je ne pus lire les » nouvelles assurances de sa tendresse » sans verser des larmes.

» *Milady* entra comme je m'occupois » à arranger ce que je venois de recevoir » & bientôt son Neveu la suivit. Ma

» palette & mes couleurs étoient res-
» tées sur une table. —— Comment,
» s'écria *Milord*, vous peignez aussi?
» —— Un peu, répondis-je. —— Cer-
» tes, ma tante continua-t-il, je con-
» nois peu de Demoiselles dont l'édu-
» cation ait été plus suivie.

» *Milady* desira voir quelques-uns de
» mes ouvrages. Je lui montrai d'abord
» deux ou trois mignatures de fantaisie.
» —— Voilà, dis-je ensuite avec timi-
» dité, le portrait de ma Mere à côté
» du mien; en jettant les yeux sur la
» petite boîte, *Milady* changea de cou-
» leur; mais son émotion ne dura qu'une
» minute, elle se remit bientôt, & me
» dit en me rendant les portraits. ——
» Cela est fort bien peint. *Milord* voulut
» les voir, & se récria sur notre ressem-
» blance. On diroit, ajouta-t-il, que ce
» sont les deux Sœurs. —— Je vous
» laisse, *Nancy*, me dit *Milady* finissez
» vos affaires, vous descendrez ensuite
» dans le sallon, où je vous remettrai
» la dentelle dont je vous ai parlée hier.
» Allons, *George*, donnez-moi la main.

» Quinze jours se passerent de la
» même maniere. *Milady* conservoit
» toujours vis-à-vis de moi un air de

» hauteur qui m'humilioit. La bonté, » la politesse, & la franchise de *Milord* » *Stancey* lui étoient si naturelles, qu'on » le trouvoit le lendemain tel qu'on » l'avoit laissé la veille. Pendant cet in- » tervalle, j'avois été voir trois fois » Monsieur *Bagshot* accompagnée de » *Sophie*. Ce bon Pere partageoit mes » peines, & me consoloit par l'espoir » d'obtenir à la longue les bonnes gra- » ces & l'amitié de *Milady*. L'hiver » approchoit, la campagne dépouillée » n'offroit plus aux yeux qu'un spectacle » monotone & ennuyeux. *Milady* donna » des ordres pour partir au bout de huit » jours. Je ne m'attendois pas à quitter » *Running*. Cette nouvelle me causa le » plus grand chagrin. Je vais donc, me » disois-je, m'éloigner tout-à-fait de » mon Pere. je ne pourrai plus lui conter » mes peines, & en recevoir de si douces » consolations. O fortune ! on veut que » je te fasse un si pénible sacrifice. Ciel, » donne-moi donc la force de supporter » mes maux !

» Lorsque je fis mes adieux à Mon- » sieur *Bagshot*, je fus sur le point de » succomber à ma douleur. il voulut » me cacher la sienne pour augmenter

» mon courage; mais il ne put y réuf-
» fir affez bien pour que je ne m'ap-
» perçuffe pas de l'effort qu'il fe faifoit.
» —— Cher Pere, lui dis-je en tom-
» bant à fes genoux, ne me cachez pas
» les preuves de votre amour paternel;
» laiffez-moi voir combien je fuis ché-
» rie du plus refpectable des Hommes;
» vos larmes coulent. Ah! mon Pere,
» elles me difent que vous me regret-
» terez: & pourquoi nous quitter? qui
» m'empêche de refter ici, de vous
» confacrer mes jours? C'eft pour mon
» bonheur, dites-vous, que le fort nous
» fépare! mais, je ne puis le trouver
» éloignée de vous..... Vous ne ré-
» pondez pas.... Je le vois, vous ac-
» quiefcez à ma priere. —— Sans dou-
» te, ma Fille, je regarderois comme
» un grand bonheur pour moi de te
» garder, & fi je ne confidérois que moi
» tu refterois: mais, mon Enfant, les
» mêmes confidérations qui m'ont fait
» céder au defir de *Milady Gardon*
» fubfiftent toujours, & ce font elles
» qui m'engagent à réfifter à mon pen-
» chant & à ton inclination. Il faut abfo-
» lument, ma chere *Nancy*, céder à la
» néceffité. Tu vas t'éloigner. Eh bien!

» tes lettres suppléeront à ta présence.
» Tu liras ma tendresse dans mes ré-
» ponses. Adieu, ma Fille, au nom de
» Dieu, ne me laisse pas voir ton déses-
» poir, il augmenteroit le mien. *Miss*
» *Sophie*, n'abandonnez jamais *Nancy*;
» consolez-la, chere *Miss*, je vous re-
» commande mon Enfant.

» Il se retira sur le champ je retour-
» nai à *Running*. Je ne vous peindrai
» pas à quel point j'étois affligée. Trou-
» verois-je des termes qui puissent ex-
» primer combien mon cœur étoit navré?
» *Milord* s'en apperçut, & ne m'en sçut
» pas mauvais gré. Nous partîmes le
» lendemain matin. *Milady*, son Neveu,
» *Sophie*, & moi, occupâmes un car-
» rosse, les gens suivirent dans un autre.
» *Milady* nous fit détourner de plusieurs
» milles, pour aller passer quelques
» jours dans la terre d'une Femme de
» ses amies. Elle m'y présenta comme
» une jeune personne de bonne Famille,
» mais peu fortunée, pour qui elle avoit
» pris beaucoup d'amitié.

» Après un séjour assez long, nous
» reprîmes la route de *Londres*, où nous
» arrivâmes trois jours après.

» Malgré la tristesse dans laquelle

» j'étois plongée, je ne pus voir fans » étonnement & fatisfaction, une auffi » brillante ville, tout me parut être un » objet d'admiration. L'hôtel de *Milady* » où nous defcendîmes, eft fitué dans » le quartier de la cour, & en fait l'or- » nement par fa beauté. On me donna » une chambre affez agréable, quoi- » qu'elle fût une des moindres de la » maifon. *Milord* vouloit me céder fon » appartement; mais fa tante s'y refufa; » d'ailleurs je m'y ferois oppofée. Il ne » convenoit pas à une Orpheline d'être » brillamment logée.

» Les premiers jours fe pafferent à » goûter du repos & à s'arranger. En- » fuite *Milady* fit des vifites, & en re- » çut. Elle me fignifia que mon titre de » Demoifelle de Compagnie exigeoit » que je fuffe toujours avec elle, quand » bien même elle auroit du monde. » Alors on me prenoit pour un fujet » d'amufement. Dix fois par jour on me » faifoit chanter, & toucher du clave- » cin. Je fus auffi obligée de peindre » trois ou quatre Femmes de la connoif- » fance de *Milady*. Je vous avoue que » cette vie-là me déplaifoit infiniment; » auffi je cherchois à me dédommager

» en écrivant souvent à mon Pere, qui » me répondoit exactement. La conduite » de *Milord* avec moi fut la même à la » Ville qu'elle avoit été à la Campagne, » excepté qu'il me parut plus triste & » plus pensif.

» Parmi les gens qui venoient le plus » souvent chez *Milady*, il se trouva » deux ou trois Seigneurs qui cher- » choient à me plaire. Mon amour-pro- » pre seul en fut flatté. Quelle est la » Femme qui s'afflige d'avoir des ado- » rateurs? Le *Lord Weuglas* paroissoit » le plus empressé. Dans tout ce que » je faisois, ses éloges devançoient ceux » des autres. A la promenade, il étoit » toujours le premier à m'offrir la main. » Ce jeune Homme étoit aimable, bien » fait, & d'une société douce. Cepen- » dant il ne fit nulle impression sur mon » cœur. La tendresse que j'avois pour » mon Pere, me sembloit devoir ex- » clure tout autre sentiment.

» Le changement d'humeur de *Milord* » *Stancey* fut enfin si visible, que sa » Tante lui en fit la guerre devant moi. » Il n'en voulut pas convenir Cette » conversation continua pendant tout le » temps du dîner, après lequel *Milady*

» ſuivant ſon habitude, paſſa dans ſa
» chambre pour dormir une heure.——
» Apparemment, me dit *Milord* quand
» nous fûmes ſeuls, que le ſéjour de la
» Ville opére ſur vous comme ſur moi.
» —— Il eſt vrai, *Milord*, que je ne
» puis m'accoutumer à vivre ſans voir
» mon Pere. —— Nous n'avons pas les
» mémes idées. Je vous trouve au con-
» traire plus gaie ici qu'à *Running*.
» Vous paroiſſez plus contente. —— Je
» le ſuis pourtant beaucoup moins.——
» Vous n'êtes pas ſincere, ô *Nancy* !
» gardez-vous de devenir diſſimulée.
» —— Que voulez-vous dire *Milord*?
» De grace expliquez-vous. —— Eh
» bien! oui, ingrate, je m'expliquerai.
» Depuis que vous êtes avec ma Tante,
» vous n'avez pas voulu entendre le
» langage de mes yeux : tout en moi
» vous annonçoit l'amour le plus tendre,
» le plus pur ; inſenſible à ma tendreſſe,
» vous avez feint de ne rien apperce-
» voir, & *Wenglas* n'a eu que la peine
» de ſe montrer pour ſe faire aimer.——
» Ciel ! m'écriai-je, quelle injuſtice ! un
» Homme que je connois depuis huit
» jours, je l'aimerois ! —— Oui, cruelle,
» vous l'aimez, & je n'obtiens que du

» mépris. —— De grace, *Milord*, ne
» m'accablez pas. Croyez, oh! croyez
» que je vous estime, que je vous ré-
» vere comme .... —— C'est bien
» ainsi, dit-il en m'interrompant, qu'on
» paye un violent amour. Non, *Miss*,
» je ne puis me contenter de votre es-
» time: vous voyez à vos pieds, ajouta-
» t-il en y tombant, un homme qui vous
» demande ou la vie ou la mort. ——
» Que puis-je, que dois-je faire? ——
» Payer ma tendresse de retour, ou me
» dire que vous me haïssez. —— Vous
» haïr! oh! non. Mais je ne dois pas.....
» —— Vous devez être sincere. ——
» Si je l'étois..... Mais, *Milord*, son-
» gez donc ce que vous êtes, ce que
» je suis. —— Une Fille charmante que
» j'adore. —— La distance qui nous sé-
» pare. —— C'est un effet du hazard:
» d'ailleurs vous sçavez fort bien que
» *Miss Nancy Bagshot* vaut bien *Mi-
» lord Stancey*. —— Et la fortune. ——
» J'en ai assez pour tous deux, & en
» partageant la mienne avec vous, je ne
» fais que vous mettre en possession
» de votre bien. La haine vous a dé-
» pouillé de vos droits, c'est à l'amour
» à vous les rendre. —— *Milady* ne

» consentira jamais. —— Le temps & » mes prieres changeront ses dispositions. —— Mais, *Milord*. —— Mais, » mais, dites plutôt que vous ne m'aimez pas, chere *Nancy* ! ne me réduisez pas au désespoir, dites un mot : » dois-je mourir ? —— J'en serois inconsolable.——Vous m'aimez donc.... » Vous rougissez : si c'est d'impatience, » je suis perdu.—— Gardez-vous de le » croire. ——C'en est assez, ma divine » Maîtresse, votre charmante modestie » ne vous permet pas d'en dire davantage; mais permettez, au moins, que » j'interprête votre silence à mon avantage. —— Je continuerai donc à le » garder.

» Je vis aux transports de joie qu'il » fit éclater, combien le seul mot que » j'avois prononcé vouloit dire de choses! *Milady* arriva à propos pour me » tirer d'embarras. Je ne me reprochois » point d'avoir fait connoître à *Milord* » mes vrais sentiments, que je ne connus pourtant que dans l'instant où il » me parla de son amour. L'aveu que je » venois de faire augmenta ma timidité, » & je sortis pour cacher mon trouble. » Rendue dans ma chambre, je me li-

» vrai à de nouveaux chagrins. Voilà, » m'écriai-je en pleurant, ce que j'avois » craint. ô mon Pere ! que n'êtes-vous » ici pour me faire éviter le danger qui » s'offre à moi ſous une forme char- » mante. Hélas ! Je croyois n'avoir pour » lui que de la reconnoiſſance ; le mo- » ment qui me détrompe, m'ôte pour » jamais le repos & la tranquillité.

» Je me mis ſur le champ à écrire » à Monſieur *Bagshot* ; je lui fis le dé- » tail de ce qui venoit de ſe paſſer, en » le priant de me preſcrire dans ſa ré- » ponſe la conduite que je devois tenir » avec *Milord Stancey*. Quand cette » lettre fut portée, je me trouvai ſou- » lagée, & en état de me rendre aux » ordres de *Milady* qui me fit dire de » deſcendre. Il y avoit beaucoup de » monde dans le ſallon. —— Venez, » *Miſſ Nancy*, me dit *Milady*, on a » beſoin de vous pour faire le *Wiſth* de » *Miſtreſſ Darley*. J'ai un ſi grand mal « de tête, que je me ſens incapable de » la plus légere attention. L'on tira, & » j'eus pour parthenaire *Milord Stan- » cey*. Un Capitaine de Vaiſſeau fut « celui de *Miſtreſſ Darley*. Je n'oſois » lever les yeux, & quand le haſard les

» portoit ſur *Milord Stancey*, je voyois » le plaiſir briller dans les ſiens. Je rou- » giſſois à perdre contenance. On an- » nonça le *Lord Wenglas*, qui après » avoir rendu ſes hommages à *Milady*, » vint ſe mettre à coté de moi pour me » conſeiller. Je le remerciai froidement, » en l'aſſurant que j'avois l'amour-pro- » pre de me croire aſſez habile pour pou- » voir me paſſer de conſeils. Ma réponſe » ne parut pas lui plaire, & il quitta la » place au grand contentement de *Stan-* » *cey*, qui ne le voyoit pas ſi près de » moi ſans peine. La partie finie, on » propoſa d'aller à l'Opéra. *Milady*, » par extraordinaire, me dit d'aller faire » un peu de toilette, & qu'elle m'y me- » neroit. Je ne cachai pas le plaiſir que » j'aurois à voir ce ſpectacle dont on » m'avoit tant fait d'éloges; je n'avois » jamais été à aucuns. —— Elle ſera » bien étonnée, diſoit *Milady*. Au » moins, *Nancy*, faites en ſorte de ca- » cher votre admiration à nos Voiſins; » car nous deviendrions un ſujet de cu- » rioſité.

» Nous montâmes en carroſſe, mais » nous n'arrivâmes que bien long-temps » après, quoique l'Hôtel de *Milady* ne fût

» fût gueres éloigné de *Hay-Market*.
» La file des voitures étoit très-longue;
» il fallut attendre notre tour. Arrivés
» dans la salle, nous ne pûmes trouver
» à nous placer, & fûmes obligés de
» rester debout, ce qui me fatigua hor-
» riblement, & m'ôta les trois quarts du
» plaisir que j'aurois goûté si j'avois été
» commodément assise. La séduisante *Ga-*
» *brieli* (1) me faisoit oublier ma gênan-
» te position; mais quand elle quittoit
» la scène, je me sentois sans force,
» & tombois sans pitié sur mes Voisins.
» Heureusement *Milord Stancey* se trou-
» voit derriere moi, & me soutenoit.
» *Milady* étoit parvenue à obtenir un

---

(1) Oui, Gabrieli, ainsi que Miss Bagshot, je vous regardois comme la premiere Cantatrice du monde connu; mais j'ai vu Saint-Huberti! je l'ai vue le front ceint du laurier de l'Immortalité. (1) J'ai dit dans mon cœur: C'est ainsi qu'il faut honorer la sublimité des talents!

(1) Au mois de Février dernier, Madame Saint-Huberti jouant le rôle de Didon dans l'Opéra de ce nom, fut couronnée par la main du Public.

» bout de banc. La pauvre *Mistress Dar-
» ley* se mouroit. Nous sortîmes avant
» la fin du Spectacle. —— Est-ce là,
» disois-je, ce que vous appellez un
» plaisir bien vif? —— Certes, reprit
» *Mistress Darley*; c'est le payer bien
» cher. Me voilà fatiguée pour un mois.
» *Milady* assura que jamais elle ne met-
» troit le pied à l'Opéra sans avoir fait
» retenir une loge.

» En descendant de voiture, *Milord*
» me pressa légerement la main: je lui
» sçus gré de cette marque d'attention.
» Les jours suivants il me parla plus
» librement de son amour. Je ne lui
» cachai pas que j'avois écrit à mon
» Pere, & que je suivrois aveuglément
» ses avis. Il me dit qu'il avoit fait la
» même démarche, & qu'il attendoit
» ainsi que moi la réponse de Monsieur
» *Bagshot*. Voilà qui prouve, dis-je en
» moi-même, qu'il n'a que de bonnes
» intentions.

» Le temps où je devois recevoir
» des nouvelles de mon Pere étoit plus
» qu'écoulé, & je commençois à être
« inquiette de son silence, lorsqu'on
» m'annonça un Ecclésiastique qui de-
» mandoit à me parler.

» Pardonnez, *Milord*, les larmes que
» je répands au souvenir du plus grand
» malheur qui pût m'arriver. O! mort
» cruelle, tu m'as tout ravi, en m'ôtant
» le soutien de ma jeunesse, le seul pro-
» tecteur que j'eusse au monde.

Permettez, *Milord*, que je remette à un autre jour la suite de mon histoire. Les fautes qui me restent à vous avouer augmenteroient mes regrets. D'ailleurs un plus long entretien pourroit être suspect à vos compagnons.

Ils convinrent de se rejoindre le lendemain, & ils se séparerent. *Edward* avoit entendu beaucoup parler de *Milady Gardon*. On la citoit comme une femme impérieuse & vindicative; cependant il ne concevoit pas comment une Mere pouvoit avoir la dureté de ne jamais pardonner à sa Fille. Il trouvoit odieux qu'une grand'Mere fît de sa petite-Fille une espece de domestique. Toutes ces réflexions l'indisposerent contre *Milady Gardon*. Le hasard lui avoit fait rencontrer deux ou trois fois dans différentes maisons *Milord Stancey*, dont on lui avoit dit tout le bien possible. Son bon cœur lui fit regarder *Miss Bagshot* comme une victime sacrifiée

à l'injuftice. Cependant les fautes dont elle s'accufoit coupable lui donnerent de la curiofité, & il attendit le lendemain avec impatience: *Zabet* fut exacte au rendez-vous, & dès qu'elle eut joint *Edward*, elle continua ainfi.

SUITE de l'Hiftoire de NANCY BAGSHOT.

» J'en étois, je crois reftée, *Milord*, » à l'inftant où l'on m'annonça un Ec-» cléfiaftique. Je le fis prier de monter: » à fon abord trifte, j'augurai mal de ce » qu'il avoit à m'apprendre. —— Je fuis » chargé, *Miff*, me dit-il, d'une com-» miffion bien fâcheufe. —— O! Ciel, » m'écriai-je! mon Pere eft mort: l'in-» certitude où j'étois fi j'avois deviné » jufte, me le fit fixer avec inquiétude: » n'en recevant aucune réponfe, je fus » confirmée dans mon foupçon, & je » tombai fans connoiffance. Le bon » Miniftre fe hâta d'appeller du fecours. » En revenant à la vie, je me trouvai » entourée de prefque tous les gens de » *Milady* dont j'étois fort aimée: *Mi-* « *lord* entra comme je recevois un

» paquet des mains de l'Eccléſiaſtique.
» A mon air conſterné, il ſe douta de
» la perte que j'avois faite : il fit retirer
» les gens, puis ſe joignant au Miniſtre
» pour me conſoler, ils mêlerent leurs
» larmes aux miennes. Mon premier
» mouvement fut de baiſer le paquet
» que mon Pere m'envoyoit : je l'ouvris
» en ſanglotant ; j'y trouvai quatre
» Lettres : l'une étoit pour *Milord Stan-*
» *cey*, une autre pour *Milady*, une pour
» moi, & l'autre contenoit ſes dernieres
» volontés.

» Voici d'abord le contenu de celle
» de *Milord*. Je puis vous les répéter
» toutes mot pour mot.

LETTRE de Monſieur BAGSHOT, à l'article de la mort, à Milord STANCEY.

MILORD,

» J'AI ſi peu de moyens pour vous
» témoigner ma reconnoiſſance ſur vos
» bonnes intentions relatives à ma chere
» *Nancy*, que je ne ſçais comment m'y
» prendre pour vous faire mes remer-
» ciements. Ce n'eſt pas en cela ſeul

» que vous m'avez montré la bonté de
» votre cœur. Croyez, *Milord*, que je
» n'ignore pas que c'eſt à vous que je
» dois.... Mais par délicateſſe vous
» n'avez pas voulu être connu; je n'a-
» cheverai donc pas dans la crainte de
» vous déplaire.

» Vos bontés, Homme ſenſible, veu-
» lent s'étendre juſques ſur la Fille de
» l'infortunée qui m'a tout ſacrifié.
» Malgré ſa malheureuſe poſition, vous
» daignez jetter les yeux ſur ma pauvre
» *Nancy*: je ſuis ſon Pere, & je devrois
» ſans doute me refuſer au plaiſir de
» faire ſon éloge; mais le titre de Pere
» ordonne-t-il de ne pas rendre juſtice
» à ſes Enfants? *Nancy* eſt une bonne
» Fille; elle ne manque ni d'eſprit, ni
» de talents: quant à ſes mœurs, formée
» par ſa reſpectable Mere, elles ne peu-
» vent être qu'exemplaires. Je crois
» donc qu'elle ſeroit une Femme excel-
» lente: Cependant, *Milord*, ſouffrez
» que je vous donne un conſeil. *Milady*
» *Gardon* n'avouera jamais ma Fille
» pour la ſienne. Je doute qu'elle con-
» ſente à ſon union avec vous, & ſi
» elle s'y oppoſe, il ne ſeroit pas ſage
» à vous d'aller contre ſa volonté. Que

» l'exemple de l'infortunée *Fanny* vous
» ferve de leçon. Celle qui a déshérité
» fa propre Fille & qui n'a jamais voulu
» oublier une faute bien excufable, vû
» les circonftances, ne fe fera pas un
» fcrupule de fruftrer, pour la même
» raifon, fon Neveu de tout fon bien.
» Je ne vous prefcris rien: vous êtes
» prudent; votre cœur eft le fiege de
» la candeur & de l'honnêteté, faites
» ce que la raifon vous prefcrira. Je
» fçais, par expérience, que la fortune
» ne rend pas toujours heureux; mais
» je n'ignore point non plus combien on
» paffe de mauvais moments quand on en
» eft abfolument privé, fur-tout quand
» on a un cœur fenfible & bienfaifant
» comme vous. Voir un malheureux,
» être dans l'impoffibilité de foulager
» fes peines, c'eft alors qu'on regrette
» de n'être pas opulent; & de pareilles
» occafions fe répetent fouvent, mal-
» heureufement pour l'humanité.

» Une obftruction qui s'eft formée au
» foie depuis deux ans, & qui jufqu'à
» préfent ne m'avoit caufé nulle inquié-
» tude, eft arrivée à fon dernier pé-
» riode, & l'on m'annonce une fin très-
» prochaine. *Nancy* perd en moi plus

» qu'un Pere tendre : j'étois son meilleur
» Ami : qu'elle le retrouve en vous,
» *Milord* ; je vous recommande ma
» Fille ; veillez sur elle comme si elle
» avoit l'honneur d'être votre Sœur, &
» si un jour vous la trouvez digne d'être
» votre épouse, daignez tous deux vous
» occuper quelquefois de, &c.

THOMAS BAGSHOT.

» *P. S.* Je fais vis-à-vis de *Milady* un
» dernier effort pour l'engager à ne pas
» tenir ma Fille si loin d'elle, & de
« son véritable état. Je n'attends pas
» beaucoup de cette démarche ; mais
» j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de
» la faire.

» Homme estimable ! s'est écrié *Milord*, après avoir lu la lettre de Monsieur *Bagshot*, vos desirs seront remplis, s'ils ne sont pas contraires aux volontés de votre aimable Fille : oui, je veux lui tenir lieu de Pere, de Frere, d'Epoux & d'Ami.

» Après avoir témoigné ma reconnoissance à *Milord*, j'ouvris ma lettre ; voici ce qu'elle contenoit :

MA CHERE FILLE,

» REÇOIS le dernier adieu d'un Pere
» mourant; fais un effort de raison pour
» surmonter la douleur que te causera
» ma perte; tu dois me regretter, oui,
» ma *Nancy*, tu le dois; mais il faut
» de la modération en tout. Te voilà
» décidément Orpheline. Ton sort est
» triste; cependant il ne faut pas cesser
» d'espérer en la Providence : sois tou-
» jours sage, mon Enfant, elle prendra
» soin de toi. *Milady* peut changer de
» sentiment, mais n'y comptes point
» trop; car elle peut aussi persister dans
» ses fausses idées. Songe bien que dans
» tous les cas tu lui dois de la recon-
» noissance, du respect & de l'obéis-
» sance. Elle te protege, quand elle
» pouvoit t'abandonner. Tu as aussi
» dans *Milord Stancey* un bon & solide
» Ami. Il t'aime, ma Fille : il me l'a
» mandé, & desire t'épouser. Je crains
» des obstacles à cette union. *Milord*
» est honnête Homme : suis ses conseils,
» & tâche de ne point encourir la haine
» de sa Tante. Quoi qu'il en soit, mes
» Enfants, si le sort se déclare pour
» vous, enfin, si vous êtes assez heu-

» reux pour être unis, je vous donne
» dès ce moment ma bénédiction. Puis-
» se votre Hymen être aussi fortuné
» que le mien ! Je n'ai plus que quel-
» ques heures à vivre. Dans un jour
» j'aurai réjoint ma chere *Fanny* ; en
» allant la retrouver, je ne regretterois
» rien si *Nancy* étoit heureuse. Adieu,
» ma Fille, pense souvent à ta Mere,
» à moi; c'est le moyen d'être toujours
» vertueuse.

THOMAS BAGSHOT.

» *P. S.* Monsieur *Willall*, qui te por-
» tera ce paquet, est le Vicaire qui doit
» me succéder ; il te remettra tout ce
» qui m'appartient ; le billet ci-joint,
» t'en donne la propriété. Adieu, *Nan-*
» *cy*, ne m'oublies jamais, tu me le
» dois.

» Je n'ai de ma vie eu connoissance
» de la Lettre de *Milady* ; elle ne l'a
» pas même montrée à son Neveu. Le
» quatrieme papier me mettoit en pos-
» session du bien de mon Pere. Mon-
» sieur *Willall* me dit qu'il avoit fait
» estimer la maison, les meubles & le
» petit bien ; qu'on avoit évalué le
» tout à 1000 livres sterlings, & que

» si je voulois, il me remettroit cette » somme, desirant acquérir le bien de » son Prédécesseur. Je ne voulus pas » vendre la maison pour me conserver » un asyle, s'il prenoit fantisie à *Mi-* » *lady* de me renvoyer. Je la cédai à » bail à M. *Willall*. Il acheta simple- » ment les meubles, & nous convîn- » mes qu'il me donneroit 200 livres » sterlings, & que je serois obligée de » le prévenir six mois d'avance quand » je voudrois habiter ma maison. Cet » arrangement fait, Monsieur *Willall* » me quitta.

» Je tombai malade de chagrin, & » pendant toute ma maladie, qui dura » deux mois, je ne vis point *Milady*. » *Milord* venoit chaque jour passer deux » ou trois heures dans ma chambre, » &, sans la crainte de m'incommoder, » il y seroit resté davantage. Le temps » ne détruit pas entierement les peines, » mais il les calme. Quand je fus en » état de descendre, ma douleur s'étoit » changée en langueur; ma maigreur, » jointe au grand deuil que je portois, » m'avoit tellement changée, que *Mi-* » *lady* en me voyant, s'écria : —— O » Ciel! Miss, comme vous êtes enlai-

» die. Ce compliment peu flatteur, ne » me fit aucune impression désagréable. » La perte de ma beauté pouvoit-elle » m'affecter après celle de mon Pere? » *Milord* se scandalisa du propos de sa » Tante. —— Pouvez-vous, *Milady*, » lui dit-il, lui faire un reproche de ce » qui lui fait tant d'honneur ? —— Un » reproche ! je suis loin de lui en fai» re ; la pauvre malheureuse est assez » à plaindre d'être privée du seul avan» tage que la Nature lui avoit donné.

» Combien il m'en coûta pour écou» ter sans répondre à l'humiliant propos » de *Milady*. Elle ne me dit pas un » mot de mon Pere, ni de ma position, » & continua de se comporter avec moi » comme auparavant.

» Six années se passerent sans qu'elle » parlât de retourner à *Running*. Ce » laps de temps n'influa pas sur l'amour » que *Milord Stancey* avoit pour moi ; » il profitoit au contraire de tous les » moments qu'il croyoit favorables pour » sonder les dispositions de sa Tante, » il les trouva toujours entierement » contraires aux siennes, ce qui l'em» pêcha de s'expliquer davantage.

» Nous attendions une nouvelle oc-

» cafion, lorfque *Milady* prévint fon
» Neveu, qu'elle étoit dans l'intention
» de lui faire époufer *Miff Serope*, Fille
» du *Lord* de ce nom, & fon unique
» héritiere. A ce coup imprévu, *Mi-*
» *lord* fe trouva confondu. Cependant
» il eut la prudence de cacher com-
» bien cette propofition lui étoit dé-
» fagréable. Il vint fur le champ
» m'en faire part ; j'y fus auffi fenfible
» que lui ; mon cœur fe gonfla, & je
» ne pus retenir mes larmes. —— Vous
» le voyez, *Milord*, lui dis je, le Ciel
» fe déclare contre nous ; il faut renon-
» cer au bonheur que nous nous étions
» promis. —— Y renoncer ! plutôt
» mourir ! eh ! que m'importe la vie fans
» la charmante *Nancy* ! y renoncer ! ré-
» peta-il encore, non jamais ! que ma
» Tante garde fon bien, s'il le faut payer
» par un auffi cruel facrifice.

» Je voulus vainement lui faire fentir
» ce qu'il perdroit s'il perfiftoit à m'ai-
» mer. —— Ce que je trouve n'eft-
» il pas mille fois au-deffus. Ceffez,
» *Miff*, de me donner de pareils con-
» feils, je ne puis les fuivre, & je pour-
» rois penfer que je les dois à votre
» indifférence. —— Vous êtes trop

» juste, & trop clair voyant, pour avoir
» cette idée.

» Nous nous séparâmes sans avoir
» rien décidé. Je fus fort étonné de le
» voir entrer le lendemain très-matin
» dans ma chambre ; il me parut si
» content, que je lui en demandai la
» raison. Tenez, me dit-il, en me pré-
» sentant une Lettre, lisez, & dites
» encore que le Ciel n'est pas pour
» nous. On lui mandoit d'*Edimbourg*
» qu'un de ses Cousins venoit de mou-
» rir de la petite vérole, que le Pere
» avoit gagné la même maladie, &
» étoit fort mal ; que devenant par la
» mort de l'Enfant l'héritier de son
» Oncle, il falloit qu'il se rendît sur
» le champ en Ecosse pour recueillir
» la succession, ou pour donner ses soins
» au malade. —— Grace à Dieu, ma
» chere *Miss Bagshot*, je ne dépendrai
» plus de *Milady Gardon*. Qu'elle gar-
» de sa fortune ; je serai assez riche
» pour faire le bonheur de ma *Nancy*.
» —— Vous allez donc partir, lui dis-
» je tristement ?—— Hélas ! mon Amie,
» il le faut bien ; mais à mon retour,
» quelle sera ma félicité ! Puis-je aussi
» dire la vôtre ? —— Oh, oui, répon-

» dis-je aussitôt ; vous le pouvez. Il
» se mit à mes genoux & me jura un
» amour éternel.

» Son départ fut fixé au lendemain.
» *Milady* l'engagea à rester. —— Que
» vous importe, lui disoit-elle, un
» peu plus ou un peu moins de for-
» tune. Je conçois que votre présence
» la rendra meilleure : mais cela doit
» vous être égal. N'êtes-vous pas sûr
» d'avoir tout mon bien ? —— Mon
» Oncle me desire ; je ne puis, ma
» Tante, refuser de me rendre à ses
» ordres ; je partirai demain. —— Je
» le vois, vous préférez l'Oncle à la
» Tante. Je croyois pourtant mériter
» plus d'égards. —— A Dieu ne plaise,
» *Milady*, que je sois dans l'intention
» de manquer à ce que je vous dois ;
» mais puis-je me dispenser..... ——
» Partez donc, & songez à être bien-
» tôt de retour pour conclure le ma-
» riage que j'ai arrêté. —— Et qui ne se
» fera jamais, me dit tout bas, *Milord*.

» Nos adieux furent tristes, & quoi-
» que depuis long-temps je fusse accou-
» tumée aux peines, j'en ressentis une
» bien sensible lors de cette séparation.
» Je regardois *Stancey* comme la seule

» personne au monde qui s'intéressât à
» moi. Je lui promis de lui être attachée
» jusqu'à la mort; je le pensois: dois-je
» dire que je le pense encore? La faute
» énorme que j'ai commise a égaré mes
» sens, sans changer mon cœur.

» Je fus si fort occupée de lui pen-
» dant le premier mois de son absence,
» que je ne m'apperçus pas, que *Milord*
» *Wenglas* ne paroissoit plus chez *Mi-*
» *lady*, encore moins qu'on lui avoit
» présenté un jeune Homme dont elle
» étoit fort éprise. *Sir Arthur*, c'étoit
» le nom du nouveau venu, ne se trouva
» nullement flatté de sa conquête. Mal-
» heureusement pour moi il me trouva
» à son gré, & de ce moment il pro-
» jetta de me séduire.

» Je recevois souvent dés nouvelles
» de *Milord Stancey*, il avoit trouvé
» son Oncle très-mal, mais depuis son
» arrivée, sa santé se rétablissoit à vue
» d'œil. La bonté de son cœur ne lui
» permit pas de s'affliger d'un évé-
» nement qui retardoit sa félicité; quoi-
» qu'il lui en coûtât d'être séparé de
» moi, il n'auroit pas voulu d'un bon-
» heur acheté au prix de la mort d'un
» Homme qui lui témoignoit mille ami-

» tiés ; il me marquoit qu'il eſpéroit » obtenir de ce bon parent la permiſſion » de m'épouſer, & de m'amener auprès » de lui, & qu'il n'attendoit pour lui » faire cette propoſition, que l'entier » rétabliſſement de ſa ſanté qui étoit « encore chancelante. Il finiſſoit tou- » jours par les aſſurances d'une ten- » dreſſe éternelle. Comme mon cœur » dictoit mes réponſes, il en paroiſſoit » content.

» Cependant mon indifférence piqua » *Sir Arthur:* il redoubla de ſoins & » d'empreſſement. *Milady* s'en apper- » çut, & me témoigna plus d'aigreur. » Comme j'en ignorois la cauſe, je » m'étonnois de ce changement. Les » attentions de *Sir Arthur*, furent pouſ- » ſées ſi loin que je les remarquai, & » je m'occupai davantage de lui : bien- » tôt il m'intéreſſa, que vous dirai-je, » *Milord*? Je finis par l'aimer, mais d'un » amour ardent. Il étoit trop adroit » pour ne pas lire ſon triomphe dans » mes yeux : il ne tarda pas à ſe le faire » confirmer par ma bouche. Notre in- » telligence fut remarquée par *Milady*, » qui redoubla de mauvais traitements » pour moi. *Sir Arthur* me plaignoit

» & ne concevoit pas comment je pou-
» vois rester avec une aussi méchante
» Femme. Vingt fois il m'avoit proposé
» de la quitter, & qu'il m'épouseroit. Il
» se disoit fort riche, & absolument
» maître de ses actions. J'avois toujours
» résisté à ses prieres; il me restoit en-
» core assez de pouvoir sur moi-même
» pour sentir que cette démarche me
» conduiroit à ma perte. Que n'ai-je
» suivi ce conseil que me dictoit la rai-
» son!

» Un jour *Milady* me gronda mal-
» à-propos, & choisit le moment où
» elle avoit beaucoup de monde. Je ré-
» pondis quelque chose pour ma justi-
» fication; elle trouva sans doute, ma
» réponse piquante, ou sa jalousie l'avoit
» mal disposée; elle se leva avec pré-
» cipitation, & me frappa avec violence.

» Elle alloit encore continuer, lors-
» que *Sir Arthur* arrêta son bras, en
» lui reprochant cet excès d'emporte-
» ment. Outrée de lui voir prendre
» mon parti, elle lui dit très-durement
» qu'elle n'étoit pas faite pour recevoir
» des leçons, & qu'elle le prioit de se
» dispenser de lui en donner davantage.
» Je me retirai promptement dans ma

» chambre, & j'y étois à peine entrée » quand *Sir Arthur* s'y présenta. —— » Eh, bien! me dit-il, hésiterez-vous » encore à fuir une furie, pour suivre » un tendre Amant, un Epoux? —— » Non, je n'hésite plus. Dès ce soir, » dans une heure, je quitte cette abo- » minable Femme. Je le chargeai d'aller » me louer un appartement, & il me » donna rendez-vous à la porte du parc. » (1) Je sortis sans voir *Milady: Sophie* » pleura sur mon sort : elle vouloit » m'engager à rester ; mais mon parti étoit pris. Je me rendis à l'endroit que » *Sir Arthur* m'avoit indiqué ; il y ar- » riva en même temps que moi, & me » conduisit en Princess Street (2) dans » un joli logement, où il me laissa passer » la nuit. Il vint me voir le lendemain » matin, & comme je le vis disposé à » prendre avec moi des libertés, je le » repoussai en lui signifiant qu'il falloit » renoncer à toute familiarité avant » notre mariage.

(1) Promenade publique.

(2) Rue Princesse.

» Tous les jours il me voyoit, tous » les jours je l'aimois davantage, & tous » les jours je devenois plus foible : enfin il fut heureux, & je devins la plus » coupable des Femmes. Je l'accablois » de reproches : voici comme il y ré» pondit. —— Vous êtes bien injuste, » ma chere *Nancy*, car vous êtes la » premiere Femme que j'aime après » mes desirs satisfaits : cette époque est » ordinairement celle de mon change» ment : je ne sçais par quel miracle » vous m'êtes encore chere : je vous » adore autant à présent que le premier » jour où je vous vis : mon état me » surprend & me plaît : puisque vous » regnez en ce moment sur mon cœur, » c'est une preuve que vous y regnerez » toujours : ainsi, ma chere Amie, ex» cepté ma main, vous pouvez me de» mander tous les autres sacrifices. Ma » fortune, ma vie même, tout est à » votre disposition. —— Misérable, lui » dis-je, tu m'offres tout ce que je dois » refuser, & tu me refuses la seule chose » que je pourrois accepter.

» Le coupable étoit aimable; il se mit » à mes genoux, me demanda pardon,

» je l'aimois : le moyen de résister! il » l'obtint sans peine.

» Rougissant, de moi-même, je vou-» lus fuir une ville, où je ne pouvois » rencontrer que des gens qui liroient » ma honte sur mon front. J'exigeai de » *Sir Arthur* qu'il me fît voyager : il » arrangea ses affaires, & huit jours » après nous partîmes.

» *Milord Stancey* n'étoit pas entière-» ment oublié; mais je n'y pensois que » pour chercher les moyens de le chas-» ser tout-à-fait de ma mémoire : quand » on est criminel, le souvenir des gens » vertueux est charge.

» Nous débarquâmes en France. » Après avoir parcouru plusieurs Villes, » nous nous rendîmes à *Bordeaux*; » nous y étions depuis quelques jours, » lorsqu'on me rapporta un soir mon » Amant couvert de sang, & considé-» rablement blessé. Il avoit été attaqué » dans la rue par des voleurs, & n'a-» voit dû le reste de vie dont il jouis-» soit, qu'au courage d'un jeune Homme » qui s'étoit joint à lui, & avoit fait fuir » les assassins. Ce même jeune Homme » aida *Sir Arthur* à regagner notre Hô-» tel, où il logeoit ainsi que nous.

» Quand je le fis chercher le lendemain
» pour le remercier, on me dit qu'il
» étoit parti dès le matin, & je ne l'ai
» jamais revu depuis. *Sir Arthur* fut fâ-
» ché de ne pas connoître l'Homme
» généreux qui lui avoit sauvé la vie.
» —— Le son de sa voix, me disoit-il
» quelquefois, ne m'est pas inconnu.
» Pourquoi s'être soustrait à notre re-
» connoissance?

» Au bout d'un mois, *Sir Arthur* se
» trouva parfaitement guéri, & nous
« nous hatâmes de quitter une Ville
» qui avoit failli lui être si funeste.

» L'amour que mon Amant avoit
» pour moi, loin de diminuer sembloit
» augmenter chaque jour. Je le payois
» du plus tendre retour; je n'avois qu'à
» me louer de ses complaisances; il pré-
» venoit jusqu'à mes moindres desirs,
» excepté pourtant lorsque je lui par-
» lois de mariage. Il avoit pour cet
» état respectable la plus forte antipathie.

» J'avois envie de voir l'Italie, je
» n'eus que la peine de le dire : nous
» nous embarquâmes pour *Venise* : les
» premiers jours de notre navigation
» furent très-heureux : c'est dans ce
» temps où nous trouvant souvent seuls,

» je le priai de me raconter quelques » particularités de ſa vie, dont il m'a» voit promis de m'inſtruire, pour me » faire voir à quel point j'avois changé « ſon caractere. Je vous en épargnerai » le récit, *Milord*, j'aurois trop à rou» gir, & vous auriez peine à croire qu'il » ait pu exiſter un pareil monſtre. Sé» duire nombre de Filles vertueuſes, » & bien nées, les abandonner enſuite, » deshonorer des Familles reſpectables, » ne connoître rien de ſacré pour ſatis» faire ſes indignes deſirs, voilà quel » avoit été la vie de *Sir Arthur* depuis » l'âge de dix-ſept ans. La nature l'a» voit ſi bien ſervi, qu'il lui étoit facile » de cacher la noirceur de ſon ame.

» Quand il m'eut confié ce qu'il ap» pelloit ſes eſpiégleries; je me ſentis » pour ſa perſonne la plus grande hor» reur. Jamais changement ne fut plus » prompt. Il s'en apperçut, & m'en fit » des reproches. —— Que vous im» porte, me diſoit-il, la conduite que » j'ai tenue avant de vous connoître, » puiſque je vous aime ſeule plus que » je n'ai aimé toutes les autres enſemble? » —— Il m'eſt impoſſible, lui répondis» je, de ne pas gémir ſur le ſort des

» malheureuſes victimes que vous avez » immolées. —— Vous avez tort, » *Nancy* ; une Femme qui eſt aſſez » foible pour accorder ſes faveurs, mé- » rite d'être trompée. —— Quel miſéra- » ble raiſonnement ! & le moyen, Homme « affreux, de ne pas ſuccomber, lorſqu'un » être infiniment aimable emprunte pour » plaire toutes les qualités qui peuvent » ſéduire ? —— Notre métier, mon » Amie, eſt d'attaquer ; le vôtre eſt de » réſiſter. —— Ainſi donc vous nous » trouvez mépriſables quand nous » avons aſſez de confiance en vous pour » vous croire incapables de nous abuſer? » ——Une Fille ſage ne doit écouter que » la voix de la vertu, & la vertu lui dé- » fend de prêter l'oreille aux diſcours de » tous les Hommes. —— Avec de pa- » reils principes on n'eſt fait que pour » habiter avec des ours. —— Vous vous » fâchez ! en vérité, ma chere *Nancy*, » vous êtes folle. A quoi bon prendre » avec tant de feu le parti des Femmes » que vous ne connoiſſez pas ; & pour- » quoi vous inquietter de l'opinion que » j'ai de votre ſexe en général ? N'êtes- » vous pas sûre de mon cœur ? Il eſt » doublement flatteur pour vous de l'a-

voir

» voir fixé, puisqu'il étoit d'un naturel
» volage.

» Notre conversation en resta là ;
» mais elle m'indisposa singulierement
» contre *Sir Arthur*. Je ne vis plus en
» lui qu'un cœur faux, qu'un Homme
» sans mœurs & digne de tout mon mé-
» pris : c'est alors que je vis toute l'é-
» normité de ma faute.

» Peu de jours après nous essuyâmes
» un très-gros temps. Tout l'équipage
» étoit dans les allarmes. *Sir Arthur*
» monta sur le pont pour juger par lui-
» même du péril où nous étions. Ils
» s'étoit fort approché du bord. Une
» énorme vague survint qui le fit chan-
» celer ; il voulut se retenir, le pied lui
» manqua, & il tomba dans la mer : les
» matelots étoient si occupés de leur
» manœuvre, qu'on ne s'apperçut pas
» dans l'instant de cet accident ; & lorf-
» qu'on voulut y remédier, il n'étoit plus
» temps. La mer étoit trop agitée pour
» que personne osât risquer de s'y
» jetter : *Sir Arthur* fut donc enseveli
» avec tous ses crimes. Telle fut la fin
» du plus scélérat de tous les Hommes.
» Son Valet-de-chambre vint m'ap-
» prendre ce malheur. Je l'avois trop

» aimé pour n'être pas sensible à sa perte.
» Je lui donnai même des larmes ; mais
» au souvenir de ses vices elles se tari-
» rent bientôt.

» Ce tragique événement fut pour
» moi un sujet de réflexions bien amè-
» res. Ma conduite me parut aussi blâ-
» mable, & même plus encore que la
» sienne. N'ai-je pas, me disois-je, abusé
» de la crédulité d'un Homme digne de
» toute ma tendresse? Que doit-il pen-
» ser de moi? S'il m'accuse de perfidie,
» d'ingratitude, n'a-t'il pas raison? Je
» suis une misérable qui mérite le mé-
» pris des honnêtes gens; où puis-je
» aller désormais? Qui voudra me rece-
» voir? Je regardois l'accident arrivé
» à *Sir Arthur* comme une punition du
» Ciel : sans doute, me disois-je, il
» m'en réserve une semblable : mon
» repentir ne pourra jamais égaler l'é-
» normité de ma faute.

» Le calme succéda à l'orage : mais
» non pas dans mon cœur. La tempête
» que nous avions essuyée nous avoit
» beaucoup éloignés de notre route, &
» même égarés. Nos provisions com-
» mençoient à diminuer : l'eau sur-tout
» étoit prête à nous manquer. Je n'en-

» tendois que plaintes & gémiſſements » dans le vaiſſeau. Pour ſurcroît de peine, » ma Femme-de-chambre expira dans » mes bras de la petite vérole. L'air con- » tagieux de cette affreuſe maladie, & la » mauvaiſe nourriture jointe à mes cha- » grins me firent tomber malade.

» Un matin que je me ſentois encore » plus mal, j'entendis le bruit du ca- » non. Bientôt il s'y joignit celui des » cris qu'occaſionne une mêlée. Je n'a- » vois perſonne à qui je puſſe m'infor- » mer des raiſons de cet horrible fracas, » qui redoubla tellement, que la crainte » me ſaiſit au point de me faire perdre » connoiſſance: j'ignore combien je reſ- » tai de temps dans cet état. Quand » j'ouvris les yeux, je ne reconnus ni » ma chambre, ni mon lit. Une jeune » perſonne extrêmement jolie, me frot- » toit le nez & les tempes de vinaigre. » Elle me parloit, ſans doute pour me » demander comment je me trouvois; » mais ſon langage m'étoit tout à-fait » étranger. Elle m'engagea par geſte à » prendre quelque choſe. Je lui fis ſigne » que je voulois boire. Elle ſortit, & » rentra une minute après avec un » bouillon. Elle étoit ſuivie par *Aly*:

» vous connoiſſez le perſonnage, ainſi
» *Milord*, je vous laiſſe à juger de l'im-
» preſſion que dût me faire ſon hideuſe
» figure. Je fis un cri & me cachai ſous
» mes couvertures. Il ſe douta apparem-
» ment que c'étoit lui qui m'avoit ef-
» frayée; car je l'entendis murmurer en
» ſortant. Alors la jeune Fille que je
» reconnus à ſon vêtement pour une
» Eſpagnole, me préſenta le bouillon
» que je pris avec empreſſement.

» De jour en jour ma ſanté s'amé-
» lioroit. La compagnie de *Dona Eléo-*
» *nor* m'étoit infiniment agréable. Quoi-
» que ne nous entendant pas, nous nous
» parlions ſans ceſſe. Je commençois à
» prononcer quelques mots Eſpagnols,
» & elle en exprimoit pluſieurs Anglais;
» en ſorte que ſi nous étions reſtées
» quelque temps enſemble, je ne doute
» pas que nous ne nous ſoyons appris
» mutuellement notre langue. Malheu-
» reuſement nous arrivâmes trop tôt à
» *Alger*. Je ne revis *Aly* qu'en débar-
» quant. *Dona Eleonor* fut vendue avec
» d'autres eſclaves de différentes Na-
» tions à un Tripolitain: *Aly* me garda,
» & me mit auprès de ſes deux Filles.
» Mon ſort feroit aſſez agréable ſi je

» n'étois pas continuellement tourmen-
» tée par mes remords. Mes Maîtresses
» sont d'un caractere extrêmement doux;
» comme elles ont beaucoup d'esclaves,
» je n'ai d'autre occupation que celle de
» leur apprendre l'Anglais & le Fran-
» çais.

Zabet venoit de terminer son Hif-
» toire, & elle se disposoit à quitter *Edward* lorsqu'il passa à côté d'eux un Esclave qui paroissoit réfléchir profondément. *Milord Bedford* ne l'avoit point apperçu. —— Voilà, lui dit *Zabet*, un jeune Homme qui a été fait prisonnier par *Aly* dans la même course qu'il a faite contre nous; car il a débarqué avec moi: son air triste me l'a fait remarquer: je croyois qu'il avoit été vendu avec *Dona Eleonor*. *Edward* se retourna pour regarder l'Esclave dont *Zabet* lui parloit. A peine l'eût-il envisagé, qu'il courut à lui les bras ouverts en s'écriant, ô! mon cher *James*, je vous retrouve donc! Quel bonheur inattendu! *James*, car effectivement c'étoit lui, jetta un cri en reconnoissant son Ami; mais il n'eut pas la force de faire un pas vers lui: *Milord Bedford* l'eût bientôt joint; alors

leurs bras s'entrelacerent, & jamais tableau de l'amitié ne fut plus touchant. *Zabet* versoit des larmes d'attendrissement : elle félicita les deux Amis sur leur heureuse rencontre, & se retira ensuite pour les laisser plus libres.

Ces premiers transports passés, l'infortuné *James*, en penchant sa tête sur le sein d'*Edward*, lui demanda d'une voix étouffée, s'il avoit eu des nouvelles d'*Eugénie*. —— Pour moi, dit-il, j'ai parcouru vainement toute les Provinces de l'Angleterre, ainsi que celles de la France & des autres Pays ; il ne m'a pas été possible de découvrir ses traces. *Milord Bedford* se hâta de lui apprendre qu'il avoit laissé *Eugénie* à *Nark-Ness* avec la belle *Clarice* sa Sœur, & que depuis plusieurs années il les avoit quittées pour le chercher. Cette heureuse nouvelle pensa devenir funeste à *James* ; tant il est vrai que l'ivresse de la joie a ses dangers, comme l'impression profonde de la douleur : il se faisoit tard ; nos deux esclaves n'habitoient point le même corps-de-logis ; ils se séparerent donc, en se promettant de se rendre dans le même lieu le lendemain dès le matin.

Depuis long-temps *James* n'avoit pas joui d'un seul moment de tranquillité. Son chagrin le poursuivoit jusques dans les bras du sommeil ; mais pour cette nuit, il goûta le calme du repos. *Edward*, au contraire, ne put fermer l'œil ; il avoit à instruire son ami de plusieurs particularités qu'il ne pouvoit pas lui cacher. *James* parloit d'écrire à sa femme. Comment lui apprendre qu'elle ne pouvoit plus lui appartenir ? Comment lui dire qu'*Augustin*, que son Frere enfin avoit élevé entre *Eugénie* & lui une barriere insurmontable, en souillant sa couche nuptiale par le plus affreux attentat, & pour combler la mesure de ses maux, joindre à cet affreux récit la fuite de son Pere, celle de son Frere, & la ruine entiere de sa maison. La tâche la plus pénible que l'amitié ait à remplir, c'est, sans doute, quand il s'agit de préparer le cœur de son ami au coup douloureux d'une cruelle blessure.

Le jour surprit *Edward* au milieu des tourments de l'indécision. Il se rendit, cependant, au lieu indiqué ; son ami y étoit déjà. Ses premieres questions, ou, pour mieux dire, toutes avoient rapport à sa chere *Eugénie*. Il se reprochoit d'être

parti avec tant de précipitation. Enſuite, il demandoit des nouvelles de ſon Pere, de ſa Sœur, de ſon Frere ; &, ſans donner à *Edward* le temps de répondre, il revenoit à ſon *Eugénie*. M'aime-t-elle encore, ô mon ami ! elle croit peut-être que je l'ai abandonnée. Qu'elle ſeroit injuſte ! Le Ciel m'eſt témoin que je n'ai pas ceſſé un inſtant de penſer à elle, de l'adorer, dites-moi les raiſons de ſa diſparition; dites-moi donc ſi elle m'aime? Que vous êtes cruel de ne pas me répondre ? —— Vous ne m'en donnez pas le temps; oui, mon ami, elle vous aime, le cœur de ma Sœur eſt incapable de changer. —— Mais, vous l'avez quittée depuis ſi longtemps? Vous a-t-elle écrit? Vous parle-t-elle de moi ?

Afin d'éviter des explications qu'il n'avoit point encore arrangées dans ſa téte, *Edward* pria ſon ami de lui raconter tout ce qui lui étoit arrivé depuis ſon départ de *Londres*, lui promettant, de lui rendre à ſon tour, le compte le plus exact de tout ce qui s'étoit paſſé depuis ſon abſence; *James* y conſentit, & pour ſatisfaire l'impatience de ſon ami, il commença ainſi :

HISTOIRE

DE JAMES WILLIAMS.

» VOUS vous rappellez bien, mon
» cher *Edward*, du jour où je devins l'é-
» poux de votre aimable Sœur : ce mo-
» ment tant desiré fut la source de tous
» les maux que j'ai éprouvés depuis. La
» fuite d'*Eugénie* me mit au désespoir ;
» où elle ne m'aime pas, me disois-je,
» où quelqu'un jaloux de mon bonheur
» me l'aura ravie. Si elle me quitte par
» indifférence, elle ne se sera pas éloi-
» gnée, & je dois fuir de mon côté,
» pour lui ôter la vue d'un objet désa-
» gréable ; dans le cas où on me l'auroit
» enlevée, il faut que je la cherche, fût-
» ce au bout de l'Univers. Mon départ
» étoit donc indispensable ; mes premiers
» soupçons tomberent sur mon Frere,
» mais le chagrin qu'il témoigna de ce
» cruel événement, les démarches qu'il
» fit pour retrouver mon *Eugénie*, &
» surtout, l'idée que cette action infâme
» l'assimiloit au scélérat le plus con-

» ſommé, que de raiſons pour me dé-
» tromper? J'abandonnai donc ma famille
» & mes amis pour chercher ma Femme,
» ma Maîtreſſe, celle qui n'a jamais ceſſé
» d'être l'unique objet de mes adora-
» tions. Je parcourus d'abord l'*Angle-*
» *terre*, l'*Ecoſſe* & l'*Irlande*. Je reſtois
» aſſez longtemps dans chaque Ville,
» eſpérant toujours de pouvoir la ren-
» contrer. Ennuyé de mes courſes inu-
» tiles, je pris le parti de paſſer en
» France; & après avoir viſité ſans ſuc-
» cès les principales Villes de ce Royau-
» me, je me rendis à Paris. L'argent
» que j'avois emporté tiroit à ſa fin;
» j'écrivis à mon Pere de m'envoyer de
» nouveaux fonds. Le temps où je devois
» recevoir des nouvelles d'Angleterre
» étoit plus qu'écoulé, & je ne recevois
» point de nouvelles de mon Pere; j'é-
» crivis une ſeconde lettre, qui reſta
» ſans réponſe; je vis bien alors que mon
» Pere m'abandonnoit, puiſqu'il me re-
» fuſoit le plus léger ſecours. Je vous
» laiſſe à penſer, mon Ami, quelle dût
» être ma poſition, me trouvant dans un
» pays étranger, ſans autre reſſource
» que quelques bijoux à mon uſage dont
» je pouvois faire quelqu'argent: je ré-

» solus de les garder pour une derniere
» extrémité. Je mis la plus stricte éco-
» nomie dans ma dépense journaliere,
» je changeai même d'appartement, &
» me contentai d'une chambre garnie
» située dans un quartier retiré. J'habi-
» tois ce triste réduit depuis un mois,
» quand le hasard me fit rencontrer sur
» l'escalier un jeune-homme qui occupoit
» une chambre au-dessous de la mienne.
» Nous nous fîmes d'abord les politesses
» d'usage entre gens qui habitent une
» même maison. Peu-à-peu notre liaison
» devint intime, au point d'être habi-
» tuellement ensemble. Sa conversation
» me charmoit : il avoit de l'esprit & cet
» air aisé que les *François* seuls possè-
» dent si bien. Sa figure douce m'avoit
» prévenu, son caractere, que je crus
» connoître, me le rendit extrêmement
» cher ; je lui avois fait part des motifs
» de mon voyage en France ; il avoit
» paru prendre à mes chagrins le plus
» vif intérêt. Il m'aidoit à chercher ma
» chere *Eugénie*. Nous visitions ensem-
» ble tous les Couvents de Paris ; on
» nous voyoit sans cesse aux Spectacles,
» & dans les promenades publiques.
» *Morel* (ainsi se nommoit ce jeune-

» homme) connoissoit ma fâcheuse po-
» sition, & n'épargnoit rien pour la sou-
» lager, & me consoler de l'abandon de
» mes parents; il cherchoit tous les
» moyens possibles de me distraire, &
» prévenoit jusqu'à mes besoins. —— Je
» ne suis pas bien riche, me disoit-il.
» quelquefois, mais regardez tout ce
» que j'ai comme s'il étoit à vous; &
» ses actions répondoient à ses paroles.
» De pareils procédés lui avoient gagné
» toute ma confiance, je l'aimois comme
» s'il eût été mon Frere; je le compa-
» rois à vous; oui, me disois-je, c'est
» l'ame & la façon de penser de mon
» cher *Edward*. Un matin qu'il étoit
» sorti seul, je lui trouvai en rentrant
» l'air plus satisfait qu'à l'ordinaire. Enfin,
» me dit-il, votre Femme est retrouvée.
» Ciel! m'écriai-je, je n'ai plus de vœux
» à former, où est-elle? Où l'avez-vous
» vue? Mon ami, conduisez-moi vers
» elle, que je l'embrasse, dussai-je mou-
» rir un instant après, je ne regretterai
» pas la vie. Lui avez-vous parlé? Que
» vous a-t-elle dit? Oh! contentez ma
» vive impatience. —— Je reconnois
» bien-là, me répondit-il, les transports
» d'un amant; non, mon ami, je ne l'ai

» point vue, mais, je sçais où elle est:
» calmez-vous, & écoutez-moi.

» En allant ce matin chez mon Cor-
» respondant pour toucher un quartier
» de la pension que me fait mon Pere,
» j'ai rencontré un de mes anciens ca-
» marades de Collége; je ne le recon-
» noissois pas d'abord, mais son nom
» me remit sur la voie; nous avions été
» fort liés dans notre jeune âge, nous
» eûmes bientôt renouvellé connois-
» sance, & pour parler plus à loisir d'un
» temps qu'on aime à se rappeller, nous
» entrâmes dans un café. Après avoir
» passé en revue toutes nos anciennes es-
» piégleries, la conversation tomba natu-
» rellement sur notre état actuel. ——
» Faites-vous, lui dis-je, votre séjour ha-
» bituel à Paris? —— Vous sçavez que
» je suis de Versailles, & j'y reste ordi-
» nairement, je suis même à la veille de
» m'y marier avec une Etrangere: ——
» Par quel hasard? —— Voici mon his-
» toire.

» Il y a six à sept mois que je rencon-
» trai dans le parc de Versailles deux
» femmes vêtues à l'*Angloise*, qui fixerent
» mon attention par l'élégance de leurs
» tailles & l'agrément de leurs figures.

» Comme toutes nos Dames ont adopté
» le costume *Anglois*, je crus qu'elles
» étoient Françoises, je les suivis sans
» affectation. Plusieurs Messieurs les re-
» marquerent, & dirent tout haut qu'ils
» n'avoient jamais rien vu d'aussi joli.
» Au détour d'une allée je me trouvai
» assez près d'elles pour les entendre par-
» ler. Leur accent m'apprit qu'elles
» étoient effectivement ce qu'elles pa-
» roissoient être. Je continuai à marcher
» presque à côté d'elles ; un livre que
» j'avois à la main me servoit de conte-
» nance. Les Messieurs qui les avoient
» admirées s'en approcherent, & comme
» elles s'étoient arrêtées pour regarder
» un des plus beaux groupes de mar-
» bre, ils les accosterent en prenant pour
» prétexte de leur en expliquer le sujet
» allégorique. La plus jeune remercia
» sechement le complaisant *Ciceroni*, &
» prit son amie sous le bras, pour con-
» tinuer leur promenade. Cette retraite
» précipitée piqua ces Messieurs, qui,
» se voyant si mal accueillis, se permi-
» rent les propos les plus malhonnêtes ;
» les deux Dames s'en effrayerent, &
» doublerent le pas pour regagner la
» terrasse ; mais elles ne purent se souf-

» traire à un déluge d'impertinences qu'il » plut à ces Messieurs de leur débiter. » Ils étoient quatre ; un seul, & c'étoit » le commentateur, paroissoit le plus » acharné à la poursuite de ces Dames, » les trois autres sembloient désapprou- » ver sa conduite. L'homme, dis-je, en » l'apostrophant, qui est assez malhon- » nête pour insulter des femmes aussi » aimables, ne peut être qu'un lâche. » —— Il me regarda en ricanant, & me » répondit avec emphase, un preux Che- » valier doit se contenter de provoquer » son ennemi, mais le taxer de lâcheté » sans sçavoir s'il accepte ou refuse de » combattre, c'est mal connoître son » code de Chevalerie. —— Vous êtes, » lui dis-je, aussi mauvais plaisant que » malhonnête, & j'ai de votre bravoure » la même opinion que de votre esprit. » —— Allons, moderne *Ferragus*, re- » prit-il avec transport, vous piquez » ma curiosité, je veux voir si vous êtes » aussi dangereux les armes à la main que » vous voulez me le persuader. —— » Dans une demi-heure, je suis à vous, » j'espere que vous voudrez bien m'at- » tendre ici ; & me retournant vis-à-vis » de ces Dames, je leur offris mon bras

» en leur faiſant ſentir que par ce moyen
» elles ſeroient à l'abri d'une nouvelle
» inſulte ; elles l'accepterent, & me per-
» mirent de les accompagner juſques
» chez elles, en me marquant le plus vif
» intérêt ſur la ſuite de mon affaire. ——
» Je vous remercie, Meſdames, mais
» ſoyez certaines que ma vie eſt en ſu-
» reté, & que je trouverai le champ de
» bataille bien libre.

» Ces Dames logeoient à l'Hôtel du
» Juſte, c'eſt-à-dire, à vingt pas de ma
» porte, je les remis chez elles, & les
» quittai en leur demandant la permiſ-
» ſion de leur faire ma cour, qu'elles
» m'accorderent de la meilleure grace
» poſſible ; elles firent plus, elles exi-
» gerent de moi, que je vinſſe leur ren-
» dre un compte exact de l'iſſue de mon
» combat : je les raſſurai, de maniere à
» ne pas leur laiſſer la moindre crainte.

» Je me rendis au Parc, & comme
» je l'avois prévu, mon Homme ne m'y
» avoit point attendu. Je retournai
» chez les belles *Anglaiſes*. Nous rîmes
» beaucoup de la poltronnerie de notre
» Rodomond. Je ne conçois pas, me dit
» la plus âgée des deux Dames, com-
» ment dans un pays comme celui ci,

» & dans un lieu auſſi reſpectable, deux
» Femmes honnêtes peuvent riſquer
» d'être inſultées. Les *Français* ſont ſur-
» pris de la liberté *Anglaiſe*, elle n'eſt
» jamais pouſſée juſques-là. —— Ces
» événements, leur dis-je, arrivent ra-
» rement. Il faut que les Hommes qui
» ont ſi mal agi avec vous, ſoient des
» gens de baſſe extraction ; leur lâcheté
» fait preuve contre eux. Elles me té-
» moignerent combien elles auroient été
» fâchées qu'ils fuſſent plus braves.

» Mes viſites chez ces Dames étoient
» très-fréquentes, & j'étois toujours
» parfaitement accueilli. Il m'étoit aiſé
» de voir qu'elles étoient bien nées,
» à en juger par la dépenſe qu'elles
» faiſoient, & par le grand nombre de
» Domeſtiques qui les ſervoient, & qui
» étoient couverts d'une ſuperbe livrée.
» Il me ſembloit fort extraordinaire que
» deux perſonnes auſſi jeunes voyageaſ-
» ſent ſeules, c'eſt-à-dire, ſans parents,
» ou ſans Gouvernante ; mais elles m'ap-
» prirent que c'étoit l'uſage en *Angle-*
» *terre*. *Miſſ Charlotte*, quoique moins
» jeune de trois ou quatre ans, & moins
» jolie que *Miſſ Eugénie*, (c'eſt ainſi
» que ſe nomment les deux *Anglaiſes*) :

» me plaisoit davantage; non pas que » cette derniere ne soit extrêmement » aimable, mais, comme vous sçavez, » me dit mon Ami, l'on aime souvent » sans sçavoir pourquoi. Enfin, *Miss* » *Charlotte* m'avoit fait tourner la tête. » mon Pere me trouvant distrait, m'en » demandoit la raison, que j'avois grand » soin de ne pas lui dire.

» Les charmantes *Angloises* n'avoient » fait qu'un très-court séjour à *Paris*; » elles étoient venues à *Versailles* pour » voir la Cour, & trouvant cette Ville » agréable, elles se proposoient d'y res- » ter quelques mois. J'approuvai leur » dessein; mais je leur fis sentir qu'il » n'étoit pas décent de rester dans une » auberge, & que, si elles vouloient » occuper un appartement où elles se- » roient beaucoup plus honnêtement, » mon Pere en avoit un très-com- » mode, qu'il se feroit un plaisir de leur » louer pour tout le temps qu'elles vou- » droient l'occuper. Ma proposition fut » acceptée avec joie, & nous convînmes » qu'elles le viendroient voir à leur pre- » miere sortie: effectivement, le jour » d'après elles vinrent à la maison, & » virent l'appartement, qui leur plut; le

» marché fut bientôt conclu, & le len-
» demain elles s'y établirent. Mon Pere
» fut enchanté de ses Hôtesses, & de-
» vint amoureux d'*Eugénie*, dont le
» caractere est absolument l'opposé de
» celui de *Charlotte* : celle-ci est vive,
» enjouée, rit de tout & ne se fâche de
» rien : l'autre est lente & triste, je ne
» l'ai jamais vue sourire, & elle n'écoute
» qu'avec peine les compliments qu'on
» lui fait. Mes soins empressés firent
» bientôt voir à *Miss Charlotte* qu'elle
» m'avoit mis dans ses fers ; & elle ne
» m'en parut pas fâchée. J'essayai une
» déclaration qui fut fort bien reçue ;
» je parlai de mariage, on me promit
» d'écrire aux grands Parents, & nous
» attendons la réponse qui nous sera
» sûrement favorable ; car, je suis riche,
» & quoique ma naissance soit inférieure
» à la sienne, je suis sans crainte, parce
» que je n'ignore point que les *Anglais*
» ne sont point Esclaves des préjugés.
» Mon Pere, moins heureux que moi,
» a essuyé de la part d'*Eugénie* un refus
» motivé sur son antipathie pour le ma-
» riage ; mais il est aisé de voir qu'elle
» est dévorée par quelque peine secrete.
» Je félicitai mon Ami sur sa bonne

» fortune, & nous nous quittâmes.

» Rendu à mes réflexions, j'ai rapproché les circonstances, les noms; les caracteres &c.; & le résultat est que cette *Anglaise*, si mélancolique, n'est autre que votre Femme.

» Je le crus, quelque peu de probabilité qu'il y eût; car, je ne connoissois personne de la tournure & de l'âge de cette *Miss Charlotte* qui accompagnoit *Eugénie*. —— Comment, dis-je à *Morel*, vous ne sçavez pas leurs noms de Famille? —— Je ne sçais, me répondit-il, que ce que je viens de vous apprendre. —— N'importe, ajoutai-je, partons à l'instant, puissai-je n'être pas trompé dans mon espoir! —— Mon Dieu, me dit-il tristement, je suis bien fâché de ne pouvoir vous accompagner aujourd'hui: le temps que j'ai perdu avec mon ancien Ami, m'a fait arriver trop tard chez le Négociant où je dois toucher de l'argent, & il part ce soir pour la Campagne; je lui ai fait dire que j'y passerois entre trois & quatre heures; si vous voulez attendre à demain, nous partirons ensemble. » —— Attendre à demain, m'écriai-

» je avec impatience ! Oh ! mon Ami,
» vous ne connoiſſez pas l'amour, je
» devrois déjà être à Verſailles. Et
» effectivement le temps que je donnai
» aux préparatifs de mon voyage ne fut
» pas long. En parlant je laiſſai, ſuivant
» ma coutume, là clef de ma chambre
» ſur la cheminée de *Morel.* Combien
» le chemin me parut long ! J'avois pris
» pour moi ſeul une voiture de la Cour ;
» à tout moment j'engageois le Cocher
» à aller plus vîte, lui promettant de
» tripler ſon pour boire. J'arrive enfin :
» plein d'impatience, je vole dans la rue
» des *Récollets* ; j'entre dans la premiere
» boutique, & demande où loge Mon-
» ſieur *Vincent* (c'étoit le nom que
» *Morel* avoit donné à ſon Ami) on me
» répond qu'on ne le connoît pas, je
» vais dans une autre, on me dit la
» même choſe, je commence par un
» bout de la rue, & demande à chaque
» porte, point de Monſieur *Vincent.* Je
» me fais conduire à l'Hôtel du *Juſte* ;
» je prie l'Hôteſſe de vouloir bien m'in-
» diquer le logement de deux Dames
» *Anglaiſes*, qui ont demeuré chez elle
» quelques mois auparavant ; cette
» Femme m'aſſure qu'elle ne ſçait ce que

» je veux dire, qu'elle n'a point logé
» d'*Anglaises* depuis plus de deux ans.
» —— Au moins, Madame, vous pou-
» vez me donner l'adresse de Monsieur
» *Vincent*, anciennement Bonnetier.
» —— Oui, Monsieur, Il loge à la place
» *Dauphine*. Apparemment, dis-je en
» moi-même, qu'il a changé de de-
» meure; je remercie l'Hôtesse, & dans
» un clin-d'œil, je suis à la place *Dau-*
» *phine*. M. *Vincent*? C'est ici, Monsieur.
» *Miss Charlotte*, & *Miss Eugénie* ne
» demeurent-elles pas ici? Pour toute
» réponse, la Femme qui m'avoit ou-
» vert la porte me rit au nez. —— Je
» ne vois point trop, ma bonne, ce que
» ma demande a de plaisant; n'est-ce
» pas ici que loge M. *Vincent* le Fils?
» M. *Vincent* n'a point d'Enfants. L'im-
» patience me gagnoit. —— Eh, que
» m'importe le Pere ou le Fils? Je veux
» voir Monsieur *Vincent*; & tout en di-
» sant cela, je montois à grands pas l'es-
» calier, j'ouvre la premiere porte que
» je vois, & j'entre dans une chambre
» où étoit un Homme âgé étendu dans
» un fauteuil; Il me fait des excuses de
» ce qu'il ne se leve pas pour me rece-
» voir, la goutte lui ôtant l'usage de ses

» jambes. Je lui explique le ſujet de ma » viſite, il m'écoute attentivement, & » me dit enſuite. —— On vous a trompé, Monſieur, je n'ai point entendu » dire qu'il habitât ici des *Anglaiſes*, » & dans cette Ville, qui eſt petite, on » ſçait à une extrémité ce qui ſe paſſe » à l'autre; je ne connois pas non plus » à *Verſailles* d'autre *Vincent* que moi, » & malheureuſement, je n'ai plus de » Fils. Le mien eſt mort il y a dix ans, » & alors il n'en avoit que douze; ainſi, » je vois qu'on a abuſé de votre crédulité. M. *Morel* eſt un fourbe, ou je » me trompe fort; retournez à Paris le » plus vîte que vous pourrez, ce méchant Homme avoit peut-être ſes raiſons pour vous en éloigner.

» Le diſcours de ce bon-homme me » confondit, parce qu'il me parut dicté » par la vérité; je le remerciai, le quittai, & repris la route de Paris ſi affaiſſé » par le poids de mes réflexions, que » j'étois comme dans un état d'abrutiſſement. Arrivé à mon logement, je » monte à la chambre de *Morel*: elle » étoit fermée; je redeſcends chez l'hôte » prendre ſa clef qu'il y laiſſoit toujours. » ——Que voulez-vous faire de cette

» clef, me répondit-il? Monfieur *Morel*
» ne loge plus ici, il eft parti depuis
» quatre heures, après m'avoir payé. Ce
» peu de mots m'éclaira fur les raifons
» que *Morel* avoit eues de m'éloigner;
» & pour en être plus certain, j'engageai
» l'hôte à monter avec moi dans la
» chambre de *Morel* pour chercher ma
» clef que je mettois toujours dans un
» tiroir de fa commode. J'entrai dans
» ma chambre: ce malheureux m'avoit
» volé non-feulement mes bijoux, mais
» encore tous mes effets. Il ne m'avoit
» laiffé qu'une mauvaife redingotte.
» A peine eus-je la force de dire à
» mon hôte ce qui venoit de m'arriver.
» —— Malheureux jeune-homme, me
» répondit-il les larmes aux yeux, j'ai
» bien prévu que vous ou moi ferions
» la dupe de ce miférable *Morel!* Plu-
» fieurs perfonnes m'ont affuré que c'é-
» toit un efcroc qui ne vivoit que d'in-
» trigues; je ne lui ai pas caché la mau-
» vaife opinion qu'on cherchoit à me
» donner de lui; mais il m'a paru fi
» outré de ce que je lui difois, fon air
» me fembloit fi vrai, que je crus qu'on
» le jugeoit fans le connoître. D'ailleurs,
» quand je l'ai vu lié avec vous, j'ai

» penfé

» pensé qu'il devoit être honnête-homme.
» Son départ précipité m'a ſurpris; mais
» comme il m'a payé, je n'ai pu, ni le
» retenir, ni empêcher qu'il n'emportât
» ſes effets: j'ignorois qu'il ſe fût emparé
» des vôtres. Cependant, ajouta-t-il, il
» faut avoir du courage: vous êtes
» jeune, robuſte, il vous reſte cent
» moyens de vous tirer d'affaire. Si j'étois
» riche, je vous dirois, logez & mangez
» ici; mais je ſuis pauvre, j'ai une
» Femme, & ſix Enfants à nourrir, &
» nous ne vivons tous que du profit de
» mes chambres garnies. Prenez le temps
» de réfléchir: gardez encore votre
» chambre huit jours, quinze jours, un
» mois même; vous m'en devez déjà
» un, eh bien! vous me paierez le tout
» quand vous pourrez. Couchez vous,
» mon enfant, ne vous livrez point au
» déſeſpoir. Dieu eſt bon, il n'abandonne
» jamais les malheureux.

» Cet honnête-homme me laiſſa pour
» profiter de ſes avis. Je me mis au lit.
» Il me fut impoſſible de repoſer: la
» perfidie de *Morel* m'irritoit contre tout
» le genre humain. Je me voyois réduit à
» la plus affreuſe miſere. Quel état, pour

» le fils de *Milord Williams*, pour l'é-
» poux de *Miss Bedford!*

» Je restai quatre jours entiers sans
» prendre d'autre nourriture que quel-
» ques verres d'eau, & un peu de pain,
» malgré les plus vives instances de mon
» hôte qui vouloit me forcer à manger
» avec lui. Enfin le cinquieme jour je
» sortis dès le matin, en disant adieu à
» ce brave homme, je lui remis la clef
» de sa chambre pour en disposer : il
» pleura sur mon sort, & me souhaita
» plus de bonheur ; j'avois laissé dans
» une commode, sans lui en rien dire,
» l'habit que je portois, pour le paie-
» ment de mon loyer, & couvert de la
» mauvaise redingotte que *Morel* n'avoit
» point emportée, je quittai cette maison
» sans avoir aucune idée fixe sur ce que
» j'allois faire.

Je pris au hasard les premieres Rues,
» & je me trouvai sur le Pont-Neuf,
» sans sçavoir comment j'y étois venu. En
» tournant sur le quai, j'apperçus un
» homme en uniforme qui pressoit un
» jeune garçon de s'enrôler sous les dra-
» peaux du Roi : il me vint à la pensée
» de me proposer, je m'en approchai.

» (1) . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
» J'étois allé un jour à la Comédie. On » donnoit *Eugénie*, ce nom qui m'a tou» jours été si cher, retentit jusques dans » le fond de mon cœur. L'Actrice qui » représentoit le rôle d'*Eugénie*, avoit » quelque chose de l'air de ma Femme. » Au souvenir du bonheur qui m'avoit » échappé, je sentis couler mes larmes: » un jeune-homme, qui étoit à côté de » moi, remarqua mon attendrissement, » & parut s'intéresser à moi. Sa figure » me prévint en sa faveur; mais après la » cruelle épreuve que j'avois faite de la

(1) C'est alors que M. de Valbois fit arrêter sa voiture, & qu'il engagea James à y monter. Le Lecteur doit se rappeller que James, qui s'étoit fait nommer Bordier, partit pour Lyon, avec Monsieur & Madame de Valbois: il doit se rappeller son séjour dans cette Ville, sa rencontre avec François, le Commis de M. Willamson, & enfin son départ pour les Isles.

» perfidie des hommes, (1) comment
» ne me ferois-je pas défié de ces dehors
» féduifants, qui fouvent font leur feul
» mérite ? Je mis donc toute mon atten-
» tion à fuir celui-ci. (2) . . . .

. . . .

. . . .

» Je me rendis à *Nantes* avec ma paco-
» tille, qui malheureufement, fut faifie,
» parce que dans la vifite qu'on en fit,
» il fe trouva quelques marchandifes fu-
» jettes aux Droits, & que je n'avois pas
» trois cent livres qu'on me demandoit
» pour les acquitter. Je fis part de cet
» accident à mes protecteurs. Quel autre
» nom pourrois-je donner aux êtres gé-
» néreux qui m'ont comblé de biens &
» d'amitiés ? Comme je fçavois à quel
» point leur pofition étoit gênée, je ne les
» engageois pas à venir à mon fecours : je
» croyois la chofe impoffible pour eux;
» mais je ne connoiffois pas toutes les

(1) La candeur & la franchife de François le fit bientôt revenir de la fauffe idée qu'il avoit prife des hommes en général.

(2) Nouveaux détails qu'on a lus.

» ressources de la véritable amitié. Peu
» de temps après, je reçus quatre cent
» cinquante livres, avec une lettre aussi
» tendre qu'auroit pu l'être celle d'un
» Pere & d'une Mere de qui j'aurois été
» uniquement aimé.

» D'après cet envoi, j'eus bientôt re-
» couvré ma pacotille, & je m'embar-
» quai. L'espoir de faire une fortune
» que je comptois remettre toute entiere
» à Monsieur & Madame de *Valbois*,
» soutenoit mon courage.

» Je n'étois pas au bout de mes peines.
» Dès que nous fûmes en pleine mer,
» le calme fit place à la plus violente
» tempête ; notre vaisseau étoit très-
» chargé de marchandises & de passa-
» gers : la tourmente fut si longue & si
» affreuse, que le Navire en fut horri-
» blement fatigué ; il commençoit à
» faire eau dans plusieurs endroits, le
» Capitaine fit jetter tous les balots à la
» mer ; le mien fut du nombre. Le Ciel
» m'est témoin que je n'entrois pour
» rien dans les regrets que me firent
» éprouver cette perte. La précaution
» du Capitaine devint inutile : le Bâti-
» ment étoit trop endommagé, & nous
» étions trop éloignés de la terre pour

» espérer de pouvoir la gagner. L'eau
» qu'on pompoit d'un côté, rentroit
» d'un autre : tout le monde travailloit
» sans distinction, mais sans succès,
» car le vaisseau s'enfonçoit à vue-d'œil.
» Le Capitaine ne voyant plus d'espoir,
» fit mettre la Chaloupe en mer, &
» chacun se hâta d'y sauter. Quand elle
» fût pleine, il ordonna de couper le
» cable. Il restoit encore sur le Navire
» une soixantaine de malheureux qui
» imploroient à genoux la permission
» d'entrer dans la Chaloupe ; mais le
» Capitaine qui vit que nous nous per-
» drions sans les sauver, ordonna de
» nouveau qu'on coupât le cable. Le
» hasard m'avoit fait descendre un des
» premiers dans la Chaloupe, je gémis
» sur le sort des infortunés qui alloient
» périr. Le vent s'étoit calmé ; nous
» voguions assez légerement, & nous n'é-
» tions encore qu'à une demi-lieue du
» vaisseau, lorsqu'il disparut à nos yeux.
» Nous nous prosternâmes tous pour
» remercier le Créateur de la grace
» qu'il venoit de nous faire. Occupés
» du danger auquel nous venions d'é-
» chapper, nous ne songions point à
» celui qui nous menaçoit. Manquant

» absolument de vivres, & se trouvant
» fort éloignés de la terre, quel état
» pour vingt-cinq hommes, qui depuis
» huit jours n'avoient pas goûté un
» quart-d'heure de repos ! Nous pas-
» sâmes le jour & la nuit dans une tris-
» tesse morne ; nous nous regardions
» sans dire un mot; quel avis ouvrir
» dans une pareille situation?

» Au point du jour nous apperçû-
» mes un gros Bâtiment qui faisoit route
» de notre côté ; cette découverte nous
» fit jetter des cris de joie. Avant huit
» heures du matin nous en étions assez
» près pour nous en faire remarquer.
» Nous fîmes voltiger nos mouchoirs;
» il nous apperçut, & répondit à nos
» signaux en s'approchant pour nous
» donner les secours dont nous avions
» besoin. Il se trouva précisément que
» c'étoit un Bâtiment Marchand Fran-
» çais qui alloit à ***. Le Capitaine
» nous reçut parfaitement bien, & nous
» fit donner à manger ; c'étoit la chose
» dont nous avions le plus de besoin.
» Nous fûmes ensuite nous reposer. J'i-
» gnore si mes compagnons d'infortune
» dormirent aussi bien que moi ; mais
» je ne me réveillai qu'au bout de vingt-

» six heures de sommeil. Nous arrivâ-
» mes à ***, sans aucun obstacle.

» En débarquant je me trouvai dans
» le plus grand embarras. Je n'avois
» que deux louis dans ma poche. Sans
» connoissances, sans Amis, que faire?
» que devenir? Je me décidai à aller
» trouver le Capitaine qui nous avoit
» reçus sur son bord. Cet honnête hom-
» me, dans le court trajet que j'avois
» fait avec lui, avoit paru me distin-
» guer, quoiqu'il remplît également
» envers tout le monde les devoirs sa-
» crés de l'humanité. Il est certain que
» nous portons en nous un sentiment
» d'attraction plus ou moins fort, pour
» tel individu, tandis que tel autre
» nous inspire un éloignement dont
» nous ne pouvons pas nous rendre
» plus de raison. C'est ce premier sen-
» timent qui avoit excité ma confiance
» dans M. *Mari*. (C'est le nom du Ca-
» pitaine.) Je lui fis part de mes mal-
» heurs passés, je lui peignis mes em-
» barras actuels, je ne cherchois point
» à l'intéresser en ma faveur par des
» mots, souvent vuides de sens, mais
» je lui parlai avec tant de vérité, des
» regrets que j'avois d'avoir vu ren-

» verser l'espoir d'être un jour utile à
» mes bienfaiteurs, que mon récit l'é-
» mut jusqu'au fond de l'ame. Il me
» demanda jusqu'au lendemain pour voir
» en quoi il pourroit m'être utile. Lors-
» que j'y retournai, il me proposa d'aller
» avec lui en Espagne, qu'il m'avanceroit
» de quoi acheter des marchandises dans
» le pays où nous étions, que j'en pour-
» rois tirer un gros profit, faire de
» nouvelles emplettes, & qu'au bout
» de trois ou quatre ans je serois en
» état de lui rendre ce qu'il m'auroit
» avancé, & avoir en outre une som-
» me assez forte pour faire une paco-
» tille de mes propres deniers. J'accep-
» tai sa proposition, & le remerciai de
» l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à
» moi. Il me fit une avance de douze
» mille francs, que j'employai en mar-
» chandises de défaite aisée.

» La veille du jour où nous devions
» nous remettre en mer, il partit de***
» un vaisseau pour la France. Je char-
» geai le Capitaine d'une lettre pour
» Monsieur & Madame de *Valbois*; je
» les priois de me répondre à *Cadix* où
» je comptois me rendre. Le vaisseau

» a sans doute péri; car je n'ai point eu
» de réponse.

» Notre voyage fut très-heureux. En
» arrivant à *Cadix*, je vendis mes mar-
» chandises & doublai mes fonds, que
» je fis valoir de la même maniere pen-
» dant trois ans, au bout desquels je
» me trouvai un capital de 100000 liv.
» les premieres avances du Capitaine
» remplies.

» Monsieur *Mary*, dont la fortune
» étoit considérable, voulut se retirer
» du commerce: il étoit devenu amou-
» reux d'une jeune & jolie Espagnole
» qu'il résolut d'épouser, quoiqu'elle fût
» très-pauvre. Il me proposa de me
» céder son bâtiment, à charge de le
» payer à différentes époques. —— Par
» ce moyen, me dit-il, vous travaille-
» rez pour votre propre compte, & vous
» recueillerez dans peu le fruit de vos
» travaux. —— Rien, assurément, lui
» répondis-je, de plus honnête que
» votre offre, & elle ne fait qu'accroître
» la reconnoissance que je vous dois
» déjà: cependant je ne puis l'accepter,
» ne me sentant aucune inclination pour
» un pareil genre de vie. J'ai desiré ga-

» gner de l'argent pour m'acquitter en-
» vers des gens refpectables à qui je
» dois plus que je ne puis exprimer : ils
» fe contenteront de ce que j'ai à leur
» offrir ; quant à moi, je ne fçaurois
» refter plus long-temps éloigné de ma
» Patrie ; il faut que je retourne en An-
» gleterre pour y trouver le bonheur,
» ou la mort. —— Je ne puis défap-
» prouver ce projet, mais au moins
» donnez-moi la fatisfaction de ne pas
» partir avant mon mariage ; ce fera un
» plaifir de plus pour moi que de vous
» avoir pour témoin de mon bonheur.

» Je ne pus refufer à mon Ami, à
» mon Bienfaiteur, une demande qui
» prouvoit fon attachement pour moi.

» Peu de temps après il fut uni à la
» belle *Dona Alix*. Il attendoit un re-
» couvrement confidérable de l'Amé-
» rique ; mais on lui écrivit qu'il étoit
» indifpenfable qu'il fût fur les lieux,
» attendu que fon débiteur étoit un
» Homme de mauvaife foi, qui s'enten-
» doit avec fon Econome pour le trom-
» per. *Mari* auroit plutôt perdu toute
» fa fortune que de quitter fa Femme.
» Il me conjura de faire encore, pour
» lui rendre fervice, ce dernier voyage ;

» ne pouvant, me disoit-il, confier ses
» intérêts en de meilleures mains que
» les miennes. Je lui avois trop d'o-
» bligations pour hésiter à le satisfaire.
» Je le priai de garder ma petite for-
» tune : je ne pris que l'argent néces-
» saire pour mon voyage, & je partis
» sur le premier bâtiment qui fit voile
» pour l'Amérique.

» En arrivant, je louai une petite mai-
» son peu éloignée de l'habitation du dé-
» biteur de *Mari*. J'eus beaucoup de pei-
» ne à traiter avec lui : cependant je ter-
» minai le plus à l'avantage de mon Ami
» qu'il me fut possible. Après un séjour
» de deux mois, je me rembarquai. J'a-
» vois heureusement chargé des effets
» de *Mari* un vaisseau parti huit jours
» avant moi. Cette précaution me fut
» suggérée par un pressentiment qu'il
» me fut impossible de vaincre : l'évé-
» nement le justifia. Après quelques
» jours d'une heureuse navigation, nous
» fûmes abordés par un Corsaire *Algé-*
» *rien*. Hors d'état de nous défendre,
» nous fûmes pris sans aucune résistance.
» Tout l'équipage fut fait prisonnier. Le
» Corsaire fit encore plusieurs courses,
» puis il revint à *Alger*, où il vendit ses

» prisonniers. Il me garda, & j'ai bien » lieu de m'en applaudir, puisque je » dois à cette circonstance le bonheur » de retrouver un Ami, un Frere ten- » drement chéri. J'ai mandé à *Mari* » d'écrire à *Aly* pour traiter de ma » rançon, & je lui marque en même » temps de faire passer sur le champ » 50000 liv. à Monsieur & Madame » de *Vulbois*; j'attends sa réponse, » mais je vais lui écrire de nouveau » qu'il a deux personnes, au lieu » d'une, à délivrer de captivité. »

Voilà, mon cher *Edward* les vicissitudes qu'a éprouvées votre Ami; mais, vous - même, par quelle fatalité vous trouvez - vous dans ce pays barbare, couvert des mêmes fers que moi? Instruisez-moi à votre tour de tout ce qui s'est passé à *Londres* depuis mon absence; parlez-moi *d'Eugénie*; parlez-moi de vous? vous aimez ma Sœur, n'êtes-vous donc pas unis par les liens d'un tendre Hymenée? —— Le bonheur d'avoir pour Epouse la divine *Clarice* ne pouvoit être parfait, puisqu'il étoit sans cesse troublé par le chagrin de vous avoir perdu; je vous retrouve aujour-

d'hui, & je brûle d'être aux pieds de votre aimable Sœur ; les détails que vous demandez exigent un entretien fort long ; contenez votre impatience, mon cher *James*, une commission dont mon Maître m'a chargé m'empêche de vous satisfaire pour le moment ; n'oublions pas que nous sommes de malheureux esclaves, soumis à la volonté d'autrui.

C'est ainsi que *Milord Bedford* éluda encore de contenter les desirs de son Ami : il passa la nuit à réfléchir sur la façon dont il s'y prendroit pour le moins affliger. Il vit tant d'inconvénients à lui cacher quelque chose, qu'il se décida à dire la vérité, se réservant de lui porter le coup avec précaution.

Comme il se rendoit dans cette intention le lendemain matin aux Jardins, il apperçut *James* qui venoit à lui avec empressement. —— Convenez de mon malheur, mon cher *Edward*, il faut encore remettre à un autre jour l'entretien que je desire si vivement. *Aly* m'envoye à une maison de campagne où je dois rester toute la semaine, à mon retour nous nous reverrons ; je pars dans l'instant, oh ! com-

bien le temps va me paroître long ! Ils s'embrasserent & se séparerent. Ce délai fit grand plaisir à *Edward*. On aime à gagner du temps quand il s'agit d'affliger un être que l'on chérit.

Quelques jours après le départ de *James*, *Edward* étoit à causer avec *Zabet*, lorsqu'on vint lui dire que son Maître vouloit lui parler ; il se rendit à ses ordres. Il le trouva avec un Etranger. —— Milord, lui dit *Aly*, vous êtes libre, Monsieur vient de payer votre rançon, ainsi que celle de tous vos gens qui appartenoient à différents habitants de cette Ville ; vous les verrez dans quelques heures. En attendant votre départ, je vous offre un appartement, pour vous & votre monde, dans le pavillon séparé de ma maison. *Edward* fut tellement surpris de cette nouvelle, quoiqu'il dût s'y attendre, qu'il resta un moment comme stupéfait ; il regardoit alternativement *Aly* & l'Etranger. —— Je voudrois bien, *Milord*, lui dit ce dernier, vous parler en particulier. J'ai des Lettres à vous remettre.

Aly les fit conduire dans un sallon magnifique, & sortit pour les laisser

libres. Alors, l'Etranger remit deux Lettre à *Edward* ; la ſuſcription de l'une lui fit reconnoître l'écriture de *Clarice :* il l'ouvrit avec précipitation, & y lut ce qui ſuit :

LETTRE *de Miſſ* CLARICE WILLIAMS, *à Milord* BEDFORD.

MILORD,

« QUE d'heureuſes nouvelles à vous » apprendre ! Pourquoi ne puis-je pas » également en inſtruire mon pauvre » Frere ? *James* & *Eugénie* peuvent » encore être heureux, en laiſſant igno- » rer à mon Frere l'affreuſe action d'*Au-* » *guſtin*, qui n'eſt point mon Frere ; » il ne tient à nous par aucun lien, » c'eſt un miſérable que mon Pere avoit » comblé de biens..... Mais le por- » teur de cette Lettre vous dira tout ; » il ne veut pas que je le nomme ; il » ſe réſerve le plaiſir de vous appren- » dre qui il eſt.... *Eugénie* m'arrache » la plume, elle dit que je ſuis une ba- » billarde : tout ce que vous voudrez, » ma chere Sœur ; mais certainement,

» je ne quitterai pas avant d'avoir dit
» à *Edward* que ſon abſence a été hor-
» riblement longue, & qu'elle prouve
» peu d'amour. Je veux auſſi qu'il ſça-
» che que je l'aime toujours, & que
» j'ai bien pleuré en apprenant ſa cap-
» tivité ; à préſent, mon *Eugénie*, je
» vous laiſſe le champ libre.

Continuée par EUGÉNIE BEDFORD.

MON CHER FRERE,

» Mes peines avoient attriſté ma
» charmante Amie; mais les heureuſes
» nouvelles dont elle vous fait part,
» lui ont rendu toute ſa gaieté. Elle me
» fait la guerre de ne point abandonner,
» comme elle, mon cœur à l'eſpoir.
» Quelle différence de ſon ſort au mien !
» Elle retrouve ſon Amant plus ten-
» dre que jamais, elle eſt ſûre d'être
» à lui; & moi, j'ai perdu, peut-être
» pour jamais, le ſeul être que je puis
» aimer. Si le haſard me le ramene,
» pourra-t-il encore m'enviſager après
» ce qui s'eſt paſſé? Il l'ignore, me dit-
» on; c'eſt bien mal me connoître, que
» de croire que je voudrois tromper un

» homme que j'estime & révere, il sçaura » tout, & quand je l'aurai instruit, s'il me » trouve encore digne de lui appartenir, » je dirai alors que je suis heureuse. Mais » qu'il y a loin d'ici à ce fortuné mo- » ment! Votre Ami est, sans doute, er- » rant dans quelque contrée étrangere ; » Il me croit ingrate & perfide ; ma dis- » parition lui a donné des soupçons sur » mes sentiments ; s'il ne m'accusoit » pas, pourquoi se seroit-il éloigné ? » Et pourquoi une si longue absence, » sans donner une seule fois de ses nou- » velles ? Il a pu me croire parjure ! oh » Ciel ! quand je n'ai jamais cessé de » l'adorer ; quand j'ai tout quitté pour » ne m'occuper de lui, pour ne penser » qu'à lui, devoit-il croire aux apparen- » ces ? Elles sont si souvent trompeuses. » Mais, à quoi bon des regrets quand » le mal est sans remede ? Le misérable » auteur de tant de maux n'est plus. » Il a expié tous ses crimes, & quoi- » qu'il ait causé mon malheur, je lui » pardonne. Puisse le ciel lui pardonner » de même.

» Celui qui vous remettra cette lettre, » mon cher *Edward*, vous apprendra » des choses qui vous étonneront. Ai-

» mez-le bien, car il n'a voulu s'en » rapporter qu'à lui du soin de vous » tirer d'esclavage. Il n'en est pas un de » nous qui ne désirât être à sa place ; au » moment où vous lirez cette lettre, » il vous verra, vous parlera, pourquoi » tous vos amis n'ont-ils pas cette douce » satisfaction ! & principalement votre » Sœur,

EUGÉNIE BEDFORT.

Augustin n'étoit pas son Frere ! s'écria *Eward* ; mon cher *James*, quel bonheur pour vous ! puis, s'adressant à l'étranger, qui que vous soyez, vous ne pouvez que m'être bien cher. Le porteur d'une pareille nouvelle est un Ange à mes yeux. —— Il vous reste, lui répondit l'étranger, une lettre à ouvrir ; quand vous l'aurez lue, *Milord*, nous aurons bientôt fait connoissance ; *Edward* brisa le cachet, & lut ces mots.

LETTRE de Milord WILLIAMS, à Milord BEDFORD.

MILORD,

» Me pardonnerez-vous tous les cha-

» grins que je vous ai causés & à toute
» votre Famille ? oh oui ! je connois
» l'excellence de votre cœur, vous ex-
» cuserez un malheureux qui se repent,
» & qui ne voit qu'avec horreur toutes
» les fautes qu'il a commises.

» Le misérable *Augustin* élevé par
» mes soins a si prodigieusement en-
» chéri sur mes vices, qu'il est devenu
» le plus criminel des Hommes. Il a fini
» par attenter aux jours d'un Homme
» qu'il croyoit son Pere, & à qui il de-
» voit plus que la vie, je dois la mienne
» à mon véritable Fils, à un Enfant que
» j'avois proscrit, même avant qu'il
» vînt au monde; abandonné par son
» Pere, il a dû son existence aux bontés
» d'une infortunée qui a pris soin de
» lui jusqu'au moment où il a pu lui-
» même se procurer le nécessaire. Sa
» bonne conduite l'a fait estimer des
» honnêtes gens : il m'a servi à titre de
» commis ; édifié de ses vertus, j'ai
» voulu l'imiter ; c'est donc à lui seul
» à qui je dois le changement to-
» tal qui s'est fait en moi. Le hasard
» me l'a fait reconnoître, mon cœur
» l'avoit distingué avant mes yeux; les
» entrailles d'un Pere ne sont pas tou-

» jours muettes. Je ſuis revenu avec
» lui dans ma patrie. La mort du Che-
» valier *Norfolk*, & celle de ſa Femme,
» ont diſſipé toutes mes craintes. Je me
» ſuis préſenté à notre Auguſte Monar-
» que; (*George* III) je lui ai fait l'aveu
» ſincere de mes fautes. Mon repentir
» l'a touché, il m'a pardonné, & en me
» rendant ſes bontés, il ma réhabilité
» dans tous mes droits ; je n'ai donc
» perdu que ma fortune ; mais celle
» que je rapporte, & que j'ai ac-
» quiſe par les ſoins de mon Fils, eſt
» aſſez conſidérable pour ſuffire à moi,
» & à mes Enfants. Veuillez accepter
» *Milord*, cinquante mille livres *ſter-*
» *lings* avec la main de ma Fille *Cla-*
» *rice*, & je croirai alors que vous avez
» tout oublié; ſi je pouvois retrouver
» *James*, & que *Miſſ Bedford* conſentît
» à laiſſer ſubſiſter leur ancienne union,
» je ne formerois plus aucun deſir. Que
» dis-je? Il me reſte encore un Fils pour
» le bonheur duquel je ne puis former
» que des vœux. Ah ! S'il dépendoit de
» tout mon être, avec quel plaiſir je lui
» en ferois le ſacrifice ; c'eſt lui, c'eſt
» ce cher Fils qui vous remettra ma
» lettre.

Edward interrompit sa lecture pour se jetter au col de *Tom*. —— Vous êtes le Frere de l'aimable *Clarice* ! Vous êtes celui de mon cher *James* ! Que de raisons pour que je vous chérisse ! Le sensible *Tom* lui rendit ses caresses, & se félicita d'avoir acquis un nouvel Ami. *Milord Bedford* le pria de l'instruire des particularités que les lettres ne faisoient qu'ébaucher. *Tom* se hâta de le satisfaire. Quand il en fut à l'Histoire de *Milord Williams*, *Edward* redoubla d'attention; car il ne concevoit pas comment *Augustin* pouvoit n'être pas son Fils. Les mauvaises actions de ce misérable ne le surprirent pas; il l'avoit toujours regardé comme un scélérat, & sur-tout, depuis la trame odieuse qu'il avoit ourdie pour abuser si cruellement de sa Sœur ; il plaignit *Milord Williams* de son aveuglement: hélas ! dit-il à *Tom*, il a payé bien cher les fautes dont il s'est rendu coupable.

Pour tant d'heureuses nouvelles, continue *Edward* en embrassant *Tom*, je vais vous en apprendre, qui sûrement vous feront agréables; & pour ne pas vous faire languir, sçachez que votre Frere, l'infortuné *James* est ici, & que

ſous deux jours vous le reverrez, je puis vous dire auſſi quel eſt le lieu qu'habite *Miſſ Briſtool.* Quant au miſérable *Sir Arthur*, ſa mort a été digne de ſa vie. Ah! reprit *Tom*, la joie que me donne la certitude de revoir mon Frere & de retrouver ma Maîtreſſe, eſt bien modérée par la perte d'un Homme, qu'à la vérité je devrois haïr, mais à qui je n'ai jamais deſiré la mort. —— Je reconnois bien là la façon de penſer de *James*; ce ſeul trait m'aſſure que vous êtes ſon Frere.

Alors, il apprit à *Tom* comment & où il avoit rencontré *Eliſe*. Quand il eut ceſſé de parler, *Tom* lui dit triſtement. —— Une réflexion cruelle vient empoiſonner le plaiſir que j'ai de ſçavoir où eſt *Miſſ Briſtool.* Lorſque j'avois le bonheur de la voir, je n'étois à ſes yeux qu'un Valet, plus zélé, ſans doute, que ne l'eſt ordinairement celui qui calcule ſes ſervices ſur l'argent qu'il reçoit: mais n'ayant pas par conſéquent avec elle même les droits de l'égalité, comment oſerois-je me flatter d'avoir pu lui inſpirer le plus léger intérêt? Cependant, je ſuis trop ſincere pour ne pas vous avouer que j'ai cru quelquefois

démêler dans ſes yeux plus que de la protection; peut être alors, entendoit-elle le langage éloquent des miens, mais la diſtance qu'il y avoit d'elle à moi, m'auroit fait regarder cette heureuſe idée comme un crime, ſi j'avois eu la témérité de m'y attacher. —— Ah ! mon cher *Tom*, vous ne connoiſſez pas toutes les reſſources de l'amour; ſouvent forcé de ſe cacher ſous le voile du myſtere, il reſpecte les opinions reçues, ſans rien perdre de ſes droits. J'ai, pour vous parler ainſi, les plus fortes raiſons. *Miſſ Briſtool*, lorſque je la vis, m'entretint avec ſatisfaction d'un Domeſtique qu'elle n'avoit quitté qu'à regret. Une certaine *Bell*, qu'elle croit Sœur de ce jeune Homme, a toute ſa confiance; & je ſçais, à n'en point douter, qu'elle lui parloit ſouvent de ſon Frere, & toujours avec le plus vif intérêt : une Fille honnête & modeſte, qui croit que ſon devoir n'eſt point d'accord avec ſon inclination, n'oſe laiſſer parler ſon cœur; mais elle ſe découvre malgré elle, telle eſt *Miſſ Briſtool*, & telle elle m'a parue. Ayez donc meilleure opinion de vous, mon cher Ami; on dira au Fils de *Milord Williams*, ce qu'on

qu'on laiſſoit deviner à *Tom*, Frere de *Bell.* —— Quand cette confiance que vous cherchez à m'inſpirer ſeroit fondée, *Eliſe* eſt trop aimable pour qu'on n'ait pas cherché à lui plaire. —— Et l'on n'aura pas réuſſi, croyez-moi, mon Ami, je l'ai aſſez connue pour ne la juger ni coquette, ni légere : ſon cœur étoit à vous, & quoiqu'elle n'eſpérât pas que ſa main dût ſuivre le don qu'elle vous en avoit fait, elle ne vous en reſtera pas moins fidellement attachée. D'ailleurs, vous verrez par vous-même que je ne ſuis point dans l'erreur; car, je ne doute pas que vous ne faſſiez pour elle le voyage de l'*Amérique.* —— Vous avez bien raiſon; ah! que ne ferois-je pas pour la rejoindre? Mais parlez-moi donc de mon Frere? Où eſt-il? Quand le reverrai-je? Je veux avant ſon retour avoir payé ſa rançon.

Aly en ce moment fit demander la permiſſion d'entrer. *Tom* lui demanda s'il vouloit lui vendre un Eſclave qui travailloit dans ſes jardins; il y conſentit, & le marché fut bientôt conclu. On fit revenir *James* le lendemain, ſans le prévenir de ce qui étoit arrivé; on le conduiſit à *Edward*, qui avoit quitté

ſon vêtement d'Eſclave. *James* ne concevoit pas la raiſon de cette métamorphoſe. *Edward* alloit la lui expliquer, quand *Tom* qui venoit d'entendre nommer ſon Frere, ne put contenir ſes tranſports ; il vola dans ſes bras en lui diſant : je vous revois donc enfin, mon cher *Bordier*, & c'eſt pour briſer vos fers; vous êtes libre, votre Ami l'eſt auſſi ; l'agréable commiſſion dont j'ai été aſſez heureux pour être chargé, doublera de prix à mes yeux, ſi vous conſentez à me reconnoître pour votre Frere : j'en ai déjà toute la tendreſſe, puiſſai-je être payé de retour !

James regardoit *Tom* avec un étonnement ſtupide ; il l'écoutoit, & ne comprenoit rien à tout ce qu'il diſoit. *Milord Bedfort* lui expliqua plus au long ce que *Tom* venoit de lui apprendre, & il l'inſtruiſit de tout ce qu'il avoit lui-même appris la veille ; mais comme il étoit convenu avec *Milord Williams* de lui cacher le crime d'*Auguſtin*, il ne parla point de la lettre des deux *Miſſ*; il ſe contenta de lui montrer celle de *Milord Williams*, qui confirma à *James* que *Tom* étoit ſon Frere, Il lui jura la plus tendre amitié. Ces trois aimables

Seigneurs se livrerent d'avance au plaisir que leur promettoit l'avenir, & fixerent leur départ au premier instant qu'il partiroit un vaisseau.

Leur impatience n'eut pas long-temps à souffrir : on leur annonça l'armement d'un navire qui devoit se mettre en mer sous huit jours. *Edward*, qui regardoit comme un devoir de servir les malheureux, n'oublia pas la pauvre *Zabet*, à qui nous rendrons désormais son véritable nom. Il demanda à *Milord Williams* s'il avoit assez d'argent pour racheter cette fille infortunée. Celui-ci lui répondit, en lui mettant dans la main une somme considérable en or & en effets de changes. —— Tenez, mon ami, disposez-en à votre gré : les belles actions vous sont familieres, il est juste que vous ayez les moyens de les remplir. *Milord Bedford* s'arrangea avec *Aly*, & *Miss Nancy Bagshot* partit avec eux. Ils n'étoient plus qu'à quarante lieues du port, lorsqu'ils furent salués par un vaisseau dont le Capitaine étoit de la connoissance du leur. On se donna à dîner de part & d'autre. La mer étoit si calme que l'on resta en panne plus de trente-six heures.

Le Bâtiment de rencontre faisoit route

pour l'Amérique. *Edward* propoſa à *Tom* de le monter pour aller chercher *Eliſe*. *Milord Williams* ſe trouvoit partagé entre le deſir d'aller trouver ſa Maîtreſſe, & l'envie d'accompagner ſon Frere & ſon Amie. *Miſſ Bagshot* demanda à *Tom* de le ſuivre, afin de faire compagnie à *Miſſ Briſtool*. Enfin il ſe décida à partir, en promettant d'être bientôt de retour en Angleterre.

James & *Edward* écrivirent à *Eliſe* pour la prévenir ſur le changement d'état de *Tom*, qui prit auſſi la lettre de ſon Pere, ainſi que celle d'*Eugénie* & de ſa Sœur.

Nous laiſſerons *James* & *Milord Bedford* aller où le bonheur les attend, pour ſuivre *Milord Williams* & *Miſſ Bagshot* dans leur nouvelle courſe. Ils arriverent au *Port au Prince* ſans aucun accident. *Tom* n'oſa pas ſe montrer aux yeux de *Miſſ Briſtool* avant de l'avoir fait prévenir. Il ſe logea à portée de l'habitation de Madame *Darcy*, & pria *Nancy* de s'y préſenter ſeule. Elle ſe rendit chez Madame de *Valcourt*: les Dames étoient à la Ville, mais on les attendoit. Elle ſe décida à reſter juſqu'à leur arrivée, & renvoya à *Tom* le laquais qui l'avoit accompagnée,

pour qu'il ne s'impatientât pas de sa longue absence.

Miss Bagshot attendoit depuis deux heures, lorsqu'elle vit entrer deux Dames fort jolies. Elle présuma qu'*Elise* étoit une des deux, & pour s'en assurer, elle imagina de les saluer en Anglais, afin de juger par la réponse à qui elle devoit s'adresser. Elle fut trompée dans sa conjecture, car *Elise* avoit appris sa langue à son amie. Les premiers complimens faits, voyant que toutes deux sçavoient l'Anglais, *Nancy* fut obligée de dire qu'elle desiroit parler en particulier à *Miss Bristool*. Madame de *Valcourt* s'éloigna pour laisser à l'étrangere la liberté de s'expliquer.

Dès qu'*Elise* se vit seule avec *Nancy*, elle la pria de lui dire ce qui lui procuroit l'honneur de sa visite. *Miss Bagshot* lui raconta d'abord qu'elle sortoit d'esclavage, & qu'elle s'étoit trouvée chez le même maître avec *Milord Bedford*, & *James* le plus jeune des fils de *Milord Williams*, qui, ainsi qu'elle, avoient été faits prisonniers, & qu'ils étoient retournés en Angleterre, l'un pour épouser *Miss Clarice Williams*, l'autre pour retrouver sa Femme. *Elise* apprit

toutes ces nouvelles avec autant de joie que de surprise; cependant comme elle sçavoit l'obstacle qui détruisoit l'union de *Miss Bedford* avec *James*, elle crut que *Miss Bagshot* ignoroit cette circonstance. *Nancy* devina le sujet de son étonnement, & jugea qu'il étoit temps de lui montrer les lettres dont elle étoit chargée. Elle lui donna d'abord celle des deux *Miss*. *Elise* la lut avec attendrissement. —— *Augustin* n'étoit pas son Frere ! s'écria-t-elle ; ô ma chere *Eugénie* ! Quel bonheur pour vous ! pauvre *James* ! voilà la récompense due à votre constance. Puis s'adressant à *Nancy*. —— Vous ne sçavez pas combien votre visite me fait de plaisir ; ce que vous m'apprenez, *Miss*, me comble de joie ; mais à quoi suis-je redevable du bonheur de vous voir ? Par quel hasard vous trouvez-vous ici? —— Ce n'est point le hasard, *Miss*, qui m'y amène : vous êtes l'objet de mon voyage. —— Moi ! vous me faites voler de surprise en surprise. Vous suis je donc connue ? —— Non, *Miss*, je vous vois aujourd'hui pour la premiere fois ; mais, ajouta-t-elle, en souriant, je ne suis pas venue seule : *Milord Williams* n'at-

tend que vos ordres pour se présenter à vos yeux. —— *Milord Williams!* juste Ciel! Aurois-je encore à redouter ses poursuites? Au nom de Dieu, *Miss*, que je ne le voie pas. Le temps n'a rien changé à mes sentiments pour lui.

Nancy étoit prévenue de l'anthipatie d'*Elise* pour le Pere de *Tom*. Elle vit bien que la conformité de nom l'avoit trompée. —— Voici, lui dit-elle, une Lettre qui vous mettra plus au fait que tout ce que je pourrois vous dire. Elle lui donna celle de *Milord Williams* à *Milord Bedford*, & c'est, ajouta-t-elle, le Fils dont *Milord Williams* parle qui brûle de tomber à vos pieds. —— Tomber à mes pieds! Lisons bien vîte, car tout ce que j'entends est mystere pour moi. A l'article qui concernoit la mort de *Milady Norfolk*, la sensible *Elise* interrompit sa lecture. —— O Ciel! ma Mere est morte, sans avoir la conviction de mon innocence. Elle se livra à la plus grande douleur. *Nancy* en partageant son chagrin, parvint à le calmer. Malgré sa peine, *Elise* avoit beaucoup d'envie d'achever de s'instruire. La Lettre lui étoit échappée des mains, *Nancy*

la ramassa, & la lui présenta de nouveau, en la priant de continuer à la lire. *Miss Bristool* la reprit, & poursuivit une lecture qui l'intéressoit, sans qu'elle en devinât la raison. Quand elle eut fini, elle adressa la parole à *Nancy*. Je vois que *Milord Williams* a retrouvé son Fils; mais j'ignore pourquoi ce Fils est venu ici pour moi, puisque je ne le connois point. —— Quoi! *Miss*, le nom de *Tom* vous est totalement inconnu? —— J'ai eu un domestique qui s'appelloit ainsi. —— C'est précisément, *Miss*, ce même *Tom* qui est le Fils de *Milord Williams*. —— Impossible! Sa Sœur est à mon service, & tous deux sont de *Grennwich*. — Si *Miss* vouloit permettre à *Milord Williams* de parler lui-même, il pourroit, mieux que moi, lui prouver la vérité de ce que j'avance. —— Je ne refuse pas de recevoir *Milord Williams*: où est-il? —— A une demi-lieue de cette habitation. —— Eh bien! *Miss*, il peut venir quand il voudra, demain matin, par exemple, & vous voudrez-bien l'accompagner, j'espere qu'il débrouillera mes idées.

En la quittant, *Miss Bagshot* lui remit les Lettres de *James* & d'*Edward*, afin

de la perſuader davantage, & de la mieux diſpoſer pour la viſite que *Tom* lui feroit le lendemain.

Tom, à qui *Miſſ Bagshot* avoit rendu compte de ſon meſſage, fut tranſporté à l'idée de revoir ſa chere *Eliſe*. Il avoit craint qu'elle ne refuſât ſa viſite. Le temps lui parut d'une longueur affreuſe : enfin le moment tant deſiré arriva. *Nancy* & *Tom* ſe rendirent chez Madame *Darcy* : on les fit entrer dans l'appartement d'*Eliſe*, dont la rougeur des yeux annonçôit qu'elle avoit beaucoup pleuré. Effectivement la mort de ſa Mere lui cauſoit les plus grands regrets. Madame de *Valcourt* cherchoit à la conſoler, lorſque nos voyageurs entrerent. La vue de *Tom*, qu'*Eliſe* reconnut ſur le champ, la fit prodigieuſement rougir. *Milord Williams* n'eut que la force de ſe mettre à genoux; il ne put prononcer un ſeul mot. —— Pourquoi cette poſition, lui dit *Eliſe?* Aſſeyez-vous, *Milord*, & recevez mon compliment ſur l'heureux changement qui s'eſt fait dans votre ſort. —— Heureux! *Miſſ*, dit en bégayant le timide *Lord*, c'eſt à vous à me dire ſi je puis le regarder comme tel. —— A moi, *Milord*, mais faites-moi le plaiſir

de vous asseoir, nous causerons plus à notre aise. *Tom* obéit: *Elise* continua. —— Comment puis-je contribuer à votre bonheur? Comment suis-je pour quelque chose dans ce qui en fait l'objet? —— Pour quelque chose. Ah! dites pour tout; ma vie, *Miss*, est entre vos mains. Peut-on vous voir, & ne vous pas aimer? Tant que je me suis jugé indigne de vous, j'ai gardé le silence. Depuis le jour où je vous vis au *Panthéon*, je n'ai cessé de vous adorer. C'est moi qui ai engagé *Bell* à vous prévenir du danger qui vous menaçoit. Pour que votre fuite fût plus secrete, j'ai voulu vous conduire moi-même. Les sentiments que vous m'aviez inspirés se cachoient sous le respect que je vous devois. Je croyois ne vous être attaché que par les liens de l'amitié, quand je brûlois du plus violent amour. C'est en vous quittant que j'ai lu dans mon cœur. Cette bague que je reçus de *Bell* par vos ordres, a fait mon unique consolation. Si le sort ne m'avoit pas élevé jusqu'à vous, je gémirois encore, mais vous n'entendriez pas mes plaintes. Et vous me demandez en quoi vous avez quelque rapport à moi? Puis-je être jamais heureux si vous n'agréez pas mes

ſoins? Que me font la fortune & la naiſſance, s'il faut que je renonce au ſeul bien que je n'ai ceſſé de déſirer! —— Soyez donc content, répondit *Eliſe*. Je ne ſçais point cacher mes véritables ſentiments. *Tom* dans l'état où je l'ai connu, a trouvé place dans mon cœur. Je vous aimois, *Milord*, je vous aurois toujours aimé ; mais mon ſecret ſeroit mort avec moi. Aujourd'hui que je puis avouer mon penchant ſans crime, qui pourroit m'engager à éluder un aveu que j'ai tant de plaiſir à vous faire? —— Laiſſez-moi donc mourir à vos pieds, s'écria *Tom* en y tombant; le bonheur que j'éprouve eſt au-deſſus de mes forces. Oh ! oui, continua-t-il, ſûrement je mourrai de joie. —— Gardez-vous en bien, dit *Eliſe* en ſouriant, ce ſeroit le moyen de me guérir pour jamais de ma ſincérité. —— Vous m'aimiez ! *Miſſ*, ô Ciel ! j'avois pu vous intéreſſer quand rien ne parloit pour moi. —— Je me flatte, *Milord*, que vous ne croyez pas que l'inclination que j'ai pour vous ne ſoit qu'en raiſon de votre changement d'état. Le malheureux préjugé qui s'oppoſe au bonheur de deux êtres inégaux par leur naiſſance, m'a toujours

paru injuste ; & cependant je m'y soumettois, parce qu'on doit plus d'égards au Public qu'à soi-même. —— Je ne désaprouve pas votre conduite, *Miss*, il est des opinions reçues qu'on doit respecter; mais daignez me redire encore que vous consentez à vous donner à moi. Vous étes libre, *Miss*. —— Mais vous ne l'êtes pas, *Milord*. —— Mon Pere sera au comble de ses vœux quand il sçaura que j'ai eu le bonheur de vous retrouver, & que vous approuvez mon amour. ——S'il se présente des obstacles, ils ne viendront jamais de moi. C'est assez vous en dire, *Milord*, pour vous tranquiliser. Puis s'adressant à *Nancy*. —— Pardonnez, *Miss*, si je me suis si peu occupée de vous depuis votre arrivée : mais vous excuserez l'épanchement d'un cœur qui peut, pour la premiere fois, se livrer à l'espoir agréable dont il n'avoit jamais osé se flatter. —— Vous l'entendez, *Miss*, interrompit *Tom*. Concevez-vous l'excès de ma félicité? Vous avez été témoin de mes tourments, & de mes inquiétudes. Qui mieux que vous peut concevoir le bonheur dont je jouis?

Elise se leva, & prenant *Miss Bags*-

hot & *Tom* par la main. —— Venez, leur dit-elle, que je vous préſente à mes bonnes Amies: elles ſeront charmées de faire d'auſſi agréables connoiſſances. Ce ſoir nous demanderons la permiſſion de revenir ici, & vous m'apprendrez tout deux les détails de tant d'événements. Il faudra me parler beaucoup d'*Eugenie*, & de *Clarice*, à qui je n'ai jamais ceſſé de penſer.

Elles les conduiſit dans le Sallon où il y avoit beaucoup de monde. —— Voilà, mes Amies, dit-elle, à Meſdames *Darcy* & de *Valcourt*, deux de mes compatriotes, *Miſſ Bagshot* & *Milord Williams* : c'eſt un mari qui m'eſt arrivé: vous ſçavez que j'avois renoncé au mariage ; mais comme le vœu que j'avois fait étoit pour lui, il vient m'en relever. Cette franchiſe plut infiniment à toute la compagnie, & *Milord* n'en fut que mieux reçu. Quant à *Nancy*, ſa figure & ſon eſprit ſuffiſoient pour la faire accueillir.

On voyoit de temps en temps *Eliſe* retomber dans la triſteſſe. Le ſouvenir de ſa mere troubloit le plaiſir qu'elle goûtoit à retrouver ſon Amant. *Tom* l'en eſtima davantage; car il ſçavoit com-

bien elle avoit eu à se plaindre des procédés de *Milady Norfolk*.

Après le dîner, *Elise* demanda qu'on lui permît d'emmener les nouveaux arrivés. —— Quelque peine que nous ayons à vous quitter si tôt, lui dit Madame *Darcy*, il ne seroit pas juste de vous priver de vous entretenir librement de vos affaires. Tâchez pourtant, belle *Miss*, de ne pas rester bien longtemps: vos aimables compatriotes ne partiront pas demain, & j'espere qu'ils voudront bien acccepter un appartement chez moi. Après les remerciements, *Elise*, *Nancy* & *Milord* se rendirent dans la chambre de *Miss Bristool*. *Tom* lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il l'avoit quittée (1).

. . . .

. . . .

Après avoir fait de vaines recherches pour vous trouver à *Paris*, nous partîmes mon Pere & moi pour *Londres*,

---

(1) Le Lecteur se rappellera que cette narration est celle qu'il a faite à son Pere pendant leur séjour à Lyon.

où nous reſtâmes cachés pendant quelque temps (1). . . . . .

. . . .

Tranquilles de ce côté, nous nous rendîmes à *Nark-Neſſ*, où nous eûmes toutes les peines du monde à nous faire recevoir; enfin on céda à nos inſtances. *Clarice*, en reconnoiſſant ſon Pere, courut dans ſes bras; *Eugénie* ne le vit pas avec le même plaiſir; je m'apperçus même qu'elle changeoit de couleur. —— Je viens, ma chere Fille, dit *Milord Williams*, vous préſenter un nouveau Pere & un nouveau Frere. Ce diſcours vous étonne; écoutez-moi, mon Enfant: Vous avez bien des raiſons de me haïr. Je n'ai pas eu pour vous & pour *James* toute la tendreſſe que vous méritiez l'un & l'autre; mais grace à votre Frere que vous voyez avec moi, mes yeux ſont deſſilés; alors mon Pere eut la bonté de faire de moi les mêmes éloges que vous avez lus dans ſa Lettre; c'eſt donc un nouveau Pere, ajouta-

(1) Détails inſérés dans la Lettre de Milord Williams à Milord Bedford.

t-il, que vous voyez en moi. *Augustin* que vous avez cru votre Frere n'étoit pas mon Fils: voilà celui dont il a si long-temps occupé la place. Aimez-le *Clarice*, car il a votre cœur, & ressemble en tout à l'infortuné *James*. Puis il raconta son histoire, la mienne & celle d'*Augustin*.

Nous étions depuis quelques jours à *Nark-Ness*, lorsqu'*Eugénie* reçut une lettre de son Frere, qui lui marquoit qu'il avoit été pris par un Corsaire *Algérien*, & qu'il la prioit de faire partir sur le champ quelqu'un pour traiter de sa rançon. *Miss Bedfort* vouloit y aller; je m'y opposai, & proposai de faire moi-même le voyage d'*Alger*: on y consentit, & je partis muni d'une somme d'argent considérable. Mon voyage fut très-heureux, & en arrivant je rachetai *Milord Bedfort* (1)...

Elise remercia *Tom* de sa complaisance, & pria *Miss Bagshot* de lui apprendre par quel hasard elle étoit tombée dans l'esclavage.—— Ce que j'ai à dire, répondit *Nancy*, ne ressemble en

---

(1) On a lû toutes ces circonstances.

rien au récit de *Milord Williams*. Il n'a aucun reproche à ſe faire, & je dois rougir de ma conduite. *Tom* voulut ſortir pour lui laiſſer la liberté de parler; elle l'arrêta. —— Demeurez, *Milord*; je veux que vous ſçachiez combien je ſuis coupable; mais auſſi vous apprendrez qu'un cœur qui n'eſt pas entiement corrompu, ſaiſit avec plaiſir la premiere occaſion qui ſe préſente de retourner à la vertu: elle commença ainſi. (1) . . . .

. . . .

Quand elle eut ceſſé de parler, *Eliſe* s'écria: quoi! *Sir Arthur* a cauſé tous vos maux: ce ſcélérat étoit donc né pour faire le malheur de tout ce qui l'approchoit; mais il eſt mort; ma haine ne lui ſurvivra pas.

Tom demanda à *Nancy* ſi elle ne reconnoiſſoit pas en lui la perſonne qui avoit ramené *Sir Arthur* dans ſon Auberge à *Bordeaux*: elle le fixa, & avoua qu'elle ſe rappelloit effectivement ſes traits; mais qu'avant ce moment elle n'y avoit fait nulle attention. Elle com-

---

(1) Nouvelle répétition que l'on évitera.

prit alors pourquoi il s'étoit soustrait à la vue de *Sir Arthur.*

Leur conversation avoit été si longue, qu'on vint les interrompre en leur faisant des reproches de ce qu'ils privoient si long-temps la compagnie du plaisir de les voir.

Tom & *Miss Bagshot* accepterent le logement que Madame *Darcy* leur avoit offert; quelque satisfaction que *Milord Williams* goûtât dans la société des amies d'*Elise*, il brûloit de retourner en Angleterre pour être uni à sa chere Maîtresse. D'ailleurs il souhaitoit ardemment de revoir sa Famille : Il parla donc à *Miss Bristool* du départ : elle approuva qu'il ne fût pas retardé. Elle desiroit beaucoup aussi de se retrouver dans sa Patrie & avec ses amis; cependant elle ne sçavoit comment faire pour l'annoncer à Madame *Darcy* & à sa Fille, de qui elle étoit tendrement aimée. Si Madame de *Valcourt* n'avoit pas eu une inclination en Amérique, elle n'auroit pas désespéré de les décider à faire un voyage en Angleterre; mais elle n'y voyoit pas de possibilité; enfin elle se décida à faire part à ses Amies de la nécessité de son départ. Elles jetterent

les hauts cris à l'idée d'une séparation. —— Elle me sera, reprit *Elise*, au moins aussi sensible qu'à vous; mais jugez-moi; le desir de revoir sa Patrie, après une longue absence, est bien naturel. L'amour, ajouta-t-elle, en regardant Madame de *Valcourt*, est un sentiment qu'on ne peut vaincre. J'ai aimé si long-temps sans espoir, qu'il est tout simple que je me dédommage des peines que j'ai éprouvées; & quel plus agréable dédommagement que d'être unie au seul Homme qui ait sçu vaincre mon indifférence? *Milord Williams* est forcé de retourner en *Angleterre*; il y est attendu par une Famille qui desire son retour avec la plus grande impatience; le laisserai-je partir seul? Cessez donc de me croire ingrate ou insensible: je vous suis sincerement attachée, & voudrois passer mes jours avec vous: la raison s'oppose à ce que je reste ici: qui vous empêche de me suivre? —— J'y consens, dit Madame *Darcy*. —— Quoi! Maman, reprit Madame de *Valcourt*, vous voudriez entreprendre un voyage aussi long & aussi pénible, quand depuis un temps considérable vous n'avez pas voulu repasser en Europe pour

revoir vos parents & vos Amies. —— Vous le voyez, dit *Elise*, l'amour est plus fort que l'amitié. Madame de *Valcourt* rougit, & convint que son Amie n'avoit pas tort. Elle épousa à quelque temps delà un habitant du pays.

Enfin, le jour du départ fut fixé : il est inutile je pense, de s'appesantir sur les regrets, les larmes & la tristesse qu'éprouverent les Amies lors de l'embarquement.

Revenons à présent à *James* & à *Edward*. Le premier eut soin en arrivant au port d'écrire à *Cadix* pour prévenir Monsieur *Mari* qu'il étoit libre, parti, & arrivé. Il le prioit d'envoyer les fonds qu'il lui avoit laissés à Monsieur & Madame de *Valbois*. Il lui donnoit son adresse à *Londres*, dans le cas où il recevroit des lettres pour lui, & finissoit par de nouveaux remerciements, & l'assurance d'une reconnoissance à toute épreuve. Ce devoir rempli, nos deux Voyageurs ne songerent plus qu'à voler à *Nark-Ness*. *James*, craignant que son apparition imprévue ne causât une trop forte révolution à sa chere *Eugénie*, engagea son Ami à paroître seul : il resta dans sa chaise à une portée de

fusil du Château. *Milord Bedfort* se fit annoncer : *Eugenie* courut l'embrasser avec le plus vif empressement : *Clarice*, portée par son inclination, alloit aussi à sa rencontre ; une réflexion l'arrêta, il lui sembla qu'*Edward* trouveroit son action trop libre. Quand on aime de bonne foi, devroit-on consulter autre chose que son cœur ? c'est un bon guide qui rarement nous égare.

Edward quitta sa Sœur pour aller à *Milord Willliams*, à qui il demanda la continuité de son amitié : celui-ci ne lui répondit qu'en mettant la main de sa Fille dans la sienne : *Milord Bedford* la baisa avec transport. —— Belle *Clarice*, lui dit-il, est-ce de votre aveu que je reçois l'assurance d'un bonheur prochain ? —— Vous voyez, *Milord*, que mon Pere n'a éprouvé aucune résistance de ma part. Cette réponse satisfit entierement l'amoureux *Edward*. Il se rapprocha de sa Sœur. —— J'ai, ma chere *Eugénie*, des nouvelles à vous donner d'un Homme qui vous aime plus que sa vie : la jeune personne s'attendr t au souvenir d'un objet si cher, & dans l'instant ses beaux yeux se remplirent de larmes. —— Vous devinez donc,

chere Sœur, de qui je veux parler? —— Quel autre que *James* feroit couler mes pleurs? Que fait-il? Le reverrons-nous bientôt? Sçait-il qu'*Augustin* n'étoit pas son Frere? —— Il a été instruit de toutes ces particularités en même temps que moi. —— Vous étiez donc ensemble? —— Oui, ma Sœur. —— Et où l'avez-vous laissé? —— A dix pas d'ici.

Clarice lui donna à peine le temps d'achever. Elle étoit déjà au bas de l'escalier, lorsque *Milord Williams* lui cria de l'attendre, qu'il vouloit l'accompagner.

Eugénie, qui ne s'attendoit pas à ce bonheur, n'eut pas la force de se lever pour aller au-devant de *James*. La joie fit sur elle une impression si vive, qu'elle retomba dans son fauteuil presque sans sentiment. *Edward* étoit occupé à la secourir, lorsque *James* entra entre son Pere & sa Sœur. Quand il apperçut *Eugénie*, il vola à ses pieds, sans prendre garde à l'état où elle étoit; le mouvement qu'il fit pour saisir une de ses mains, lui fit ouvrir les yeux; précisément en ce moment, *James* levoit les siens; leurs regards se rencontrè-

rent, & s'en dirent mille fois plus que n'auroit pu faire le discours le plus éloquent. *Milord Williams* les prit tous deux dans ses bras. —— Heureux Epoux ! dit-il avec véhémence, jouissez désormais d'une félicité que vous avez achetée par tant de peines. Consentez-vous, belle *Eugénie*, à ratifier votre engagement avec mon Fils? —— Si j'y consens ! s'écria-t-elle, c'est l'unique objet de mes vœux. C'est à lui, *Milord*, à qui il faut faire cette question. Quand il sera instruit de..... —— Je sçais tout, dit *James*, en interrompant *Eugénie*; *Edward* m'a appris l'action horrible d'*Augustin* : ma chere Amie, dois-je cesser de vous aimer, de vous estimer, parce que vous avez été la victime qu'un scélérat a immolée à ses desirs effrénés ? votre cœur en est-il moins pur ? Viens, mon adorable Femme, viens dans mes bras; jettons-nous aux genoux de mon Pere pour recevoir sa bénédiction; c'est la seule formalité qui manque à notre union. —— Soyez heureux, mes Enfants, dit *Milord Williams* en les pressant sur son cœur, c'est le vœu le plus sincere & le plus ardent de votre Pere. —— En-

fin, s'écria *James* en ferrant la main de fon Epoufe, tu es à moi ; perfonne ne pourra plus me ravir un bien dont je fuis privé depuis fi long-temps. —— Jour heureux ! jour mille fois béni. Mon Frere, mon Amie, partagez ma joie, elle eft au comble. La fatisfaction dont je jouis en cet inftant, efface à mes yeux tout fouvenir de peines. —— Cher Epoux, reçois l'affurance d'une tendreffe qui ne finira qu'avec ma vie.

Milord Williams les interrompit pour demander des nouvelles de *Tom*, & par quel hafard il n'étoit point avec eux. *Milord Bedford* l'inftruifit de fon Voyage en Amérique, pour aller chercher *Miff Briftool.* Les deux jeunes perfonnes fe réjouirent en apprenant qu'elles reverroient bientôt leur Amie. Elles prierent enfuite *James* & *Edward* de leur faire une Relation de leurs Voyages. Combien les malheurs de *James* affligerent la tendre *Eugénie!* Son Pere verfa des larmes en fongeant que c'étoit lui qui avoit caufé tant de maux. Ses Enfants l'engagerent à oublier totalement le paffé, & lui promirent de le chérir toujours.

Le

Le Mariage de *Miſſ Williams* avec *Milord Bedford*, ſe fit au bout de huit jours. *Clarice* vouloit attendre le retour de ſon Frere & de ſon Amie, afin que les deux Hymens ſe célébraſſent en même temps; mais l'amoureux *Edward* pour cette ſeule fois, voulut être maître de ſes volontés, & ils furent unis.

Milord Williams avoit envoyé à *Londres* pour faire préparer un Hôtel aſſez vaſte pour pouvoir loger toute ſa Famille, & il avoit recommandé que tout fut dans la plus grande magnificence.

Quelques jours après le Mariage de ſa Fille, il propoſa à ſes Enfants d'aller à la Ville. Ses deſirs étoient des loix : on partit.

En arrivant, les deux Dames furent fort étonnées de trouver dans l'antichambre des gens vêtus de neuf, & très-richement. Les appartements étoient remplis d'étoffes & de bijoux : rien de plus élégant que l'ameublement de tout l'Hôtel. Elles devinerent à qui elles devoient cette charmante attention, & en firent des remerciements à *Milord Williams*. Hélas, leur dit-il, mes chers Enfants, quoique je faſſe, je ſens avec

douleur que je ne pourrai jamais réparer les torts énormes que j'ai eus avec vous. Ils se réunirent tous quatre pour étouffer par leurs caresses, les remords de leur Pere.

Edward, au comble du bonheur, n'oublia pas sa Compagne d'infortune, la pauvre *Miss Nancy Bagshot*, il s'informa de la demeure de *Milady Gardon* : elle étoit à *Londres*. Il apprit que *Milord Stancey* logeoit toujours avec elle, & qu'il n'avoit jamais voulu se marier, quelques instances que *Milady* lui eut faites pour épouser plusieurs riches héritieres. On ignoroit les raisons de ses refus. *Milord Bedford* soupçonna qu'il conservoit de l'amour pour *Nancy*, & que, malgré sa fuite, il n'avoit pu se décider à mettre entr'eux une barriere insurmontable.

Quand *Edward* fut bien instruit, il engagea *Clarice* à faire quelques démarches pour raccommoder *Miss Bagshot* avec sa grand'Mere, & lui raconta les détails de sa vie. *Milady Bedford* étoit vertueuse, mais elle sçavoit excuser les foiblesses des autres ; elle n'hésita pas à promettre à *Milord* de ne négliger aucuns moyens pour réussir.

Dès le lendemain, *Clarice* se rendit chez *Milady Gardon* ; celle-ci ne la connoissant que de nom, fut très-surprise de sa visite ; & cependant la reçut comme une personne qu'on estime. Au seul mot de *Nancy Bagshot*, elle entra dans une colere furieuse. La chere Dame étoit naturellement emportée, & elle se livra à son véritable caractere. *Clarice* lui laissa jetter son feu, & prit le bon parti ; car la vieille, à force de parler, se fatigua tellement les poulmons, qu'elle fut obligée de se taire. *Milady Bedford* profita de ce moment de silence pour plaider la cause de *Nancy*. —— Ne m'en parlez pas, *Milady*, c'est une misérable qui mérite d'être renfermée à *Bridwel*. (1) *Milady*, reprit doucement *Clarice*, cette infortunée est votre petite Fille. —— C'est ce dont je ne suis jamais convenue. —— La chose n'en est pas moins véritable. —— Elle a suivi les exemple de sa Mere, & toutes deux ont mérité ma haine. —— Seroit-il possible, *Milady*, que vous abandonnassiez

(1) Maison de Force.

votre propre ſang? *Miſtreſſ Bagshot* pouvoit ſe paſſer de vos ſecours, elle étoit ſous la protection d'un Mari qui la chériſſoit ; ſa Fille eſt dans une autre poſition, elle n'a perſonne qui s'intéreſſe à ſon ſort. —— N'a-t-elle pas fui avec un Mari ? *Sir Arthur* eſt parti avec elle. —— *Sir Arthur* eſt mort. —— J'en ſuis fâchée pour elle ; mais je ne veux point en entendre parler. —— Je ne puis croire, *Milady*, que ce ſoit là votre maniere de penſer ; je vous laiſſe le temps de réfléchir ; je reviendrai demain, j'oſe eſpérer que je vous trouverai mieux diſpoſée en faveur de votre petite Fille. —— Encore une fois, je ne la reconnois pas pour telle. —— Permettez que je ne m'en rapporte pas à un premier mouvement : je reviendrai demain. Adieu, *Milady*.

Milord Bedford n'attendoit pas un grand ſuccès de la premiere viſite de ſa femme ; mais il eſpéra que *Milady Gardon* ne ſeroit pas éternellement opiniâtre. Il ſe propoſa de faire de ſon côté une tentative auprès de *Milord Stancey*. Il fut effectivement le trouver. Sa Tante lui avoit déjà fait part de la démarche de *Milady Bedford*. Il fut aiſé à *Edward*

de démêler que *Nancy* étoit encore chere à son Cousin. Cependant il parut outré de sa conduite. *Edward* peignit ses remords avec les plus vives couleurs, rejetta les plus grands torts sur *Sir Arthur* qu'il accusa d'avoir abusé de la bonne foi & de la candeur de *Miss Bagshot.* Sans s'écarter de la vérité, il diminua les fautes de celle-ci, en augmentant les vices de l'autre. Il finit par assurer *Stancey* que *Nancy* n'avoit jamais cessé de l'aimer. —— Le moyen de le croire, *Milord*, quand elle m'a quitté! & dans le temps encore où je faisois mes efforts pour obtenir sa main. J'avois réussi; mon Oncle consentoit à notre union, au moment où j'ai appris sa fuite avec un homme perdu de réputation & de débauche. —— Croyez, *Milord*, qu'elle a bien expié un instant d'erreur. —— J'ai renoncé pour toujours au mariage. Je ne pourrois de ma vie en aimer une autre; mais *Nancy* ne me sera jamais de rien. *Milord*, par quel hasard la connoissez-vous? *Edward* lui apprit alors comment il s'étoit trouvé avec *Miss Bagshot.* ——O Ciel! s'écria *Stancey*, elle étoit dans l'esclavage! combien elle a dû souffrir! *Edward* profita de ce

moment d'attendriſſement pour exagérer encore les peines que *Nancy* avoit éprouvées. —— Vous êtes donc revenus enſemble. —— Non, *Milord*, elle a fait le voyage de l'Amérique pour aller chercher *Miſſ Briſtool.* —— Et croyez-vous qu'elle ſera bientôt de retour? —— Elle ne peut tarder à arriver, ſi elle n'a eſſuyé aucun accident. —— Après ce qu'elle avoit éprouvé, devoit-elle s'expoſer à quelque nouveau malheur? Pourquoi ſe familiariſer avec un élément qui lui a été ſi funeſte? —— La bonté de ſon cœur ne lui a pas permis de refuſer d'être utile à mon beau-Frere, en conſentant à accompagner la Femme qui lui eſt deſtinée. —— Je ne la blâme pas. Que n'a-t-elle toujours agi par les mêmes principes! Cependant, ſi elle alloit périr! —— Que perdroit-elle? Une vie qui ne peut que lui être odieuſe, quand elle ſçaura que tout le monde eſt inexorable pour elle, & qu'elle reſte ſans parents, ſans amis, & ſans ſecours. ——Non, *Milord*, jamais *Miſſ Bagshot* ne manquera des choſes néceſſaires à ſon exiſtence, j'aurai ſoin d'y pourvoir. Je n'aurai point à me reprocher qu'une Femme qui m'a été chere languiſſe dans

le besoin, & je ne me souviendrai jamais de ses torts quand il s'agira de lui être utile. —— A ce trait, je vois, *Milord*, que vous méritez la réputation dont vous jouissez; mais je connois *Miss Bagshot*, elle ne voudra rien devoir à la pitié : c'est un sentiment qu'il est trop humiliant d'inspirer. Les dons de l'amour, ceux de l'amitié, sont précieux pour celui qui les reçoit, mais ne devoir son existence qu'à la générosité, c'est l'acheter par le sacrifice de son amour-propre, & je crois *Miss Nancy* trop délicate pour accepter la plus brillante fortune à pareil prix. —— Je modifierai ce qu'elle y pourroit trouver d'humiliant, en ne lui offrant un sort que par les mains de ma Tante. —— Si *Milady* consent à la reconnoître pour sa petite Fille, elle en remplira, sans doute, les devoirs avec respect & soumission. —— Peut-être obtiendrai-je de ma Tante qu'elle ne lui refuse pas plus long-temps un titre qui lui est dû, mais il faut l'avouer, dont elle s'est rendue indigne. —— Quand vous la verrez, *Milord*, vous serez plus indulgent. —— La voir! oh! non, jamais. Quoique ses fautes me paroissent énormes, je sens que je pourrois

être aſſez foible pour les lui pardonner ſi elle ſe préſentoit à ma vue. —— J'oſe croire, *Milord*, que vous ne perſiſterez pas dans cette cruelle idée : au reſte je me félicite d'avoir rencontré une occaſion qui me procure votre connoiſſance que je me promets bien de cultiver. —— Vous prévenez mes deſirs, *Milord*.

Ils ſe quitterent fort ſatisfaits l'un de l'autre. *Edward* fut très-perſuadé que *Miſſ Bagshot* n'auroit pas grand-peine à obtenir ſa grace, ni à regagner le cœur de ſon amant.

La ſeconde entrevue de *Milady Bedfort*, & de *Milady Gardon*, ſe termina à peu-près comme la premiere. La vieille ne voulut pas abſolument conſentir à revoir ſa petite Fille. —— Tout ce que je puis faire, dit-elle, c'eſt de lui payer une médiocre penſion chez quelque Curé où Vicaire de Campagne : mais ma maiſon lui ſera toujours fermée.

Clarice la quitta, déſeſpérant de lui faire entendre raiſon.

Peu de jours après, *James* reçut une Lettre de *Lyon*. Elle étoit de Monſieur & de Madame de *Valbois*. Ils le félicitoient de ce qu'il jouiſſoit enfin du

bonheur dû à toutes ſes vertus. Ils le prioient de ne pas trouver mauvais qu'ils n'acceptaſſent pas la forte ſomme qu'il leur avoit envoyée, attendu qu'ils ſe trouvoient plus riches que jamais, ayant hérité de Madame de *Valbois* la Mere, qu'ils avoient eu le malheur de perdre; qu'en outre la mort du Comte d'*Albin*, & de ſes enfants, pour qui Monſieur le Préſident de *Cerdamont* avoit déshérité ſa Fille, les avoit fait rentrer dans tous leurs biens. D'ailleurs, ajoutoient-ils, » qu'avons-nous fait pour vous? Rien. » L'argent que nous vous avons remis » venoit de Monſieur *Williamſon*, & » de ſon Fils. Si cependant vous croyez » nous devoir quelque reconnoiſſance, » vous pouvez y ſatisfaire en entretenant » avec nous un commerce de Lettres » qui nous ſera infiniment agréable. » Ils lui mandoient auſſi que la Société de Meſſieurs d'*Angerville*, tous deux préſentement veufs, & celle de Monſieur & Madame *Saint Ange* leur avoit paru à leur âge préférable au tumulte de *Paris*: qu'en conſéquence ils avoient fixé pour toujours leur demeure à *Lyon*: qu'ils regardoient les deux enfants de

Madame *Saint Ange* comme s'ils eussent été les leurs, & qu'enfin ils étoient heureux. Ils terminerent leur Lettre par prier *James* de leur mander par quelle voie il desiroit qu'il leur fît passer les cinquante mille écus qu'ils avoient reçus. —— Cinquante mille écus ! s'écria *James*. Je le vois, l'honnête *Mari* aura joint cinquante mille francs aux cent qu'il avoit à moi. Ce trait de générosité n'augmente ni mon estime ni mon amitié pour lui, ce seroit la chose impossible ; mais il double la reconnoissance que je lui devois déjà.

James montra la Lettre qu'il venoit de recevoir, & consulta sa Femme, son Pere, sa Sœur, & son Ami, sur l'emploi qu'il feroit de cette somme qu'il avoit destinée pour être le prix des services qu'on lui avoit rendus. —— Il ne seroit pas juste, dit-il, que je jouisse d'un bien qui ne m'appartient plus.

Le Lecteur juge aisément que dans un comité composé d'ames sensibles, l'emploi d'une somme quelle qu'elle soit, n'est pas difficile à trouver. La classe des malheureux est si nombreuse ! Il fut donc décidé, d'une voix unanime, que le tout réparti en sommes

égales feroit remis à différents Miniftres de Paroiffe, pour que la diftribution en fût faite à des familles indigentes. (1)

Le lendemain, à l'heure du déjeûner, *Milord Williams* entra dans le Sallon, tenant à la main une boëte magnifique. —— Voilà, dit-il à fon Fils, votre portrait, & celui de l'aimable *Eugénie* que j'ai fait faire comme vous favez ces jours-paffés : il faut prier M. de *Valbois* de vouloir bien accepter l'image de fes enfants. (Vous vous rappellez qu'il vous nommoit fon Fils) Comme cette privation me fera fenfible, vous voudrez bien avoir encore la complaifance de me procurer les moyens de remplacer le facrifice que je fais : c'eft-là ma condition. *James* remercia fon Pere, & fut charmé de faire ce cadeau à fes bien-

(1) Ce trait de générofité pourra peut-être paroître invraifemblable. J'ofe affurer qu'il eft dans la plus exacte vérité. S'il fe trouve quelqu'Anglais dans le nombre de mes Lecteurs, ou feulement un Français qui ait habité quelque temps Londres, il n'aura pas de peine à deviner que ce trait original appartient à la Famille T... or.

faiteurs. Il fit donc partir la boëte avec la réponſe qu'ils lui demandoient, relativement à l'argent qu'il leur avoit fait paſſer.

Il reçut à quelque temps de-là en échange une autre boëte quarrée, non moins riche que l'autre. Le deſſus repréſentoit Monſieur & Madame de *Valbois* tenant *James* dans leurs bras; le deſſous Monſieur & Madame *Saint-Ange*; devant, M. d'*Angerville*, Pere de *Roſalie*; au côté oppoſé, ſon Oncle; & aux deux bouts les deux petits *Saint Ange*. Ce préſent fit grand plaiſir à *Milord Williams*, qui avoit été lié avec toutes les perſonnes que chaque portrait repréſentoit, les enfants exceptés : l'un étoit trop jeune, & l'autre n'étoit pas au monde.

Milord Bedford, ſa Femme, *James*, & *Eugénie*, étoient ſortis un matin à cheval pour aller ſe promener au *Parck* de *Kenſington*. La journée étoit belle; ils ſe propoſoient d'y reſter juſqu'à quatre heures après midi. Sur les deux heures, ils virent arriver un de leurs Gens au grand galop de ſon cheval. Ils s'arrêterent pour ſçavoir ce qui pouvoit l'amener : dès qu'il fut à portée d'être entendu, il

leur cria que *Milord Williams*, Fils de son maître, *Miss Bristool*, & une autre Dame venoient d'arriver : il est aisé de croire que leur retour fut plus prompt que l'éclair. Les trois voyageurs les attendoient dans la cour avec *Milord Williams* Pere. Rien de si touchant que l'entrevue d'*Elise*, & de ses deux anciennes amies. *Tom* présenta *Miss Bagshot* à *Clarice*, & à *Eugénie*. Elle en fut parfaitement accueillie. On demanda aussi à voir *Bell*, qui fut complimentée sur son attachement pour son aimable Maîtresse. On remonta dans les appartements, les bras enlacés les uns dans les autres. Jamais Famille ne fut plus unie.

Dès le lendemain, *Tom* parla de son mariage. Il lui tardoit de posséder sa charmante Maîtresse. *Elise* lui sçut gré de son empressement; mais elle témoigna le plus grand desir que le sort de *Nancy* fut fixé en même-temps que le sien. En conséquence on fit prier *Milord Stancey* à dîner pour le jour suivant. Il accepta, & la pauvre *Nancy* passa la nuit entre la crainte & l'espoir.

L'instant si désiré arriva : on annonça *Milord Stancey*. *Miss Bagshot* ne put soutenir sa vue, & tomba en foiblesse

lorſque ſon amant entroit : il la reconnoît : l'état où il la voit fait diſparoître tout ſon reſſentiment ; il vole pour aider à la ſecourir, ſa pâleur extrême le glace d'effroi. —— O Dieu, s'écrie-t-il, craindroit-on pour ſa vie ? *Edward* le raſſure : la plus vive inquiétude eſt peinte dans les regards de *Stancey* ; il ſe rapproche de *Nancy*, ſe met à ſes genoux. —— Ouvrez les yeux, ma charmante Amie, voyez à vos pieds le plus tendre des Amants.

Aux accents d'une voix ſi chere, *Miſſ Bagshot* recouvre ſes ſens. —— Quoi ! c'eſt vous ? Ah ! *Milord*, je ſuis bien coupable ; abandonnez-moi, je ne ſuis plus digne de vous. —— J'oublie le paſſé, ma chere *Nancy*, n'en parlons jamais ; ſoyez à moi : je ſuis mon maître, & je puis vous faire un ſort heureux. Si votre grand'Mere déſapprouve notre union, j'ai aſſez de bien pour pouvoir nous paſſer du ſien. —— Que parlez-vous de bien, reprit *Nancy* ; le plus précieux pour moi étoit de recouvrer votre tendreſſe. Vous me rendez votre cœur, que pourrois-je encore deſirer ? —— O ma *Nancy !* tu n'as jamais ceſſé de régner ſur mon ame : je t'ai toujours ado-

rée. Mes chers amis, c'eſt à vous que je dois le bonheur dont je vais jouir; ſans vous je l'avois perdue, que ne vous dois-je pas?

Sitôt après le dîner, *Stancey* quitta ſa maîtreſſe pour aller trouver ſa Tante, à qui il raconta ce qui venoit de ſe paſſer, & l'intention où il étoit d'épouſer ſa Couſine. —— Je n'y conſentirai jamais, répondit *Milady Gardon*. —— J'en ſerois au déſeſpoir, ma chere Tante, car rien ne m'affligeroit tant que d'agir contre vos volontés. —— C'eſt à dire que vous êtes abſolument décidé à vous unir à cette miſérable. —— Ah! ma Tante, eſt-ce ainſi que vous pouvez parler de votre petite Fille? ——Si je l'avois reconnue pour telle, je la renoncerois aujourd'hui. Sa conduite.....—— Quel eſt l'être qui peut ſe flatter de n'avoir pas quelques fautes à ſe reprocher? ma chere Tante, il faut de l'indulgence pour les autres, quand..... —— Quand on en a beſoin pour ſoi-même. N'eſt-ce pas-là ce que vous avez voulu dire? —— Non, en vérité, *Milady*. —— Mais vous le penſez. Apprenez que je n'aime point les leçons. Au reſte, j'ai maudit ma Fille, parce qu'elle m'a dé-

ſobéi : j'en agis de même avec ma petite Fille, dont vous pouvez faire votre Maîtreſſe, votre Femme, enfin tout ce qu'il vous plaira. Quant à moi, je garderai mon bien, & je le donnerai à ceux qui auront plus d'égards pour mes volontés. —— Je redouterois beaucoup plus, ma chere Tante, de vous déplaire, que je ne regretterois votre fortune. ——Sans doute, parce que vous pouvez à préſent vous en paſſer. —— Je ne vous ai de ma vie témoigné, *Milady*, que l'intérêt fut mon guide. J'oſe eſpérer, ma Tante, que vous changerez d'opinion ſur mon compte, & que vous me rendrez votre amitié, ainſi qu'à *Miſſ Bagshot*. *Stancey* laiſſa *Milady Gardon*.

De retour à l'Hôtel de *Milord Williams*, il raconta le peu de ſuccès de ſa démarche, & n'en prit pas moins jour pour épouſer *Nancy*. On fit en même-temps les préparatifs pour le mariage d'*Eliſe* avec *Tom*.

Afin de n'avoir rien à ſe reprocher, *Miſſ Bagshot* alla trouver ſa grand'Mere. Cette méchante Femme, ſans vouloir l'entendre; la chaſſa de chez elle, en lui défendant d'y mettre jamais les pieds. Cette ſcène l'avoit tellement miſe en

colere, qu'elle fut étouffée la même nuit par la goutte qui lui remonta dans la poitrine : elle n'eut pas même le temps de changer les dispositions de son Testament qui étoient toutes à l'avantage de *Milord Stancey.*

Cette circonstance retarda son mariage, qui se fit enfin à la grande satisfaction de *Nancy. Milady Williams* vouloit récompenser *Bell* de ses bons services : elle demanda pour toute grace qu'on lui permît d'épouser le Valet-de-chambre de Madame de *Valcourt*, qui avoit passé en Angleterre avec eux. *Elise* la dotta, & fit avoir à son mari une place de cent livres *sterlings* de revenu. *Honora* voulut rester au service de *Mistress Williams. Milord Stancey* acheta une Terre voisine de *Nark-Ness*, *Milord Williams* rentra dans celle de *Wall-tree*, qui, en sortant des mains de *Sir Arthur*, avoit passée dans celles de Monsieur *Raynold.* Ce dernier venoit d'y mourir d'une chute de cheval, & ses héritiers la vendirent à *Wilord Williams*. Par ce moyen les nouveaux époux ne se quitterent pas l'hiver. Ils habitoient tous l'Hôtel de *Milord Williams* qui étoit immense. Ils passoient les étés à

leurs campagnes. Leur union n'éprouva aucun refroidiſſement : la conformité de caracteres les rendit toujours unis. Le Ciel benit leurs hymens, en leur accordant les plus aimables enfants. *Milord Williams* Pere mourut dans un âge très-avancé, & répara par ſes belles actions les erreurs de ſa conduite paſſée : tant il eſt vrai que l'exemple de la vertu manque rarement de faire des proſélytes.

FIN.

Ouvrages du même Auteur.

Lettres de Milady Lindſey, ou l'Epouſe pacifique. 2 parties, 2 liv.

Mémoires de Clarence Weldonne, ou le Pouvoir de la Vertu, 2 parties, 2 liv.

Anna Roſe-Trée, Hiſtoire Anglaiſe, 2 vol. Il ne reſte plus de ce dernier Ouvrage qu'en papier fin. La nouvelle édition eſt ſous preſſe.